PROVERBES

DRAMATIQUES

DE CARMONTELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

PROVERBES
DRAMATIQUES
DE CARMONTELLE.

PRÉCÉDÉS

DE LA VIE DE CARMONTELLE,

D'UNE DISSERTATION HISTORIQUE ET MORALE SUR LES PROVERBES,

ET SUIVIS

D'une table explicative de l'origine et du sens des Proverbes contenus dans l'ouvrage, de leur concordance avec les adages latins, espagnols, et italiens, qui présentent le même sens moral; de refléxions et d'anecdotes analogues au sujet;

PAR M. C. DE MÉRY,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Dédiée à S. A. S. Monseigneur le DUC D'ORLÉANS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DELONGCHAMPS, LIBRAIRE, RUE DE LA FEUILLADE, N° 2,

PRÈS LA PLACE DES VICTOIRES.

1822.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

Monseigneur,

L'hommage que Votre Altesse Sérénissime veut bien agréer de l'Édition complète des Proverbes dramatiques de Carmontelle, *est un témoignage honorable qu'elle veut bien rendre à la mémoire d'un homme qui a été si long-temps attaché à son auguste maison.*

Mettre cet ouvrage sous votre protection, Monseigneur, c'est lui donner un nouveau lustre; c'est faire revivre l'esprit d'un auteur ingénieux, qui a employé toutes les ressources de sa féconde imagination à instruire et plaire. Cette marque d'estime pour Carmontelle sera, pour l'Éditeur de ses Œuvres, un encouragement à mériter votre auguste bienveillance: elle lui est d'autant plus précieuse, qu'elle lui procure une faveur bien grande, celle de pouvoir offrir à Votre Altesse Sérénissime l'hommage du profond respect,

De son très-humble et très-obéissant serviteur,

C. DE MÉRY, *chevalier de la Légion-d'Honneur, référendaire en la Chancellerie de France.*

Paris, le 2 janvier 1822.

AVIS DE L'EDITEUR.

Un abrégé d'un bon livre, dit quelque part Montaigne, est un sot livre; c'est ce qui m'a engagé à donner une édition complète des Proverbes dramatiques de Carmontelle. Je m'épargnerai la peine de faire une préface, attendu qu'il est de fait que la préface est ordinairement l'éloge d'un livre, et que l'ouvrage de Carmontelle n'en a pas besoin. Il se recommande assez de lui-même, et par l'agrément qu'il renferme, et par le plaisir qu'il procure aux lecteurs; d'ailleurs, une des meilleures preuves de la réputation d'un tel livre, est la facilité de son débit. J'ai cru rendre service au public en lui offrant une nouvelle édition des Proverbes dramatiques; je le fais avec d'autant plus de raison, qu'ils sont recherchés du public, qu'ils sont en outre devenus fort rares, que les VIIe et VIIIe volumes sont presque introuvables dans le commerce de la librairie, et qu'ils sont d'un prix auquel la classe la moins fortunée des littérateurs ne peut atteindre. Ces différents motifs m'ont encouragé dans mon entreprise. J'ai mis tous mes soins à rendre cette édition la plus correcte possible. Je désire de plus que les accessoires dont je l'ai augmentée puissent lui donner quelque prix. Si le succès couronne mon entreprise, je me trouverai

heureux du service que j'aurai pu rendre aux amateurs de la comédie, aux auteurs et aux acteurs. Tous y puiseront, comme à une source abondante, des données dramatiques qui pourront se prêter à un plus grand développement, et qui ouvriront à leur imagination une carrière dont Carmontelle n'a fait que préparer l'entrée. J'aurai atteint mon but, si je puis faire passer dans l'âme des lecteurs cette estime que m'ont inspirée le talent d'observation et les qualités personnelles de Carmontelle, qui a passé sa vie à mettre en pratique cette maxime devenue si rare aujourd'hui : Instruire et plaire.

C. M.

VIE
DE CARMONTELLE.

Carmontelle naquit à Paris le 25 août 1717. A peine ses dispositions naturelles furent-elles développées par l'étude, que la facilité de son esprit le fit bientôt connaître dans le monde littéraire. Il s'adonna à un genre tout particulier, qui demande de la finesse, du tact et de la pénétration; et il faut avouer qu'en ce genre, personne ne l'a encore surpassé. Ses proverbes dramatiques, fruits d'un esprit observateur, sont devenus une mine féconde à exploiter pour beaucoup d'auteurs de profession, qui savent mieux remplir un canevas tout formé, qu'inventer un sujet; bien que le fond de ces proverbes soit léger, ils attachent cependant par le choix du sujet, par la singularité des personnages; ils plaisent surtout aux esprits paresseux par la briéveté des scènes et de l'action. Si l'auteur y retrace souvent les mœurs populaires, il fait aussi mouvoir parfois le jeu des passions dans des rangs plus élevés : l'esprit des salons, la coquetterie, les effets de l'amour-propre, de l'orgueil, de la vanité, y sont dépeints avec la couleur caractéristique de la vérité. Il soulève un coin seulement du rideau qui cache le naturel du peuple, du bourgeois, de l'homme de qualité; et son esprit légèrement observateur, en effleurant la surface d'un objet, donne au sujet qu'il traite un coloris suffisant pour le faire bien connaître; ce qui est profond est loin de lui, mais dans son genre il a su plaire, et s'il y a un défaut

dans son dialogue, c'est de tomber quelquefois dans la trivialité en s'efforçant d'être naturel. Telle était la fécondité de son imagination, que la composition d'une pièce de théâtre en un ou deux actes, le développement des caractères, d'après les données qu'on lui fournissait, étaient pour lui l'affaire d'une matinée : aussi a-t-il laissé un grand nombre de manuscrits qui auraient pu former une centaine de volumes.

Le baron de Grimm, homme de goût et parfaitement instruit dans la langue française, quoiqu'étranger, tout en réndant justice à la fécondité de l'imagination de Carmontelle, passe en revue ses principaux défauts. Sa critique est sévère, mais équitable; en homme d'esprit il a su la proportionner à la légèreté du sujet, et rendre justice au talent de Carmontelle. Voici le jugement qu'il en porte dans sa correspondance :

« M. de Carmontelle, lecteur de monseigneur le duc de Chartres, a voulu réduire les amusements de la société et les facéties en système. C'est lui qui, le premier, a publié des proverbes dramatiques, et depuis ce temps là, plusieurs rivaux de sa gloire en embellissent le Mercure tous les mois. Cependant ce qui rend les proverbes supportables en société, c'est la verve et la chaleur avec lesquelles les acteurs improvisent, et qui disparaissent quand ils recèlent des choses apprises par cœur; et puis le dénoûment est presque toujours froid et plat parce que les auteurs proverbiaux ne se donnent pas la peine d'amener leurs proverbes d'une manière ingénieuse et piquante. Carmontelle n'est pas seulement en ce genre d'une fécondité prodigieuse, mais il a encore composé un bon nombre de comédies, qu'il regarde comme des pièces de so-

ciété; il est lui-même auteur passable, il dessine fort bien pour un homme dont ce n'est pas le métier; il a du goût, et c'est un des ordonnateurs de fêtes de société le plus employé à Paris. Ses proverbes et ses comédies n'ont qu'un défaut, c'est d'être plats; car d'ailleurs, il a *de la vérité dans ses caractères et du naturel dans son dialogue; il saisit bien les ridicules, et il a assez de causticité dans l'esprit pour les bien rendre;* mais il croit qu'on n'a qu'à les transporter sur la scène, comme on les a remarqués dans le monde; et ce n'est pas cela : il faut encore cette petite pointe de poésie et de verve qui fait que ce qui est insipide en nature, devient exquis et piquant dans l'imitation. Vous copieriez tout le dictionnaire de nos élégants à faux airs, et toutes les minauderies de nos femmes les plus à la mode, avec la dernière exactitude, que vous ne produiriez pas d'effet. L'air, le ridicule qui vous a choqué ou amusé dans le monde, ne vous paraîtra que fastidieux sur la scène, quand il n'est pas renforcé par le génie du poète. »

Au talent de mettre en scène les petits travers de la société, il joignait un autre talent qui servait admirablement bien les ressources de son imagination. Il peignait et dessinait avec goût, ce qui lui procura le plaisir de tracer les portraits de presque tous les personnages du siècle qui se sont signalés par leurs talents et illustrés dans la carrière des sciences et des lettres. Quelques-uns de ces portraits, gravés d'après ses tableaux et ses dessins, ornent les ouvrages du baron de Grimm et de madame du Deffant. Son esprit fécond ne pouvait rester oisif, et pour charmer les moments qu'il dérobait à l'étude, il composait des transparents, c'est-à-dire, des espèces de tableaux

mouvants, représentant les scènes variées de la vie, et des paysages tracés sur du papier très-fin et posés sur châssis, et procurait ainsi aux admirateurs de ses talents dramatiques, des sujets échappés à la facilité de son pinceau ou de son crayon; il déroulait aux yeux des spectateurs une série de tableaux remarquables par leur développement, qui avait quelquefois jusqu'à cent et cent soixante pieds de long; il en trouvait plus souvent le sujet dans ses proverbes mêmes, ce qui devait ajouter à leur célébrité. Voici ce que dit le baron de Grimm sur le talent de Carmontelle pour le dessin :

« Il faut remarquer les révolutions favorables aux arts, comme celles qui contribuent à leur corruption et à leur perte; la bizarrerie dans les ornements, dans les décorations, dans les dessins et les formes de bijoux, était arrivée à son comble en France, il fallait en changer à chaque instant, parce que ce qui n'est point raisonné, ne peut plaire que par la nouveauté. Depuis quelques années, on a recherché les ornements et les formes antiques; le goût y a gagné considérablement, et la mode en est devenue si générale, que tout se fait aujourd'hui à la grecque. La décoration extérieure et intérieure des bâtiments, les meubles, les étoffes, les bijoux de toute espèce, tout est à Paris à la grecque. Ce goût a passé de l'architecture dans les boutiques de nos marchandes de modes: nos dames sont coiffées à la grecque, nos petits-maîtres se croiraient déshonorés de porter une boîte qui ne fût pas à la grecque. Cet excès est ridicule, sans doute, mais qu'importe si l'abus ne peut s'éviter! il vaut mieux qu'on abuse d'une bonne chose que d'une mauvaise. Quand le goût grec deviendrait la manie de nos perruquiers et de

nos cuisiniers (car enfin il faudra bien que d'aussi grands grecs que nous, soient poudrés et nourris à la grecque), il n'en sera pas moins vrai que les bijoux qu'on fait aujourd'hui à Paris, sont d'un très-bon goût, que les formes en sont belles, nobles et agréables, au lieu qu'elles étaient toutes arbitraires, bizarres et absurdes, il y a dix ou douze ans.

» M. de Carmontelle, lecteur de monseigneur le duc de Chartres, qui dessine avec beaucoup d'esprit et de goût, a voulu se moquer un peu de la fureur du goût grec, en publiant un projet d'habillement d'homme et de femme, dont les pièces sont imitées d'après les ornements que l'architecture grecque emploie le plus communément dans la décoration des édifices; ces deux petites estampes auraient pu fournir l'idée d'une mascarade pour les bals du carnaval : c'est une très-bonne plaisanterie qui a été copiée tout de suite par des singes qui ne savent que contrefaire; ils ont publié une suite d'habillements à la grecque, sans esprit et d'un goût détestable. M. de Carmontelle se fait depuis plusieurs années un recueil de portraits dessinés au crayon et lavés en couleur de détrempe; il a le talent de saisir singulièrement l'air, le maintien, l'esprit de la figure, plus que la ressemblance des traits. Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ses recueils. Ces portraits de figures, toutes en pied, se font en deux heures de temps avec une facilité surprenante. Il est ainsi parvenu à avoir le portrait de toutes les femmes de Paris, de leur aveu. Ses recueils, qu'il augmente tous les jours, donnent aussi une idée de la variété des conditions; des hommes et des femmes de tout état, de tout âge, s'y trou-

vent pêle-mêle, depuis monseigneur le Dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud. Plusieurs de ces portraits ont été gravés. »

Un état voisin de l'indigence fut le partage des dernières années de la vie de Carmontelle, et l'avait réduit à mettre en dépôt au Mont-de-Piété, les fruits de ses veilles et de ses observations en nantissement d'une somme d'argent indispensable pour subvenir à ses besoins. Il remplissait avant la révolution la place de lecteur du duc d'Orléans, et comme il passait pour fécond en ressources dans l'art d'embellir les fêtes, ce prince l'avait choisi pour ordonner celles que ses richesses lui donnaient les moyens de créer.

Carmontelle joignait les talents de l'esprit à la noblesse des sentiments et de la probité.

Voici la liste de ses nombreux ouvrages qui ont eu le plus de vogue et de réputation.

I. *Proverbes dramatiques*, 6 volumes in-8°. Les Almanachs des spectacles des années 1774, 1775 et 1776, et le catalogue de la précieuse bibliothéque du duc de La Vallière, 2e partie, n° 18285, donnent la série de ces proverbes, dont le nombre s'élève à 82. On les trouve également dans le recueil général des Proverbes Dramatiques, imprimé à Londres en 1785, 16 volumes in-12; 24 nouveaux Proverbes Dramatiques et posthumes ont été imprimés chez Le Normand, et forment deux volumes in-8°. Carmontelle publia deux autres recueils de proverbes qui forment le VII° et le VIIIe volume de l'édition de 1781. Voici le jugement qu'en porte le baron de Grimm, dans sa correspondance, (juillet 1781, tome XI, page 514).

On vient de nous donner les tomes VII et VIII des

proverbes de M. de Carmontelle. Ces deux volumes contiennent encore une vingtaine de proverbes nouveaux, et dans ce nombre il en est bien peu où l'on ne trouve au moins quelques traits d'une scène, d'une situation ou d'un caractère vraiment comique. Si M. de Carmontelle avait eu l'esprit de son talent; s'il avait su nourrir d'une réflexion plus fine et plus profonde les premières idées que la fécondité de son imagination ne cessa de lui offrir; s'il s'était appliqué davantage à l'art d'écrire, il aurait pu enrichir notre théâtre de beaucoup d'excellents ouvrages. Il n'a donné et ne donnera jamais que des esquisses fort négligées; mais telles qu'elles sont, la plupart de ces esquisses ne manquent ni d'invention ni d'originalité; une de celles qui nous a paru en avoir le plus est la Diète. C'est un homme à qui les médecins et le régime ont tourné la tête, il se croit mort; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit pour s'entretenir de cette folle illusion, et tout ce qu'on imagine pour l'en tirer, est rempli de caractère, de naturel et de gaieté; il attend le moment où l'on doit venir le chercher pour le porter à l'église. Je suis bien fâché, dit-il, d'avoir défendu les cloches, j'aurais entendu tout cela et je saurais quand on aurait fini. Persuadé que son convoi vient de passer, il s'ennuie d'être seul. « Ah mon dieu que je m'ennuie! on a bien raison de dire dans l'autre monde qu'on s'ennuie comme un mort. »

II. *Le théâtre du prince Clenerzow, traduit en français par le baron de Blening, Saxon;* deux volumes in-8°.

Nous empruntons le sentiment du baron de Grimm sur cet ouvrage : Carmontelle, dit-il, suppose que son Clénerzow est venu en France, et qu'il a très-bien saisi nos ridicules; et son traducteur saxon nous rend compte, dans

une préface en forme de lettre, de toutes les observations critiques que le prince russe à faites, durant son séjour à Paris, sur nos mœurs, nos usages, et surtout nos spectacles. On trouve de bonnes observations dans cette préface, mais il y a à choisir. Carmontelle n'a pas la présomption de croire que les pièces Clénerzowiennes puissent être jouées sur le théâtre; mais il pense que les troupes de société qui se sont fort multipliées depuis quelques années, et dans lesquelles les gens du monde exercent leurs talents d'acteurs, seront bien aises d'avoir un certain nombre de pièces qu'elles puissent essayer d'après leur propre talent, au lieu que dans les pièces empruntées du théâtre français, un acteur ou une actrice de société n'oserait s'écarter de l'imitation servile du jeu des acteurs qui sont en possession de plaire au public, et la comparaison lui devient nécessairement préjudiciable.

III. *Théâtre de campagne,* 1775, 4 volumes in-8°. Ces deux derniers recueils renferment des comédies agréables, qu'une action plus développée pourrait rendre dignes de la scène française. Voici encore le sentiment de Grimm sur cet ouvrage. Ces quatre gros volumes sont dédiés aux aimables sociétés de province, que l'auteur trouve très-supérieures à celles de Paris, parce qu'on y sent bien mieux encore que dans cette malheureuse capitale, de quelle importance et de quelle utilité peuvent être les proverbes, pour le progrès des mœurs et pour le bonheur de la vie. On devine aisément qu'un nouveau recueil de comédies prétendues, ne peut être sorti que de la plume infatigable de l'auteur du Théâtre russe, des Amusements dramatiques, etc., etc., en un mot, de M. de Carmontelle; quelque inépuisable que soit la verve de ce célèbre écri-

vain, elle paraît un peu plus faible encore qu'à l'ordinaire dans ce dernier ouvrage; il s'est persuadé qu'à force de faire des proverbes, on devait finir nécessairement par faire des comédies, et pour ainsi dire sans le vouloir, et sans y mettre beaucoup plus de façon. En conséquence, il s'est seulement attaché à étendre un peu ses plans, ou, pour parler avec plus de précision à les allonger. Tout ce qu'a produit une si noble ambition, c'est que le seul genre d'esprit qui avait fait le succès des premiers proverbes, se trouve noyé dans ces nouvelles pièces, au milieu d'un amas de paroles sans caractère et sans intérêt. Cependant, quelque dépourvues d'art et de vraisemblance que soient la plupart de ces compositions, il en est peu où l'on ne trouve une sorte d'invention, quelques aperçus comiques, quelques propos de caractère ou de condition, vrais et plaisans.

IV. *Triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle*, ou Lettres du marquis de Murcin au commandeur de Saint-Brice, roman, 2 parties en 1 volume, 1777.

5° *L'abbé de Plâtre,* comédie en un acte et en prose; c'est la seule pièce que l'auteur ait osé faire jouer sur un théâtre public. Le baron de Grimm, dans sa correspondance (octobre 1780, tome II, page 201), en fait l'analyse suivante.

L'abbé de Plâtre, espèce de comédie proverbe de M. de Carmontelle, a été donné pour la première fois sur le théâtre de la comédie italienne, le mardi 26 octobre 1780. En voici le sujet en peu de mots :

Un vieillard passablement imbécille, partage toute sa tendresse entre mademoiselle Agathe, sa fille unique, et une statue de plâtre représentant un abbé, tel qu'on en

voit aujourd'hui dans nos jardins des boulevards. Pendant l'absence du vieillard, le fils d'un voisin, qui a déjà tenté sans succès plusieurs moyens de déclarer sa passion à la jeune Agathe, s'avise enfin, de concert avec son valet, d'enterrer la statue de l'abbé et d'en occuper la place, revêtu du même costume. La jeune personne vient se promener dans le jardin, le feint abbé soupire ses amours sur l'air de la romance du Barbier de Séville. Elle l'entend et s'approche. Le maître de la maison arrive, il se désole de ce qu'on a fait tomber son cher abbé, il gronde sa fille d'y avoir touché. Il va chercher le jardinier pour le relever, et notre jeune homme a le temps de reprendre son poste; on persuade au vieillard qu'il n'y voit pas clair. Deux voisins cependant avaient vu enterrer un abbé, la maréchaussée en est avertie et veut s'emparer des assassins. Le père du jeune homme, si gravement accusé, vient raconter ses chagrins à son vieil ami; mais prêt à le quitter, il s'approche assez de la prétendue statue, pour reconnaître son fils. Celui-ci fait l'aveu de son stratagème, et le mariage que les deux pères avaient depuis longtemps projeté en secret, s'accomplit.

Cette petite pièce a été aussi bien accueillie, qu'une bagatelle de ce genre pouvait l'être; on y a trouvé quelques situations plaisantes, et l'on a ri sans songer à l'invraisemblance des moyens qui en préparent l'effet. Il n'y a que l'incident de l'accusation d'un meurtre qu'on a eu peine à supporter, soit qu'il arrive trop brusquement, soit qu'il ait paru peu analogue au ton d'une facétie si folle.

V. *Conversations des gens du monde dans tous les temps de l'année,* in-8°, 1786. Cet ouvrage devait paraî-

tre en 24 livraisons, et former 4 volumes; il est resté incomplet. Les deux premières conversations, intitulées les Visites du jour de l'an, et la Promotion, offrent un tableau fidèle des coteries des gens du monde. Carmontelle y a recueilli, en un petit nombre de pages, ce que cinq ou six personnes douées du talent de plaire en société ont pu débiter de plus piquant en un jour; et bien que les interlocuteurs n'aient cessé de parler, il ne reste rien de tout ce verbiage, *sunt verba et voces prætereaque nihil;* qu'en reste-t-il souvent? du vent. L'esprit du grand monde n'a pas beaucoup changé aujourd'hui, et pour surcroît de maux, la politique y a jeté comme un brandon de discorde, la dispute hautaine, mère des inimitiés et des dissensions.

Le Dictionnaire biographique de Chaudon et Delandine, dernière édition, fait un grand éloge des proverbes dramatiques de Carmontelle. Ce sont, y est-il dit, de petits drames remplis d'intérêt, de finesse, d'esprit d'observation et d'aperçus moraux. Le public a ratifié ce jugement par l'estime qu'il leur a accordée.

Carmontelle est mort en 1806.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET MORALE

SUR LES PROVERBES.

DIVISION DES CHAPITRES.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET MORALE

SUR LES PROVERBES.

CHAPITRE PREMIER.

Origine et définition des Proverbes.

Les proverbes sont des vérités pratiques dictées aux nations par l'expérience et le bon sens, et des résultats d'observations générales et variées sur les causes morales et leurs effets. Ils sont d'utiles auxiliaires pour l'histoire du genre humain ; ils servent souvent de texte à l'apologue, et font quelquefois mieux connaître les mœurs des peuples, que les abstractions mensongères des philosophes et les sophismes des écrivains. Ils augmentent la richesse des langues, aiguisent l'esprit, animent les conversations et entretiennent les charmes de l'amitié ; mais on peut, comme en toute chose, leur appliquer cet adage latin, *ne quid nimis,* il en faut user avec sobriété. Ce serait une tâche fort difficile de remonter à la source de beaucoup de proverbes, tant ils ont été altérés par le temps, par les diverses modifications qu'a subies le langage, et par les fausses interprétations que le vulgaire a appliquées à beaucoup d'entre eux qui ont perdu graduellement leur sens primitif. Les exemples ne manqueraient point à l'appui de cette vérité. Il y en a d'autres qu'il faut renoncer à éclaircir, parce qu'ils se perdent dans la nuit

des temps, et qu'il n'y a plus de route frayée pour arriver à leur berceau. Je me contenterai donc plus spécialement de donner l'origine, le sens et l'étymologie de ceux qui servent de texte aux proverbes dramatiques dont j'offre une nouvelle édition au public. J'éviterai surtout les interprétations et les étymologies qui prêteraient au ridicule. J'ose espérer que la table explicative imprimée à la fin des proverbes, réunissant l'utilité morale à l'agrément historique, pourra être considérée comme un travail amusant pour les personnes gaies, sérieux pour les gens graves et concilier à la fois tous les goûts. J'aurai atteint mon but, si cet ouvrage peut être agréé du public, sous ces divers rapports, et surtout sous celui de l'intérêt général, car pour un lecteur à qui l'on n'apprend rien, il y en a vingt que l'on instruit. Encore le premier, tout habile que je le suppose, ne sera-t-il pas fâché de voir réunis en un corps d'ouvrage, mille traits analogues dispersés auparavant dans autant de volumes où ils étaient introuvables. Ces traits déplairaient, s'ils n'étaient débarrassés de tout le fatras d'érudition si familière à nos anciens écrivains, et s'ils n'étaient reproduits avec toute la concision qui convient au sujet.

L'abbé Tuet, chanoine de Sens, dans son ouvrage intitulé *les Matinées sénonoises*, a suivi la méthode d'Érasme, et donné, à la definition des proverbes, un développement que ce précis ne comporte pas. Je m'efforcerai de resserrer le sujet dans de justes limites, avec cette concision qui devient une qualité pour bien des lecteurs, lorsque surtout elle ne nuit point à la clarté de la définition.

Le proverbe, dans son terme générique, est un mot mis en avant, une expression, une phrase renfermant,

dans un sens complet, une vérité que l'usage met dans toutes les bouches et qui prend date. Dans le sens le plus étendu, c'est une expression relative aux mœurs, aux usages, à l'état des êtres existants, des choses physiques et morales, et à laquelle l'usage, ce souverain de la société, et la forme piquante sous laquelle elle est produite attachent un sens familier qui la fait passer dans la conversation comme un axiome. Cet axiome tire, des termes mêmes de l'expression, la noblesse ou la bassesse de son extraction. Je n'entends cependant pas parler ici de ces manières de s'exprimer dépourvues de sel, de grâce et d'intérêt, et qui croupissent dans la boue où elles ont pris naissance.

Voici la définition que l'abbé Roubaud donne des proverbes, dans ses *Synonimes français*. Le *proverbe* est une sentence populaire ou un mot familier et plein de sens. L'*adage* est un *proverbe* piquant et plein de sel. Le *proverbe* annonce une vérité naïve tirée de l'observation. L'*adage* donne à cette vérité une pointe, pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens et de la précision dans le *proverbe*, il y a de l'esprit et de la finesse dans l'*adage*. Le *proverbe* instruit, l'adage excite; le proverbe qui joint à l'instruction des motifs d'agir est un *adage*. *Tout ce qui reluit n'est pas or; monnaie fait tout*; *nul n'est prophète en son pays*; *tel maître, tel valet*. Voilà de simples proverbes qui nous apprennent ce qui est, ce qui se passe, ce qu'on a observé sans autre circonstance remarquable que la précision des phrases. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*; *un tiens vaut mieux que deux tu auras*; *la mélancolie ne paie pas les dettes*; *faites bien, bien vous vient*. Voilà des proverbes qui deviennent *adages* par

une tournure singulière, par l'invitation qu'ils nous font, par la règle de conduite qu'ils nous donnent.

C'est au lecteur à apprécier toute la finesse de ces définitions.

Dans les adages d'Érasme comme dans les proverbes Arabes de Scaliger, les proverbes et les adages sont confondus ensemble et avec raison, continue l'abbé Roubaud, car il est inutile de les distinguer; il n'est pas toujours facile de le faire; et comme les adages sont une espèce de proverbes, les bons proverbes tiennent toujours de l'adage. Je me permettrai de n'être pas tout à fait de son avis. Je pense qu'il est essentiel d'établir une distinction entre le proverbe, la sentence, la maxime et l'apophthegme. Quant aux deux premiers, l'un n'est pas toujours l'autre, et réciproquement. *Ne confiez pas une épée à un enfant.* Voilà à la fois un proverbe et une sentence cachée sous le voile de l'allégorie. *La vertu se perd elle-même dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer; les grands arbres sont long-temps à croître, il ne faut qu'un jour pour les abattre :* ce sont des sentences qui tiennent du proverbe. *Nous nous roidissons toujours contre ce qui nous est défendu, et nous désirons avec ardeur ce qu'on nous refuse; un objet possédé vaut rarement celui qu'on poursuit :* ce sont des sentences qui n'ont rien de proverbial.

La maxime doit être serrée, concise, exprimée en termes imposants.

Duclos a dit : *Les vertus ne donnent point d'orgueil.*

Pope, *l'opinion n'est que l'intérêt en masque.*

Rivarol, *la guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts.*

Champfort, *la fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.*

Toutes ces maximes qu'on retient aisément parce que le sens en est clair, sont empreintes de ce cachet naturel qui constitue seul la véritable éloquence.

L'apophthegme ou parole mémorable de quelque personnage célèbre, tout en présentant un sens qui se retrace à l'esprit, et applicable dans la conversation, est trop relevé et n'est pas d'un usage assez général pour avoir son brevet d'admission dans la classe des proverbes. Tel est celui-ci : *La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* Mais l'adage rapporté par Plutarque : *qui se metipsum non habet, Samum petit : il ne peut disposer de lui-même, et il demande Samos*, renferme l'essence qui constitue l'apophthegme et le proverbe. La conduite des Athéniens livrant leur ville au vainqueur, et demandant qu'on leur laissât au moins *Samos*, a donné lieu à ce proverbe applicable généralement à ceux qui font des demandes absurdes, et s'attachent à des riens dans des discussions importantes. A combien de diplomates et de politiques cette remarque s'adresse!

La perfection de tout ouvrage littéraire, consiste en trois choses : dans une heureuse invention, dans un arrangement convenable et dans un style proportionné au sujet. Le proverbe doit remplir ces conditions; il doit se faire remarquer en outre par deux qualités essentielles définies par Érasme, *celebritas* et *novitas*, que je traduis par ces mots français correspondants, *celebritas*, usage très-fréquent d'une locution qui, à force de passer par toutes les bouches, a acquis cette célébrité qui la perpétue; et *novitas*, l'intérêt qui s'attache à

une expression dont le sens moral pique l'esprit et la curiosité.

Les proverbes sont les richesses et la sagesse des nations. Cette vérité est démontrée par l'expérience. Toutes les nations semblent, en effet, rivaliser de zèle pour les adopter, et en enrichir le vocabulaire de leur langue. Ce n'est pas tout : elles sont plagiaires les unes des autres, et le même sens moral se revêt des coloris variés, des images et des pensées particulières à chacune de ces nations. Les unes se distinguent par l'originalité, la naïveté, et le naturel de l'expression, telles que les Français, les Italiens et les Espagnols; les autres, par la recherche et la complication des idées, telles que les Chinois, les Japonais, et presque tous les peuples de l'Orient, à qui l'hyperbole est familière.

Ainsi tout le monde saisira la justesse et la série des idées de ce proverbe oriental : *avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier devient de la soie.* Cette brillante métaphore est sans doute le fruit de la réflexion, mais les nations qui joignent la vivacité de l'esprit à la fécondité de l'imagination, saisissent plutôt les rapports des choses qui se présentent sous un sens simple, que sous un sens composé. Cardan, en son livre *de Sapientia*, a fort bien observé que la sagesse et la prudence d'une nation, sont contenues dans ses proverbes; j'ajoute qu'on trouvera toujours son esprit dans ses adages.

Les proverbes renfermant donc tant de vérités morales, il n'est pas extraordinaire qu'ils aient servi de canevas à nos anciens auteurs; ils ont saisi le sens figuré du proverbe, ils ont créé une action, l'ont étendue, et ont imaginé, pour concourir à cette action, des personnages

auxquels ils ont donné le caractère distinctif et l'opposition convenable au sujet. Le goût ne s'est épuré qu'insensiblement, l'art était encore dans le chaos. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la naissance de l'art dramatique en France, pour se convaincre que ses premiers essais ont été des espèces de proverbes. Ce fut en 1402, que la comédie reçut sa première ébauche. Elle n'eut d'abord rien que de saint dans son objet, son but était d'édifier. Il s'établit une confrérie de la passion dans l'église de la Trinité, à Paris. Les confrères, suivant l'exemple des Espagnols et des Italiens qui faisaient de ces jeux l'ornement et la solennité de leurs jours saints, représentaient, en certaines fêtes, et dans des lieux particuliers, les mystères de la Passion. On se fait aisément une idée de ces espèces de jeux scéniques qui ne brillaient pas par la sévérité des règles, lesquelles ont depuis fondé la scène française. Mais les abus, qui sous le simulacre de la religion se glissèrent insensiblement dans ces drames, pouvant concourir à diminuer le respect dû aux choses saintes, forcèrent le gouvernement à supprimer ces représentations ridicules, condamnées déjà par les docteurs de l'Église, et par les autorités les plus respectables en matière de religion. Alors les mystères firent place à des œuvres dramatiques plus régulières, qui avaient pour but de tourner en ridicule les défauts de l'espèce humaine. La scène s'aggrandit : l'avare, l'ambitieux, l'intrigant, le glorieux, le vindicatif, le faux dévot, y virent des copies fidèles des vices qui les caractérisaient ; jusqu'à ce qu'enfin le génie vint marquer du sceau de la perfection les œuvres de Molière, de Racine et de Corneille, et tracer le *nec plus ultrà*.

Antérieurement même à cette époque, les vérités morales exprimées en peu de mots et sous la forme proverbiale, durent être le sujet des chansons des premiers trouvères ou troubadours qui s'appliquaient à rendre dans le langage de la *gaie science* ou de la poésie, le sens développé de ces vérités. En accompagnant leurs tensons et sirventes des sons touchants de leurs voix ou des accords harmonieux de la lyre, ils durent *nationaliser* les proverbes, ceux surtout qui avaient le plus de rapport aux mystères de l'amour, dont ils étaient les chantres privilégiés.

Le génie particulier de chaque nation a imprimé à ses proverbes un caractère puisé dans celui de son tempérament, de ses mœurs, de ses habitudes. Ainsi le proverbe, dans la bouche de l'Espagnol sententieux, grave et taciturne, a dû se faire remarquer par la pompe et le faste de son expression, par ce ton de morgue qui tient à la fierté nationale, et par cette gravité dont se ressentent toutes ses actions. L'Italien, dont le geste est aussi prompt que la pensée, a dû saisir la première idée familière qui se présentait à la vivacité de son intelligence. Le Français, dont la justesse d'esprit s'accorde avec la régularité du langage, voit, du premier coup-d'œil, le rapport des choses et le rend aussi facilement que l'activité de son intelligence s'en est emparée. L'Anglais, peuple penseur, met dans l'expression de ses proverbes, toute la profondeur de ses méditations. L'Allemand, dont le cerveau est lent mais réfléchi, répand, dans ses proverbes, cette profusion puisée dans les minutieux détails de la vie qui s'offrent à son expérience; et si l'on en croit les voyageurs, les discours des peuples de l'Amérique ne sont que les paraphrases rendues en images vives et qui peignent ad-

mirablement le fonds de leurs pensées, des proverbes que la perfection du langage a amenés à une concision qui en fait tout le mérite. Ainsi l'on peut regarder le proverbe comme une vérité morale réduite à sa plus simple expression, ou bien adopter la définition de Rivarol. «Les proverbes sont les fruits de l'expérience de tous les peuples, et comme le bon sens de tous les siècles réduit en formule.» Un proverbe exprimé en deux ou trois mots, remplit la condition de son essence, clarté et précision qui sont les qualités distinctives du genre. L'expression resserrée dans le cercle le plus étroit, donne aux fibres du cerveau une commotion qui ouvre la mémoire, et la pensée s'y loge d'une manière imperturbable. Mais c'est surtout la justesse de son application qui en fait tout le prix, c'est un prisme de lumière dont les reflets se répercutent sur tout le discours, c'est une saillie qui étonne l'âme et imprime à la conversation ce charme qu'accompagnent l'hilarité et la satisfaction générale. Sous ce rapport, notre langue n'a rien à envier à celle des autres nations. La précision de ses proverbes est le meilleur argument qui parle en sa faveur. On en jugera par les proverbes suivants : *Paix et peu. — Peu et bon. — Tout ou rien. — A bon chat, bon rat. — A bon payeur, bon marché. — Qui doit, a tort; qui a compagnon, a maître. — Qui femme a, noise a. — Mieux vaut règle, que rente. — Mal soupe, qui tout dîne. — Enfants et sots, sont devins.* Peut-on rendre plus de pensées en moins de mots. Que Rome nous vante la concision de ses sentences ; Athènes, la saveur et le piquant de son sel attique; et Lacédémone, le laconisme de ses apophthegmes, nous sommes assez riches de notre propre fonds.

C'est dans cette matière, qu'en dépit de Boileau, nous pouvons faire accorder la rime et la raison. Lorsqu'un proverbe renferme deux pensées qui présentent opposition, il ne peut se rendre d'une manière brève et concise; alors la rime vient à son secours et le grave plus profondément dans l'esprit. Les Français, les Italiens et les Espagnols ont adopté cette méthode, qui semble emprunter le charme et l'intérêt de la poésie comme d'heureux auxiliaires de la mémoire. Les exemples suivants en font foi : *à grasse cuisine, pauvreté voisine*; *à père amasseur, fils gaspilleur; qui tard veut, ne veut; à bâtir trop se hâte, qui commence à bourse plate,* etc., etc. Les anciens faisaient quelquefois usage de la rime, et ce qui fortifie ma conviction sur la supériorité de cette méthode, c'est que les meilleurs adages sont ceux où cet emploi est fréquent. Quant aux adages composés en latin dans le moyen âge, ils sont tous rimés, mais la dégénération de la langue latine à cette époque a dû influer nécessairement sur la pureté et l'élégance des termes qui concourent à leur expression, et les commentateurs y ont ajouté une obscurité telle, qu'on pourrait les comparer individuellement à ce peintre d'Ubada, nommé Orbaneja, si plaisamment dépeint par Michel Cervantes. Lorsqu'on lui demandait ce qu'il peignait, il répondait ce qui se rencontre, et quand il avait peint un coq, il écrivait au-dessous, *c'est un coq*..... Le fameux écuyer Sancho Pança est un rare modèle de bouffonnerie et de naïveté proverbiales. Sous un personnage aussi grotesque, l'immortel auteur de Don Quichotte trouve l'ingénieux moyen de dire des vérités familières, et qui portent coup. Le grand bon sens de Sancho se montre habilement dans toutes les occa

sions où il s'agit de donner des leçons de morale civile et principalement d'économie politique. On pourrait dire, sans outrer le tableau, que c'est le véritable bréviaire des gens en place. Ils trouveront, dans la description du gouvernement de l'île de Barataria, d'excellents documents pour se bien conduire. Ce qu'il faut admirer dans la pénétration d'esprit de Cervantes, c'est que la morale qu'il fait débiter à Sancho, emprunte toute sa force de son esprit d'équité et de son jugement naturel. C'est sur les gens de loi, *genus inevitabile,* qu'il tire à brûle-pourpoint, mais c'est surtout à l'occasion des gouverneurs que Sancho trouve à gloser. Se disposant d'aller à son gouvernement et d'y mener son grison, il dit: « Ce n'est pas le » premier âne que j'ai vu mener à un gouvernement, » et il y en a plus de trois qui couchent entre deux » draps. »

CHAPITRE II.

Avantages, utilité, agrément des Proverbes, leur éloge et leurs détracteurs.

De toutes les sciences, dit Érasme, il n'en est peut-être pas de plus ancienne que celle des proverbes ; ils étaient comme autant de symboles qui composaient le code de la philosophie des premiers âges ; et, en effet, toute la raison humaine se réduit à quelques proverbes, et l'adage est le meilleur rudiment de l'instruction. Les oracles des philosophes, ceux des sibyles, les sons imposteurs sortis de l'antre de Trophonius, étaient-ils autre chose que des proverbes ou des espèces de proverbes? Il

y en avait qui imprimaient aux faibles mortels un tel respect, qu'ils semblaient ne pouvoir être sortis que de la bouche même des dieux. Tel est celui-ci : *connais-toi, toi-même*. Il est vrai qu'il renferme en lui seul un trésor complet de haute sagesse, et qu'il ouvre à la pensée un vaste champ de réflexions.

Ces proverbes, qui renfermaient surtout un sens religieux, étaient gravés sur des colonnes; et comme on faisait honneur aux dieux de leur invention, il était juste d'en décorer les frontispices de leurs temples, comme un hommage de la reconnaissance.

Sans partager la prédilection exclusive dont l'ingénieux Érasme s'était passionné pour les proverbes, qu'il regarde dans son enthousiasme, comme le *compendium* des vérités humaines; il est certain que la connaissance en est indispensable pour l'intelligence des meilleurs auteurs grecs et latins; et quand ils n'offriraient que cet avantage, ils laisseraient toujours à Érasme la gloire d'avoir combattu pour eux, tout en défendant le fruit de ses travaux et de ses veilles.

Il est certain également que la philosophie a puisé dans la science des proverbes, des secours précieux pour éclaircir, expliquer et analyser des vérités morales que leur antiquité pouvait rendre méconnaissables, et qui ne sont parvenues jusqu'à nous, en traversant la série des siècles, qu'à la faveur de certaines données que la tradition et le savoir des philosophes ont su débarrasser de la rouille du temps.

Doit-on récuser l'autorité d'Aristote, fortifiée de celle d'Érasme, qui s'exprime ainsi dans ses adages : Aristote pense que les proverbes ne sont que les restes de cette

ancienne philosophie détruite par la vétusté des temps ; que ces restes n'ont été conservés qu'à la faveur de leur ténuité, de leur précision et de leur agrément; qu'il faut bien se garder de les considérer comme des riens, et les dédaigner, mais au contraire, les méditer et les approfondir. Ils recèlent des étincelles de cette sagesse antique, dont la finesse dans la recherche de la vérité peut mettre en défaut toute la perspicacité des philosophes des temps postérieurs.

La connaissance des proverbes anciens est non-seulement, sous le rapport historique, nécessaire à celui qui veut retirer du profit de la lecture des bons auteurs grecs et latins, pour expliquer certains usages qui ont donné lieu à ces proverbes, mais encore sous le rapport de la comparaison des idées, à ceux qui se livrent à la littérature française pour en faire comme une traduction nouvelle et une ingénieuse application.

Nous devons, au risque même de blesser notre affection pour les proverbes, convenir d'une vérité, c'est que nos aïeux ont étrangement abusé des proverbes, jusqu'à confondre les adages les plus agréables avec les plus grossiers quolibets, et à les entasser les uns sur les autres avec aussi peu de mesure que de goût; mais l'abus que l'on fait d'une vérité n'en détruit point le principe. Fallait-il pour cela, dit l'abbé Roubaud, les négliger, les décrier et se jeter dans les quolibets les plus plats, les rébus et les calembourgs où tant de gens d'esprit mettent si souvent tout leur esprit à faire heureusement les sots? Aussi a-t-on dénaturé les proverbes en les affublant de la souquenille de la caricature. Gabriel Meurier est justiciable du fait : *chacun n'a pas son mo-*

linet; chacun ne dort pas en molinet; qui art a, partout part a.

A bien endurant rien ne faut;
Endurer faut qui veut durer;
Raison gouverne l'endurant,
Et le faire durer en durant.

Dans la comédie des proverbes, on pousse l'abus encore plus loin; on peut voir dans le prologue du docteur *Thesaurus*, un échantillon des gentillesses des écrivains du temps. L'auteur, petit-fils du grave maréchal de Montluc, dit dans cette espèce de préface : « Car il n'y a » non plus de comparaison d'eux à moi, que d'un écolier » à un maître, d'un butor à un épervier, d'un âne à un » cheval, d'une fourmi à un éléphant, d'une montagne à » une souris, et parlant par révérence, d'un é.... à un » pain de sucre. Quelle révérence ! » Il continue : « Moi qui ai prêché sept ans pour un carême, moi qui enseigne Minerve, moi qui suis le tripier d'élite et le *pot aux tripes*, dis-je le prototype de doctrine. Or sus, or çà, or sum, etc. » Alison, dans cette même comédie des proverbes, répond au docteur Thesaurus, qui lui débite du latin, « *pour du latin, je n'y entends rien, mais pour du* » *grès* (du grec), *je vous en casse.* » De là à Rabelais la transition est légère.

En effet, de tous les écrivains français, Rabelais est sans contredit celui qui fut le plus prodigue de proverbes, et qui contribua, par l'abus qu'il en fit, à en dégoûter la nation, et surtout la classe la plus relevée de la société. Mais il faut avouer que la licence de sa plume, le devergondage de ses idées, n'ont pas peu contribué à jeter une défaveur méritée sur les proverbes, et ont nui, par leur

excès, à ce qu'un emploi sage et modéré avait d'utile et d'agréable. C'est en vain que Henri Étienne et Nicot s'efforcèrent de faire passer à la postérité l'héritage de l'imagination de Rabelais. La postérité ne prit la succession que sous bénéfice d'inventaire ; et si quelquefois les enfants du délire satirique du curé de Meudon se hasardent à se montrer dans la société, ce n'est que revêtus d'un manteau décent qui cache leur nudité originelle ; ou s'ils osent braver la honte, ce n'est qu'à la faveur de la licence, et dans le déduit d'une conversation dont la gêne et l'honnêteté sont exclues.

Aussi ont-ils été frappés d'anathême par ceux des auteurs qui ont le plus contribué au perfectionnement de la langue française. Vaugelas les avait pris en haine. Perrot d'Ablancourt a dédaigné de les employer dans sa traduction de Lucien, et Nicole attribue à la trivialité et à l'empreinte de bassesse de ceux qui sont dans la bouche du peuple, le mépris qu'on en fait. Le père Bouhours les compare à ces habillements antiques qui sont dans les garde-meubles des grandes maisons, et qui ne servent tout au plus qu'à des mascarades ou dans des ballets. Cependant il atténue sa critique en disant que les proverbes sont les sentences du peuple, et que les sentences sont les proverbes des honnêtes gens.

Au reste, dit Érasme, on doit employer les proverbes, moins comme une nourriture pour l'esprit, que comme un assaisonnement pour le discours. Les prodiguer jusqu'à satiété, c'est leur faire perdre tout ce qu'ils ont de piquant ; d'ailleurs la fureur de les accumuler en fait admettre de froids et de forcés. On est peu délicat sur le choix, quand on n'est occupé que du nombre, et l'agré-

ment n'est jamais où se trouvent l'excès et l'inutilité. Le style épistolaire admet plus de liberté, mais un sujet grave demande plus de sobriété et d'attention dans le choix des proverbes.

Les proverbes ont trouvé dans Don Quichotte un censeur sévère ; le chevalier de la triste figure est un homme de grand sens, lorsqu'il n'est pas dominé par sa passion pour la chevalerie. On ne peut disconvenir qu'il ne donne à son écuyer des préceptes admirables sur la conduite qu'il doit tenir dans son gouvernement de l'île de Barataria, sur les manières, les qualités et les défauts d'un homme appelé à gouverner les autres. Au milieu de ce cours de morale politique, il tanse vigoureusement Sancho sur son incorrigible manie de débiter des proverbes à tout propos; mais Sancho, tout en promettant de se corriger, répond à la leçon de son maître par un flux de proverbes qui caractérisent d'une manière originale la force de l'habitude.

Chassez le naturel il revient au galop.

« Donne toi de garde aussi, Sancho, dit le chevalier, de mêler dans tes discours cette foule ordinaire de proverbes ; car, quoique ces manières de parler soient bonnes, tu les tires souvent si fort par les cheveux, qu'ils ont bien plus l'air d'extravagances que de maximes. Pour cela, répondit Sancho, que Dieu y remédie, car j'en ai un million dans le ventre qui m'étouffent, encore faut-il bien que je prenne haleine ; mais sitôt que je desserre les dents pour en dire un, il en sort une si grande foule qu'il n'y a pas moyen de les retenir. Je prendrai pourtant garde à l'avenir de n'en dire plus qui ne conviennent à la grandeur de ma charge, *car dans une maison opulente, le di-*

ner est bientôt prêt, et celui qui étale ne brouille pas; en sûreté est celui qui sonne le tocsin; et à donner et à prendre, on se peut aisément méprendre; et qui achète ou vend en sa bourse le sent.. Eh! allons, Sancho, dit Don Quichotte, courage mon ami, enfile, enfile, personne ne t'empêche, *ma mère me châtie, et moi je fouette la toupie.* Je suis après à te corriger de la multitude de tes proverbes, et tu en récites une légende qui viennent au sujet, *comme je suis more.* Un proverbe bien placé n'est pas désagréable, mais les dire à toute heure, sans rime ni raison, cela rend la conversation fade et ne fait qu'importuner.»

Quoi qu'il en soit du jugement sévère porté contre l'abus des proverbes, il faut s'en prendre aux hommes et non aux choses.

Si leurs détracteurs les relèguent parmi les vieux adages condamnés à l'oubli, comme indignes de grossir le trésor de la langue, le philosophe leur apprendra que c'est un trésor pour l'histoire. Là, se peignent le caractère, l'esprit, les mœurs et les usages mêmes des nations pour qui sait les y chercher. Si donc les proverbes ont quelquefois encouru le blâme, ils ont aussi plus souvent mérité des éloges. Senecé s'exprime ainsi sur leur compte: « Quoi qu'on dise contre les proverbes, que certains esprits qui se prétendent supérieurs veulent renvoyer au bas peuple, il est hors de doute qu'ils renferment la quintessence de la raison et du bon sens, et que c'est par un consentement universel de tous les âges et de toutes les nations qu'ils ont transmis le dépôt qui leur a été confié, à tout ce qu'il y a eu de peuples les plus polis depuis le berceau du monde.»

Les plus fameux écrivains de l'antiquité ont fait un fréquent usage des proverbes. Aristote n'a pas dédaigné d'en orner ses traités; ils font ressortir la beauté du discours, comme les diamants ajoutent à l'éclat de la beauté. Théophraste a suivi l'exemple d'Aristote. Plutarque, cet écrivain d'une gravité si austère, a égayé son style par un grand nombre de citations proverbiales. Il compare les proverbes aux mystères de la religion, dans la célébration desquels les objets les plus saints et les plus relevés sont figurés par des cérémonies en apparence minutieuses et presque ridicules. Car, ajoute-t-il, sous le voile de ces mots si concis, est caché le germe de la morale que les princes de la philosophie ont développée dans tant de volumes. Enfin le *divin* Platon lui-même les a considérés comme des préservatifs contre l'ennui, et des calmants propres à tempérer l'acrimonie des discussions philosophiques. « Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, dit l'abbé Tuet, que de les faire servir d'asile et de refuge à la morale. Cette partie de la philosophie, la seule nécessaire au bonheur de l'homme et que l'homme aurait entièrement perdue sans eux. Ceux qui leur accordent ces éloges, philosophes eux-mêmes et philosophes très-éclairés, sentaient mieux que personne l'importance de leurs bienfaits. Après des témoignages si authentiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les proverbes ont été très-utiles à la philosophie. »

Il est à remarquer que le peuple est celui qui conserve plus scrupuleusement la tradition des proverbes; par lui beaucoup ont échappé à la faux destructive du temps. Le manque d'éducation, le défaut d'exercice de ses facultés intellectuelles hors du cercle de ses besoins, le ramènent

toujours aux idées les plus simples. Ces idées sont très-souvent enveloppées dans un proverbe. Dans les rapports que l'on peut avoir avec lui, ses objections, ses réponses sont ordinairement des proverbes. Il rend sa pensée com- elle se peint dans son imagination, c'est-à-dire par une de ces expressions analogues dont se compose le rudiment de son langage habituel, et dont Vadé a fait le vocabulaire. C'est à cette formule de locutions grossières, parfois originales, bien plus qu'au défaut de justesse d'esprit et de jugement, que les proverbes et les dictons populaires, véritable arsenal des disputes des halles, doivent leur conservation traditionnelle.

Les proverbes, en dernière analyse, sont les enfants du temps et de l'expérience. Chaque siècle apporte avec soi ses usages, ses modes, ses goûts, et donne matière à de nouveaux proverbes qui prennent cours avec les anciens. Ainsi chaque génération s'enrichit des lumières du présent et du passé. Le recueil qu'on en a fait, dit un écrivain moderne, est pour moi le meilleur cours de philosophie. « On jetterait un ridicule sur ma manière de voir, qu'importe, j'en rirais, et je trouverais sans doute un proverbe pour répondre à mes critiques. » Les abstractions, les systèmes des philosophes, que Plutarque compare à des fagots liés tant bien que mal ensemble, ces grandes erreurs, ces grands crimes qui agitent, ébranlent et renversent les empires, sont en même temps pour les peuples qui en font l'expérience des leçons et des châtiments terribles. Cette expérience s'est trempée dans le sang. La morale que l'on puise dans les proverbes est plus douce et moins effrayante. Il suffit de rechercher le simple bon sens, d'étudier les mœurs du peuple qui n'a pas été cor-

rompu par la lecture de ces productions brillantes de clinquants, et de ce vernis séducteur qui éblouit les yeux et dessèche l'imagination, d'observer les bonnes gens qui se dirigent d'après les adages et les proverbes que leurs pères leur ont transmis, on sera convaincu que Socrate, Platon, Démocrite, Montaigne et La Fontaine n'ont rien dit qui ne soit exprimé d'une manière plus simple, plus concise, et plus naïve dans les dictons de nos bons aïeux.

CHAPITRE III.

Variété, rapports, concordance, distinction et application des Proverbes; Anecdotes proverbiales.

Il n'est peut-être pas de connaissances où le plaisir et l'utilité soient plus constamment réunis que dans les proverbes. Ils ont encore l'avantage de donner aux anecdotes ce cachet moral qui les rend plus piquantes. Ils font une impression plus vive sur l'esprit lorsqu'ils terminent une anecdote d'une manière ingénieuse. Nous nous contenterons d'en citer quelques-uns en preuve de cette vérité. Il en est surtout qui sont d'une utilité générale dans le cours de la vie, et qu'on peut rappeler souvent sans crainte d'une fastidieuse répétition.

Un homme, après avoir dissipé tout son bien, fut attaqué d'une maladie violente, dont un des principaux accidents consistait à rendre des déjections de couleur verdâtre. Son médecin, consulté sur la cause d'un effet aussi singulier, lui répondit moins en docteur qu'en *paré-*

miographe : « Vous ne devez pas en être surpris, puisque vous avez mangé tout votre bien en herbe. »

Une femme très-maigre, et qui n'en avait pas moins de prétention, allait un jour dans une réunion brillante. Elle avait mis une robe verte très-élégante, espérant beaucoup y faire des conquêtes. Ayant demandé à un homme de sa connaissance, s'il croyait son espoir fondé, celui-ci répondit qu'il était impossible qu'elle ne réunit pas tous les suffrages, puisqu'elle employait *le vert et le sec* pour y parvenir.

Souple comme osier,

Lorsque sir Robert Walpole avait dessein de faire passer son opinion à la chambre des pairs, il avait pour habitude de prier à dîner, avec quelques bons vivants de ses amis, certains membres dont l'opinion n'était pas prononcée, et de leur faire *sabler* le Champagne. Un jour qu'on lui demandait pourquoi il arrosait si bien le gosier de ses convives, *Je fais*, répondit le rusé ministre, *comme le vanier qui trempe dans l'eau ses bottes d'osier avant que de s'en servir pour les mieux faire plier.*

Pour donner au sujet que je traite, plus d'ordre et de précision, je distinguerai les proverbes ainsi qu'il suit, et j'aurai soin de n'employer que ceux qui sont d'un usage très-commun.

§. Ier. *Proverbes généraux.*

Il en est un surtout qui est un véritable épitome de la vie humaine, *ôte-toi de là que je m'y mette.* C'est la cause inévitable de toute révolution. Il a été mis en pratique dans tous les temps; mais comme le présent fait plus d'im-

pression sur nous que le passé, nous jugeons plus sainement des scènes qui se jouent sous nos yeux. Combien n'avons nous pas vu, dans le cours de la révolution, de ces intrigants obscurs, vrais chevaliers de Bythinie en sabot, de ces Lycurgues sans culottes à qui l'on peut appliquer ce vers de Juvénal :

Altera quos nudo traducit Gallia talo,

que le tourbillon révolutionnaire a lancés au haut de la roue de fortune et qui se trouveraient bien étonnés, si cette capricieuse femelle les remettait où elle les a pris; n'ont-ils pas été éminemment possédés de cette pensée : *ôte-toi de là que je m'y mette.* Dans les procès, les parties contendantes ne disent-elles pas autre chose que : *ôte-toi de là que je m'y mette.* Je pourrais étendre cette matière à l'infini. Chacun cherche à se supplanter dans le monde, et il n'est pas de proverbe qui soit d'une application plus générale.

Ventre affamé n'a point d'oreille. En effet, lorsqu'il est vide, c'est le centre des vents et des illusions.

Maître ventre, dit Rabelais,
Est un gros glouton qui demande
Soir et matin nouvelle offrande,
Et qui ne laisse point dame marmite en paix.
Donc il est toujours bon de savoir où l'on dîne;
Et partant, tout homme d'esprit,
Qui bâtit,
Commence sagement par fonder sa cuisine.

Lorsqu'il est repu, c'est un bourbier où l'imagination s'enfonce et l'esprit se noie.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. La

persévérance de certains hommes à commettre les mêmes erreurs, à retomber dans les mêmes fautes, a motivé ce proverbe, qui a été retourné ainsi par un dramaturge trop célèbre (Beaumarchais) : *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit.*

Les honneurs changent les mœurs. On en fait l'épreuve tous les jours. Tel qui rampait dans l'humble fortune, est fier et arrogant dans la prospérité. Le bachelier Carrasco (1) donne une leçon de morale charmante à Sancho Pança qui s'attend à avoir pour récompense de *ses bons et loyaux services*, une des îles que doit conquérir le chevalier de la triste figure. « Ami Sancho, lui dit Carrasco, ayez patience. *Tout vient à point qui peut attendre*, et le seigneur Don Quichotte vous donnera non-seulement une île, mais un royaume. *Le plus vaut encore mieux que le moins*, répondit Sancho. Mais, monsieur le bachelier, je puis bien vous assurer que mon maître ne se repentira pas de me donner un royaume, je me suis bien tâté là-dessus, et Dieu merci, je me trouve de l'esprit et de la force de reste, comme je l'ai dit autrefois à lui-même. Sancho, répliqua Carrasco, *les honneurs changent les mœurs*, prenez garde qu'étant gouverneur vous ne vous énorgueillissiez au point de ne plus connaître personne. » A combien de grands et de riches de nouvelle édition la morale du bachelier peut s'appliquer?

Sixte V, n'étant encore que cardinal de Montalte, avait coutume de dire,

Panis et aqua
Est vita beata,

(1) Don Quichotte, liv. v, chap. iv.

c'est-à-dire, *qu'on vit heureux avec du pain et de l'eau;* mais quand il fut devenu pape, il disait:

Aqua et panis
Est vita canis,

que c'est *vivre en chien que de vivre d'eau et de pain.*

§. II. *Proverbes politiques.*

Il est des proverbes qui sont des axiômes politiques pour certaines nations, comme ce proverbe espagnol, *con todos guerra, y paz con Inglaterra; avec tous la guerre, et paix avec l'Angleterre.* Cette maxime dérive sans doute des obligations que la crainte, la dépendance ou des intérêts particuliers imposent à certaines nations; du moins est-il certain que la conduite de l'Espagne, dans le commencement de ce siècle, a justifié la vérité de ce proverbe. Le *delenda Carthago* de Caton a passé en proverbe dans la bouche de cet illustre Romain. Son analogue a été, pendant plusieurs siècles, le cri de guerre entre la France et l'Angleterre; mais nous ne sommes plus au temps des Philippe de Crèvecœur (1) et des comtes de Sancerre (2).

§. III. *Proverbes historiques.*

Or de Toulouse. Or qui porte malheur. Ce proverbe a trait au pillage de cette ville par le consul romain Cœpion.

(1) Je crois que le roi Louis XI va déclarer la guerre aux Anglais, disait Philippe de Crèvecœur, si connu sous le nom de Maréchal de Guerdes. « *Je consentirais volontiers de passer deux ans en enfer,* ajoutait-» il, *pourvu que j'aie le plaisir de les chasser de Calais.* »

(2) Jean du Beuil, amiral de France et comte de Sancerre, fut appelé le Fléau des Anglais.

Ceux qui dévastèrent les temples, et qui enlevèrent l'or et les richesses qui y étaient renfermées, périrent presque tous misérablement.

Jouer des couteaux; en voici l'explication.

Pour quelque coup de main, Crillon quitta le roi :
Pends-toi, brave Crillon, lui manda le monarque,
Et d'estoc et de taille, hier, dans les champs d'Arque,
On joua des couteaux sans toi.

Écossais, tous cousins du roi. L'orgueil et la fierté de la nation écossaise peuvent avoir donné lieu à ce proverbe. Un temps fut que la France se trouvait fort bien du secours de l'Écosse contre les Anglais, et alors à tout autant de seigneurs et de gentilshommes écossais à qui le roi écrivait ou qui passaient la mer pour le servir, il donnait libéralement le titre de *cousin*. Encore aujourd'hui, d'un homme fort vain, on dit, *qu'à l'en croire le roi n'est pas son cousin.*

Cent ans bannière, cent ans civière. Ce proverbe a rapport à la noblesse, machine délabrée par le défaut d'union et d'harmonie de toutes ses parties, et faute de ce ciment qu'on appelle esprit de corps. Il n'y a que les fripons qui fassent secte, a dit Duclos. J'explique ce proverbe parce qu'il se trouve souvent dans les livres qui traitent du blason et de la chevalerie. La noblesse était désignée par la bannière qui se portait haut, et la roture par la civière qui se traînait terre à terre.

§. IV. *Proverbes énigmatiques.*

Suivant le père Ménestrier, il s'est fait quelques proverbes énigmatiques sur les lettres des monnaies. On dit,

par exemple : *il est des bons, il est marqué à l'A*, parce que la monnaie de Paris, qui est marquée à l'*A*, est estimée la meilleure. Au contraire, on dit des *boiteux, bossus, borgnes, bicles*, qu'ils sont marqués au *B*, parce que les noms qui marquent ces défauts corporels commencent par cette lettre.... On disait autrefois d'une personne décriée, qu'elle l'était comme les liards à l'*H*; parce qu'il s'en fit de mauvais aloi sous cette lettre qui furent aussitôt décriés.

Enluminé comme le Boy de beati quorum. Ce proverbe était usité en Poitou, parce que le *B* que les Poitevins prononcent Boy, initial du psaume *beati quorum*, était fort enluminé dans ces grands livres d'Église qui servaient pour chanter au lutrin.

§. V. *Proverbes particuliers à certaines contrées.*

Il en est de particuliers à des localités, tels que celui usité à Madrid relativement au fleuve Mançanares qui ne se trouve décoré de ce nom que par les poètes espagnols, grands partisans de l'hyperbole. C'est le lit d'un torrent qui est presque toujours à sec. Charles-Quint y fit bâtir un pont magnifique, laissant à ses successeurs le soin de faire la rivière. Il fit, comme on dit proverbialement, *l'anse devant le sceau;* ce qui a donné lieu au proverbe, *esta puente espera il rio, como los judios el Messias*, ce pont attend la rivière, comme les Juifs attendent le Messie; à cet autre également, *el agua es suya, y se la vendemos*, l'eau est à eux et nous la leur vendons; ce que disent proverbialement les Français établis à Madrid, et qui y font le métier d'*aguadores*, ou de porteurs d'eau.

Les Espagnols sont si fainéants, qu'ils aiment mieux se servir des étrangers et leur laisser gagner beaucoup d'argent, que de travailler.

En France, il y a beaucoup de proverbes particuliers à certaines provinces. Je n'en citerai qu'un petit nombre.

Châteaulaudon, petite ville mais de grand renom, personne n'y passe qu'il n'ait son lardon. Ce proverbe fait allusion au penchant que les habitants de cette petite ville avaient pour la raillerie, défaut dont ils se sont sûrement bien corrigés depuis, car ils auraient pu trouver en France beaucoup de rivaux, *à bon chat, bon rat.*

Un Normand a son dit et son dédit. Ce reproche fait aux Normands, vient d'une ancienne coutume qui fut long-temps en vigueur chez eux. Les contrats n'y étaient valables que vingt-quatre heures après la signature. Pendant ce temps, les parties avaient celui de faire leurs réflexions, et celui qui se repentait du marché pouvait se dédire. Grâce au Code civil, cette coutume a été abolie, si ce n'est mentalement, du moins de fait; de là vient qu'on appelait Normand celui qui manquait à sa parole, mais il ne faut plus revenir sur le passé. On disait encore *répondre en Normand*, pour signifier ne dire ni oui ni non, dans la crainte que sa foi ne fût surprise et sa parole engagée. Ce proverbe a passé de la Normandie dans beaucoup d'autres pays.

Qui fit Normand il fit truand. Selon Pasquier, dans ses recherches, ce vieux proverbe provient du fait que les Normands étant plus souvent surchargés de *trus, truages*, ou impôts, que les habiiants d'autres provinces, étaient réduits à la dure nécessité de *truander,* ou mendier pour

vivre ; d'où est venu le mot *truand* qui emporte avec lui la signification injurieuse, mais bien injuste, de fainéant et de fripon, car il n'y a peut-être pas de peuple plus laborieux.

Quand je vis tous ces nus truands
Trembler sur ces fumiers puants,
De froid, de faim, crier et braire,
Compte ne fais de leur affaire. (*Marot.*)

Et celui de *truandaille*, ainsi commenté par Jean de Meun, dit Clopinel, et Scarron :

Vous n'êtes rien que truandaille,
Vous ne logerez pas céans. (*Roman de la Rose.*)

Un autre nous eût dit : Canaille,
Vous n'êtes rien que truandaille. (*Scarron.*)

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. Ce proverbe, d'autant plus injurieux aux habitants de cette province, qu'elle a produit des hommes d'un grand génie, tire son origine d'une historiette qui sent bien le fabuleux. Le principal revenu de cette province a, de tout temps, consisté en nombreux troupeaux sur lesquels les propriétaires payaient au fisc un impôt en nature. César, après la conquête des Gaules, voulant protéger le commerce de cette province, exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de *cent bêtes*. Les Champenois, qu'on accuse de bêtise, et qui, certes, n'en montrèrent point en cette occasion, pour ne plus rien payer, ne composèrent plus chaque troupeau que de quatre-vingt-dix-neuf moutons. César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait

compté pour un mouton et paierait comme tel. César était *fin à dorer*.

De tout temps on a attribué à certains pays le malencontreux privilége de ne produire que des sots, comme l'ancienne Béotie, dont les habitants, suivant ce vers d'Horace :

Bœotum in Crasso jurares æere natum,

étaient renommés pour leur stupidité. Voltaire pense qu'en effet le climat peut influer sur l'esprit du peuple qui l'habite. Montesquieu surtout est une autorité imposante pour justifier l'influence du climat sur les qualités intellectuelles des individus ; il est de fait que le *crétinisme*, le *cagotisme*, sont des arguments sans réplique.

Cet homme est de Lagny, il n'a pas hâte. Jean, duc de Bourgogne, selon le Duchat, acquit le sobriquet de Jean de Lagny, qui n'a pas hâte, pour y avoir fait un séjour inutile de dix semaines.

Convoi de Limoges. On appelle ainsi certain usage qui y a eu lieu long-temps, lorsqu'une personne rendait visite à une autre. Celui qui avait reçu la visite, ayant conduit l'autre jusqu'à la rue, en était à son tour reconduit jusqu'à son appartement, de sorte que c'était à recommencer. De là est venu le mot de *reconduire,* que plusieurs disent pour *conduire*, et auquel Ménage a donné un chapitre dans la deuxième partie de ses Observations sur la langue française ; et comme apparemment cet usage nous est venu de Limoges, on l'a nommé *Convoi de Limoges*.

§. VI. *Proverbes controversés.*

Les proverbes généraux ont puisé leur origine dans la nature même des choses. La sagesse est leur mère, la morale leur berceau, l'expérience leur tutrice. Ce sont des enfants qui peuvent se montrer partout le front levé ; leur caractère est indélébile. Il n'en est pas de même de beaucoup de ceux qui doivent leur naissance à l'histoire ou à l'esprit de parti. Fruits du caprice ou du hasard, ce sont des bâtards qui cherchent l'obscurité, et qui, forcés souvent de rougir, se dérobent à l'opinion qui pourrait contester leur légitimité. Leur généalogie est un chaos pour les parémiographes. On en jugera par les citations suivantes :

Bourguignon salé. Suivant le Duchat, l'épithète de Bourguignon salé vient de la salade ou *Bourguignotte*, ornement de tête particulier à l'ancienne milice bourguignonne. Ce sobriquet est attribué à l'opiniâtreté ou *tête dure* des Bourguignons, qu'effectivement d'Aubigné, page 207 de ses Tragiques, traite de *Bourguignons testus*, et a rapport aux démêlés des maisons de Bourgogne et d'Orléans qui ont donné lieu à l'ancien dicton.

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon!

Voici l'interprétation qu'en donne le chanoine Tuet. Il y avait à Aiguesmortes une compagnie de Bourguignons ; les bourgeois massacrèrent cette garnison, et de peur que l'odeur fétide des cadavres n'infectât l'air, ils

firent un grand trou dans lequel ils les jetèrent et les couvrirent de sel. Pasquier, dans ses Origines, donne à ce surnom une origine différente. Il la fait remonter au temps où les Bourguignons résidants au pays de delà le Rhin, étaient toujours en querelle avec les Allemands au sujet de leurs salines. « Ce qui nous peut donner à penser, dit il, que leurs voisins les voyant en ce point piqués et continuer leurs discordes au sujet du sel, s'induisirent facilement à les appeler *salés*.

Il souvient toujours à Robin de ses fluttes. Selon le Duchat, ce proverbe vient de ce qu'un bon ivrogne accoutumé à boire dans ces grands verres qu'on appelait *fluttes*, n'osant plus, à cause de la goutte, boire son vin que trempé, ne buvait jamais qu'il ne se ressouvînt de ses fluttes, et ne les regrettât. Je prie le lecteur de ne pas s'effaroucher de l'interprétation un peu graveleuse qu'en donne l'auteur des illustres proverbes; pour ménager la pudeur je la traduis ainsi : *Agitur de puellæ cujusdam historiâ: susurrum ex ore infimo, dum meiebat exsilientem, vocique sibillanti consimilem audiens, sonituque inaudito attonita, suum sic alloquebatur negotium. «Sibillare cupis amice, tibiâ tibi opus est, certe tibiam habebis, moxque amicum tibiâ donavit, sicut illi pollicita erat.* »

§. VII. *Proverbes particuliers à certains peuples.*

Le proverbe est le trait le plus fidèle des pensées les plus intimes de presque tous les peuples, et l'expression la plus juste des sensations qu'ils éprouvent communément.

Voici un proverbe arabe qui décèle bien le caractère

intéressé de cette nation : *Vinaigre donné vaut mieux que miel acheté.* Les Français, plus généreux, disent : *A cheval donné, on ne regarde pas la bouche ou les dents.*

Les Russes interprètent notre proverbe *selon les gens, l'encens,* de cette manière : *on reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.* Combien de gens perdraient et d'autres gagneraient à cette justice distributive ! car *l'habit ne fait pas le moine.*

Les Italiens disent, *con tempo e la paglia si maturan le nespole,* avec le temps et la paille les nèfles mûrissent; ce qui correspond à notre proverbe, *avec le temps et la patience, on acquiert la science.*

Rien ne coûte moins à donner qu'un conseil; aussi les Hollandais et les Flamands disent proverbialement, *ceux qui conseillent ne payent pas,* voulant faire entendre que conseiller n'est pas donner les moyens d'exécuter. Aujourd'hui ce proverbe a été bien modifié, car ceux qui conseillent sont grassement payés, souvent pour ne rien faire, quelquefois pour faire pis.

Les Espagnols ont le génie éminemment inspiré pour les proverbes. Les leurs ont tous un cachet sentencieux dont l'impression est profonde. *L'espérance est le viatique de la vie humaine. — Les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel. — Celui à qui vous donnez l'écrit sur le sable, celui à qui vous ôtez le grave sur l'acier.* Ils en ont cependant un qui, pour un peuple naturellement religieux jusqu'à la superstition, m'a paru entaché d'une teinte par trop philosophique. Lorsqu'ils veulent répondre à quelqu'un qui les entretient d'un ton lamenta-

ble d'une mort ou d'un événement tragique, ils disent, *que ceux qui sont morts s'en aillent en terre, et que ceux qui sont vivants s'en aillent au cabaret.*

La différence des mœurs et l'esprit national des Anglais, ont tracé une ligne de démarcation infinie entre les nôtres et le leur, de manière que rapprocher le sens et l'esprit de leurs proverbes, du sens et de l'esprit des nôtres, serait une tâche fort difficile. Je me contenterai d'en citer quelques-uns pour ceux qui connaissent le génie de la langue anglaise ; ils n'y trouveront, en les traduisant eux-mêmes, aucune analogie avec les nôtres, tant dans la pensée que dans l'expression. Il semble que les Anglais se soient étudiés à faire passer la singularité de leur esprit jusque dans leurs proverbes. Ils en ont surtout en politique qui ont une pointe d'originalité remarquable. Tel est celui-ci, *brains and heads, not powder and parukes must support a governement*; têtes et cervelles valent mieux que poudre et perruques pour soutenir un gouvernement. Ceux qui ont rapport à la conduite de la vie sont marqués à la fois au coin de la plaisanterie et de la satire: *that sick man does ill for himself who makes his physician his heir*, gare au malade qui choisit son médecin pour héritier. *The best physicians are doctor diet, doctor merryman, and doctor quiet*, les meilleurs médecins sont le docteur gai, le docteur diète et le docteur tranquille. *The kiln calls the oven burn-house,* la pelle se moque du fourgon. *Bray a fool in a mortar he'll be never the wiser*, à laver la tête d'un âne (ou d'un maure) on perd sa lessive. *What is got over the devil's back, is spent under his belly,* ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour. *Diamond against diamond, diamond cut dia-*

mond, se rend en français par *à trompeur trompeur et demi.*

§. VIII. *Des Proverbes moraux qui ont rapport aux habitudes, aux mœurs et aux usages.*

Le propre des vieillards, dit Mercier dans sa Néologie, est de *proverbifier.* Les hommes de génie, et leurs contraires, *proverbifient* également.

L'habitude est une seconde nature. Consuetudo àltera natura. Les Italiens rendent bien ce proverbe par le suivant : *l'usanza della cunna difficilmente s'annulla.*

Oisiveté est la mère de tous les vices. Les Péruviens punissaient l'oisiveté comme le plus grand de tous les crimes, parce qu'elle est l'origine de tous ceux qu'on peut commettre. — Le farouche Dracon décerna la peine de mort contre la paresse et l'oisiveté. Solon permit à chacun d'accuser un homme oisif, et s'il ne se justifiait pas, il était déclaré infâme.

Contentement passe richesse. Les Italiens disent, *chi a sanita, è ricco et non lo sa.* Les Espagnols expriment ce proverbe par cette pensée, *la santé du corps est le pavot de l'âme.*

Autant de têtes, autant d'avis; quot capita, tot sensus. Ce qui démontre l'impossibilité de plaire à tout le monde, et encore qui plaît à tout le monde ne plaît à personne.

Une seule journée d'un sage, vaut mieux que toute la vie d'un sot. Ce proverbe si judicieux vient des Arabes, ainsi que cet autre, *se mêler des affaires d'autrui, c'est s'embarquer sur la mer.*

Tel peut qui ne veut, tel veut qui ne peut. C'est ce qui arrive presque toujours dans ce monde ; c'est selon moi, la meilleure analyse de tout le système des compensations humaines.

Être sur un grand pied dans le monde. L'usage des souliers *à la Poulaine*, dans le XIVe siècle, a donné lieu à ce proverbe. La longueur de cette chaussure devint la mesure de la considération. Les souliers d'un prince avaient deux pieds et demi de long ; ceux d'un haut baron, deux pieds ; ceux du simple bourgeois, un pied. Un bossu, voulant un jour plaisanter un homme qui avait un pied très-grand, sans avoir aucune prétention à la noblesse, lui dit malicieusement : *Il faut avouer que vous êtes, monsieur, sur un grand pied dans le monde.* L'homme au grand pied répondit froidement : *Il est vrai, monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.*

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre ; an nescis longas regibus esse manus. L'électeur de Mayence, aidé des troupes de Louis XIV, assiégeait la ville d'Erfurt, en 1664. Le général qui les commandait somma les habitants de se rendre. Ceux-ci répondirent qu'ils ne croyaient pas avoir mérité la colère de la France. « Nous avons eu, ajoutèrent-ils, une ancienne alliance avec le grand Henri, à qui nous prêtâmes dix mille florins dans le temps qu'on lui disputait la couronne que votre maître porte aujourd'hui. Si les grands rois ont *les mains longues*, ils doivent aussi garder une longue mémoire des moindres services qu'on leur a rendus. »

Les pensées ne paient pas de douanes ; hic labyrinthus adest, mais aussi sont-elles souvent regardées du ciel et des hommes, comme des marchandises de contrebande.

L'enfer est plein de bonnes intentions, dit un proverbe espagnol.

Point de nouvelles, bonnes nouvelles. Voici l'analyse d'un sermon sur la manière de *s'informer des nouvelles chrétiennement*, dont l'application, dans ces circonstances, est vraiment remarquable. L'auteur, Charles Bertheau, ministre de l'Église française, à Londres, né en 1660 et mort en 1732, divise son discours en deux parties. Dans la première, il montre quel est le faux esprit dans lequel on s'occupe à savoir des nouvelles ; et dans la seconde, il fait voir quel est le véritable esprit qui doit nous conduire dans cette recherche. On s'informe des nouvelles dans un esprit d'oisiveté qui cherche à s'amuser et à faire couler insensiblement un temps qui est à charge ; on demande des nouvelles, on fait des remarques sur celles qu'on apprend vraies ou fausses. 2° On s'informe des nouvelles dans un esprit de curiosité. 3° On s'informe des nouvelles dans un esprit de vanité ; on veut faire croire que l'on a les secrets du cabinet, et qu'on a une correspondance particulière avec les ministres. 4° On se plait à dire et à raconter des nouvelles dans un esprit de malignité, esprit noir et misanthrope qui ne respire que les événements tragiques. 5° On s'informe des nouvelles dans un esprit de faction. Si l'on se trouve par bonheur dans le bon parti, on lui fait tort parce qu'on y mêle trop de feu, et qu'on entre dans les affaires qui ne sont pas de son ressort. Si ceux dont il s'agit sont engagés dans une faction contre l'état, ils sont mille fois plus dangereux. Ils ne cherchent des nouvelles que parce qu'ils n'aspirent qu'à rendre le peuple mécontent, à souffler la sédition, et à jeter toute une nation dans la confusion et le désordre.

6° On cherche à dire ou à entendre des nouvelles dans un esprit d'intérêt.

Ce que l'auteur dit sur cet article est naturel, et exprimé avec feu. Le commerce, dit-il, produit cet effet dans toutes les grandes villes, mais qui n'est nulle part si visible que dans cette grande ville (Londres) et dans cette place voisine, le rendez-vous général des négociants. Quand j'y pense, il me semble que c'est le véritable trône de *Mammon*, où l'intérêt joue tous ses rôles, tous ses personnages, et étale tout ce qu'il a de détours et de faussetés, pour supplanter les gens et déguiser la situation des affaires; où chacun a l'esprit et les mains toujours ouvertes pour s'enrichir aux dépens de son prochain. Quel est, en effet, ce grand mobile qui agite tout le monde de convoitise? Quel est ce grand savoir-faire que l'on met en œuvre pour faire varier le change, décrier les marchandises, ou leur donner cours, faire hausser, si l'on peut, ou baisser les fonds publics? Qu'est-ce qui fait le fin de ce jeu qui a coûté si cher à tant de gens, qui a renversé tant de fortunes; je veux dire, ce jeu de transporter ou de recevoir des transports, de vendre et d'acheter, de faire ou défaire des marchés, et tout cela sans un fonds réel et par un trafic imaginaire? C'est une nouvelle dont on prétend être instruit avant le public, un fait faux qu'on fait répandre par des personnes apostées; une simple probabilité que l'on débite pour une vérité incontestable; c'est une terreur panique ou une vaine conjecture dont on fait usage. On fait fleurir l'état, on le renverse, on bat, on est battu, on prend et on perd des vaisseaux; mille fois la face du public change et rechange pour établir la fortune, ou pour causer la ruine de quelques particuliers,

tant est grand le pouvoir de l'intérêt en matière de nouvelles, tant il est ardent à les savoir ou à les débiter. » Catherine de Médicis disait avec raison, qu'il suffisait quelquefois d'une nouvelle bonne ou mauvaise pour sauver ou perdre un empire.

C'est la glose d'Orléans, c'est-à-dire plus obscure que le texte; *bec cornu de notaire,* instrument qui seconde admirablement bien les folies humaines, et surtout les intérêts, *degli dottori e degli notari, genti che'l mondo han sopra volto*. Regnier a dit :

> L'homme trahit sa foi, d'où vinrent les notaires,
> Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

Revenons à nos moutons. Expression commune et familière qui ramène toujours à l'objet de la conversation lorsqu'on s'en écarte. C'est un proverbe pris de la farce de l'*Avocat Patelin*, dans laquelle est introduit un marchand drapier qui, plaidant contre son berger pour des moutons que ce berger lui avait volés, sortait de fois à autre de son discours, pour parler du drap que l'avocat de sa partie lui avait aussi volé ; ce qui obligea le juge d'ordonner au drapier de revenir à ses moutons. *Sus revenons à nos moutons*, Rabelais a bien souvent employé ce proverbe.

§. IX. *Proverbes particuliers à des circonstances et à des événemens remarquables.*

Il y a des proverbes qui ont trait à des circonstances et à des événements remarquables dans lesquels la faiblesse et la peur jouent le plus grand rôle, et ôtent à l'homme cette énergie qu'il doit puiser dans la pureté de sa con-

science, et dans les principes politiques que Solon lui a tracés : *vive le roi, vive la ligue.*

L'opinion est la reine du monde, mais elle compte parmi ses sujets beaucoup de métis et d'androgynes.

L'opinion gouverne en mille circonstances :
Au lieu de la fronder, feignons ses apparences.
Avec ce stratagème, on voit plus d'un esprit
Adorer le veau d'or, sans perdre son crédit.

Nager entre deux eaux. C'est se ménager entre deux partis sans oser se décider pour aucun. Rôle délicat, incompatible avec la bonne foi, et dont l'acteur, quand on le connaît, est généralement méprisé. Le plus sage, en bien des circonstances, est de rester neutre. Mais s'entendre avec l'un et l'autre parti, de manière à faire croire à chacun d'eux qu'on lui est exclusivement dévoué, c'est une conduite indigne d'une âme droite et honnête. Une loi de Solon voulait qu'on punît ceux qui, dans une dissension civile, garderaient la neutralité. Notre expression répond à celle-ci des latins : *duabus sedere sellis*. Le poète Labérius ayant été fait sénateur par César, Cicéron refusa de lui faire place, en disant : « Je vous recevrais volontiers, si nous n'étions pas trop serrés. » C'était reprocher à César de trop multiplier le nombre des sénateurs. Labérius repoussa le trait par un autre plus piquant. *At qui solebas duabus sedere sellis*, vous aviez pourtant coutume d'être assis sur deux siéges ; reprochant, par ces mots, à cet orateur, sa conduite équivoque dans les divisions civiles.

La caque sent toujours le hareng. Henri IV étant fatigué de la chasse, entra dans une hotellerie où se trou-

vaient plusieurs marchands, et se mit à table avec eux. Après le dîner, on parla de la conversion du roi. Comme Henri était toujours vêtu modestement, on ne pouvait le reconnaître. Un marchand de cochons se prit à dire : *Ne parlons point de cela, la caque sent toujours le hareng.* Quelques seigneurs qui cherchaient le roi, l'ayant vu se mettre à la fenêtre, montèrent aussitôt à la chambre, et le saluèrent en l'appelant, *Sire, votre Majesté.* Le marchand tout déconcerté, était au désespoir d'avoir proféré un parole aussi indiscrète. Le roi en sortant lui frappa sur l'épaule, et lui dit : *bon homme, la caque sent toujours le hareng, mais c'est en votre endroit et non pas au mien : je suis, Dieu merci, bon catholique, mais vous gardez encore du vieux levain de la ligue.*

Les ladres et larrons veulent tout le monde pour compagnons. A l'époque où la lèpre éléphantine ou l'éléphantiasis désolait certaines provinces de France, on remarquait que plus un lépreux était attaqué dangereusement, plus il avait la fureur de vouloir se mêler avec les personnes saines. De là est venu le proverbe.

Si un proverbe pouvait transmettre à la postérité la plus reculée l'héroïsme de nos médecins français, j'ambitionnerais l'honneur de l'inventer, mais un si noble soin est réservé à la muse de l'histoire. Elle burinera en caractères impérissables, dans les annales du monde, le nom si cher à l'honneur de l'infortuné Mazet (1), et les noms (2) de ces athlètes courageux qui luttant corps à corps avec la mort, mais jamais abattus sous sa faux meurtrière, ont arraché à la fureur du plus épouvantable fléau, des victi-

(1) Mort de la fièvre jaune à Barcelonne, en 1821.

(2) MM. Bally, Pariset, Audouart et François.

mes toutes prêtes; et au milieu des plus terribles angoisses et de l'appareil hideux et sans cesse renaissant de la destruction, n'ont dû qu'à leur héroïque résignation une vie que le souvenir d'une grande action et l'estime générale ont rendue si glorieuse.

Pour des cœurs généreux, il n'est rien d'impossible.

CHAPITRE IV.

Division et classification des Proverbes.

L'histoire des proverbes est immense par sa variété. Je suivrai dans ce chapitre la marche tracée par Érasme. Je ne me dissimule pas que la comparaison que je me propose de faire de nos proverbes, avec les adages latins correspondants, ne doive m'entraîner dans quelques citations qui auront un certain air d'érudition scholastique dont je suis bien éloigné.

Dieu me garde d'être savant
D'une science si profonde;
Les plus doctes, le plus souvent,
Sont les plus sottes gens du monde. (*De Cailly.*)

Je ne puis cependant me dispenser entièrement de le faire. Ces citations, qui ne sont souvent que des hors-d'œuvres, forment ici une partie obligée du texte, et concourent à son intelligence.

Les éléments des proverbes anciens ont été puisés suivant Érasme.

§. Ier. *Dans les oracles et dans les attributs des dieux.*

Ne quid nimis.

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.

Ce proverbe est d'une telle ancienneté, que les Grecs en ignorent l'origine, et l'ont attribué à Apollon, sur le temple duquel il était écrit à Delphes.

Connais-toi toi-même. Parmi le peuple, le premier hommage rendu à la divinité est une preuve même de sa reconnaissance et de sa croyance en un être suprême, il dit, *Dieu est le plus grand artisan de l'univers.*

§. II. *Dans les apophthegmes des sages.*

Ce qui est en la pensée du sobre est en la bouche de l'ivre, a dit Plutarque; *la vérité dans le vin.*

On prend ordinairement les défauts de ceux qu'on fréquente, dit Sénèque. *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

Cicéron a dit : *facere de necessitate virtutem* ; le proverbe français, *faire de nécessité vertu*, en est la traduction littérale.

§. III. *Dans les écrits des poètes anciens, remplis de saillies, de pensées qui s'introduisirent insensiblement dans le langage familier.*

Avoir bon nez. Cette expression, tirée de l'odorat et qui donne à entendre qu'une personne a de la sagacité,

de la prévoyance, est empruntée de Martial, *non cuiquam datum est habere nasum*. Cette qualité est bien essentielle dans ce siècle.

Horace dit : *Naso suspendere adunco*, pour se moquer de quelqu'un ; ce qui correspond à notre proverbe *être camus, avoir un pied de nez*, suivant les différentes attributions que Pline prétend que les anciens donnaient à cette partie du visage : était-il long, il était le symbole de la finesse ; trop long ou camus, celui de la confusion ; aquilin, celui de la raillerie.

La peur a des ailes, répond à ce qu'a dit Virgile, *pedibus timor addidit alas.*

§. IV. *Dans les chef-d'œuvres dramatiques des poètes comiques.*

Thalie débite surtout beaucoup de proverbes par la bouche d'Aristophane, de Plaute et de Térence.

Aristophane :

Ne jugez pas sans avoir entendu les deux parties.
Il ne faut pas condamner sans entendre.

Molière a dit : *Il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux, s'il n'y a rien qui cloche.*

Plaute :

Ità dîs placitum, voluptatem ut mœror comes consequatur ; les dieux ont voulu que le chagrin marchât à la suite du plaisir.

Il n'est pas de plaisir sans peine.
Quid vis egestas imperat ; le besoin fait tout faire.

Nécessité n'a pas de loi.

Verum illud verbum,

Aliquid mali esse propter vicinum malum. Ce proverbe est bien vrai, *un malheur n'arrive jamais seul.*

Térence :

Ut quimus aiunt, quando ut volumus non licet.

On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut.

Quot homines, tot sententiæ; autant d'hommes, autant d'avis.

Suus cuique mos; chacun a sa marotte.

Nos comiques modernes ont imité leurs devanciers avec une grâce et une naïveté toutes nouvelles. Molière surtout a répandu les adages dans ses comédies. C'est de lui que nous vient celui-ci : *qu'allait il faire dans cette galère?* qu'il a emprunté à Cyrano de Bergerac.

§. V. *Dans la mythologie,*

ce répertoire d'absurdités, de crimes, et d'adultères que Plutarque appelle plaisamment la *curiosité des plaisirs des autres*, on trouve ceux-ci :

C'est un tonneau sans fond, par application au supplice des Danaïdes. *C'est la toile de Pénélope*, relativement à la constance et à la fidélité de la femme d'Ulysse. Je m'attends à une objection de la part de certains critiques malins. La vertu de Pénélope, quoiqu'elle soit passée en proverbe, est-elle une vérité historique si incontestable, qu'on ne puisse penser que le proverbe en a menti; et la constance d'Ulysse est-elle aussi sûre que la vertu de son auguste épouse? La préférence qu'elle donnait à son époux légitime sur ses rivaux, ne venait-elle pas d'un cer-

tain motif qu'on n'avoue pas tout haut, et qu'on approuve tout bas? Pénélope ne fait pas la prude, elle avoue avec une ingénuité toute conjugale, *arcum nemo meo melius tendebat Ulysse.*

C'est un Protée; allusion aux caméléons modernes. *Tomber de Carybde en Scylla*, c'est-à-dire d'un danger dans un autre, à cause de la proximité des deux écueils de ce nom, redoutables aux navigateurs. *Terreur panique.* Bacchus étant surpris par ses ennemis dans une vallée, dont ils avaient intercepté l'entrée et la sortie, Pan, qui était un de ses généraux, le tira d'affaire de la manière suivante. Il ordonna à toute l'armée de Bacchus de pousser les cris les plus effroyables qu'elle pourrait, et ces cris étant augmentés par la profondeur des bois et les échos des rochers voisins, et joints à l'horreur de la nuit, épouvantèrent si fort les ennemis, qu'ils abandonnèrent les passages qu'ils avaient saisis. De là vient qu'on appelle *paniques* les terreurs vaines et nocturnes. Bochart a remarqué que le mot de *Pan* ou *Phan*, en Phénicien, signifie *épouvanté.*

§. VI. *L'apologue.*

L'apologue, si ingénieux en morale, nous instruit par des images qui lui sont particulières. *Réchauffer un serpent dans son sein.* On sait tout le parti que La Fontaine a tiré de ce proverbe, dans la fable du *Villageois et le Serpent.*

Il est bon d'être charitable;
Mais envers qui? c'est là le point:
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

§. VII. *L'histoire.*

Des événements que ni le marbre ni le bronze n'ont pu transmettre à la postérité, échappent à la rouille du temps et à l'oubli, à la faveur des proverbes. Les noms mêmes de certains personnages historiques sont consacrés par des proverbes. Ainsi l'on dit d'un critique envieux, *c'est un Zoïle;* d'un critique sévère, *c'est un Aristarque;* d'une femme chaste, *c'est une Vestale*; d'une femme impudique, *c'est une Laïs*; d'une voix forte et sonore, *c'est une voix de Stentor; c'est le Nestor de la compagnie,* pour dire, c'en est le doyen ou le plus sage.

§. VIII. *Le caractère distinctif des peuples.*

Les proverbes ont perpétué la perfidie des Carthaginois, *Pœno perfidior;* la grossièreté des Scythes, *Scythâ asperior;* la stupidité des Arcadiens et des Béotiens, *Arcade et Beoto stolidior;* la duplicité des Athéniens, *Attica fides;* la richesse de Crésus, *Creso ditior;* la pauvreté de Codrus, *Codro pauperior.* C'est par rapprochement de ces locutions anciennes que nous disons, *foi de Normand, vérité de Gascon, c'est un Crésus;* comme on disait autrefois, *c'est un fermier général, pauvre comme Job, franchise de Picard.*

§. IX. *Les arts.*

Les termes techniques des arts se sont entés dans les proverbes, comme dans ceux-ci : *avoir le vent en poupe,* pour dire, prospérer dans ce qu'on entreprend; *faire*

naufrage au port, ne pas réussir au moment où on l'espérait. *Mettre les fers au feu*, se donner du mouvement pour entamer et suivre une affaire. *Il vaut mieux être marteau qu'enclume*, battre que d'être battu. *Être entre l'enclume et le marteau*, se trouver entre deux partis contraires et dont on a à souffrir.

§. X. *Les habitudes et les mouvements du corps.*

Les habitudes et les mouvements du corps ont donné lieu aux proverbes : *demeurer les bras croisés*, ne rien faire ; *donner le croc en jambe*, détruire les projets de quelqu'un ; *avoir ses mains dans les poches*, ce qui vaut encore mieux que de les avoir dans celles de ses voisins ; *se laisser mener par le nez*, en latin, *nare trahi*. Je suis ici l'interprétation qu'en donne le chanoine Tuet. Cela se dit d'un homme qui ne voit, n'agit et ne pense que par ceux qui l'approchent. Cette nullité de caractère est très-dangereuse dans les personnes en place, quand elles donnent leur confiance à des gens qui en abusent. Charles II, roi d'Angleterre, se laissait mener par son frère le duc d'York, à qui il abandonnait les affaires de l'état. Ce qui fit dire à Killegrew, que le roi devait avoir bien mal au nez. — Pourquoi cela ? demanda le prince. Sire, c'est qu'il y a long-temps que votre majesté se laisse mener par là. — Cette expression figurée nous vient des Grecs, qui l'ont tirée des buffles, que l'on conduit au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans les narines. *Baisser l'oreille* ; *demitto auriculas ut iniquæ mentis asellus*, a dit Horace ; c'est ce qu'on remarque principalement dans l'âne, suivant les sensations de plaisir, de peine ou de frayeur qu'il é-

prouve. Cette locution familière s'attache à un homme arrêté dans ses projets ambitieux, confus de sa position, et

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

§. XI. *Les plantes.*

Il est beaucoup de proverbes qui se tirent du règne végétal, comme ceux-ci : *grêler sur du persil*, mettre de l'importance à des riens. *Il est venu en une nuit, comme un champignon*, il a crû de suite, il a fait fortune en peu de temps. *Faire des choux, des raves*, agir à sa fantaisie ; *de la moutarde après dîner*, en parlant d'une chose hors de propos. On disait autrefois *une salade de gascon*, pour désigner une corde de pendu. *Sucrer sa moutarde*, modérer sa critique ou son ressentiment. Mathurin Régnier s'exprime ainsi dans sa deuxième satire :

Cependant il vaut mieux sucrer notre moutarde :
L'homme pour un caprice est sot qui se hasarde.

§. XII. *Les animaux.*

C'est d'eux que dérivent les proverbes que j'appelle 1° de comparaison. *Lepore timidior, peureux comme un lièvre; leone fortior, brave comme un lion; vulpe astutior, rusé comme un renard.* 2° Ceux d'attributs, *avoir des yeux de lynx*, c'est-à-dire la vue perçante comme l'animal sauvage dont ce proverbe est tiré. La Fontaine a dit :

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous.

Assaut de lévrier, fuite de loup, défense de sanglier; ceci à rapport aux gens de guerre qui doivent assaillir avec impétuosité, fuir avec lenteur et en conservant haleine comme fait le loup, et se défendre avec courage. *Le renard cache sa queue*, les gens adroits dissimulent et cachent leur jeu. 3° Ceux d'action à l'égard des animaux : *emporter le chat*, sortir d'un lieu sans dire adieu ; *prendre la chèvre*, *prendre la mouche*, se mettre en colère, sans raison ; *siffler la linotte*, reprocher à quelqu'un qu'il a bu ; *écorcher le renard*, se dit d'un ivrogne qui rend gorge ; *ferrer la mule*, tromper sur le prix des marchandises qu'on achète pour le compte d'un autre, et les faire payer plus cher qu'elles n'ont été vendues.

§. XIII. *Les oiseaux.*

Les oiseaux ont fourni matière aux proverbes. *Cornacibus vivacior*, *étourdi comme une corneille*; nous avons ajouté, *qui abat des noix*, à cause de l'instinct destructeur de cet oiseau ; *la bécasse est bridée*, il a donné dans le piége qu'on lui a tendu ; *faire le pied de grue*, attendre long-temps et bien long-temps, comme les solliciteurs ; *crier comme un aigle*, importuner par ses cris. Je ne parle pas du coucou pour ne pas donner lieu aux malignes interprétations.

§. XIV. *Les poissons.*

Les poissons ont également payé leur tribut aux proverbes. *Anguilla magis lubricus*, *plus souple qu'une anguille*; *plat comme une limande*, cette espèce est nombreuse. Les Anglais disent, *as flat as a flounder*, *il rai-*

sonne comme une huître, c'est-à-dire comme beaucoup de gens. Ce proverbe vient peut-être de ce que dans la Circé de Giovan-Baptista Gelli, poète florentin, livre qui a été très-commun en France, au XVIe siècle, et connu comme un des premiers livres de philosophie qui ait paru; Ulysse proposant d'abord à une huître de redevenir homme, comme elle était avant sa métamorphose opérée par les enchantements de la magicienne Circé; l'huître refuse en disant qu'un homme ne vaut pas une huître.

§. XV. *Les choses inanimées.*

Telle est l'immensité des proverbes, que les choses mêmes les plus abjectes et de moindre apparence, n'ont pu échapper à leur malicieuse fécondité. *C'est un homme de paille, un homme de rien* qui se présente pour caution; *un feu de paille*, un feu de courte durée. *Je n'en donnerais pas une épingle*, pour exprimer la somme la plus modique; *de fil en aiguille*, de propos en propos; *faire un procès ou disputer sur la pointe d'une aiguille*, chicaner sur rien et sans sujet; *je n'en donnerai pas un fétu*, se dit d'une chose dont on fait très-peu de cas.

§. XVI. *Les différents états de la vie.*

Ils ont fourni une série nombreuse de proverbes, tels que ceux-ci: *gras comme un moine*, *hardi comme un page*, *menteur comme un arracheur de dents*, *gueux comme un rat d'église*, appel à la charité chrétienne! *C'est un écorcheur*, se dit ordinairement des aubergistes et des marchands qui ont *les mains longues et la conscience large*.

Enfin il est une vérité incontestable et que l'expérience vérifie tous les jours, c'est que *les proverbes ne sont pas menteurs*; nous croyons l'avoir prouvé par ces diverses citations.

Les proverbes ont puisé dans les tropes cette variété infinie qui distingue ces figures.

1°. *L'allégorie.* — Cette figure est si naturelle au proverbe, que la morale de celui-ci doit faire une impression d'autant plus vive, que la vérité du sens figuré est plus saillante. Ainsi en parlant d'un homme trompé dans son attente, on dit, *il reste la gueule morte*; *il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'écorce*, c'est-à-dire se mêler des affaires et des querelles de ménage. Molière, dans le *Médecin malgré lui*, fait dire fort plaisamment à Sganarelle : « Vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'*arbre* et le *doigt*, il ne faut point mettre l'*écorce*. » *Donner du galbanum*, c'est-à-dire duper ; les charlatans en ont long-temps imposé au peuple en exagérant les propriétés du galbanum, gomme résineuse que produit une plante indigène de l'Asie, et connue des naturalistes, sous le nom de *métopion*. On prétend qu'elle servait à la composition du feu grégeois. On est revenu sur ses vertus.

2°. *La métaphore* est une partie si essentielle à l'expression de la pensée, qu'elle se trouve dans toutes les langues existantes. Le proverbe trivial, *l'affaire est dans le sac*, répond à l'expression latine *res est in vado. Cul de plomb*, se dit d'une personne laborieuse et qui ne bouge de sa place. *Oiseau de Saint Luc*, s'entend d'un homme

lourd et stupide par comparaison avec le bœuf, animal pesant qui figure ordinairement dans les tableaux représentant l'apôtre Saint-Luc. *Ris sardonien ou sardonique,* rire convulsif et qui contracte les lèvres de ceux qui ont mangé d'une plante abondante en Sardaigne, appelée *sardonia,* et dont le suc est un poison mortel. *Ris de Saint-Médard;* selon Grégoire de Tours, Saint-Médard ayant le don d'apaiser la douleur des dents, on le représentait la bouche entr'ouverte, laissant un peu voir ses dents pour faire souvenir, quand on en souffrirait, d'avoir recours à lui; et parce qu'en entr'ouvant ainsi la bouche, il paraissait rire, mais d'un ris qui ne passait pas le bout des dents, on a imaginé le proverbe pour signifier un ris forcé. *Sourd comme un pot;* plaignons ceux qui sont affectés de cette incommodité, car bien souvent, comme l'a dit mademoiselle de Scudéry,

L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

C'est un pot fêlé, se dit d'un homme d'une santé valétudinaire.

Les oiseaux ont abondamment prêté à l'usage de la métaphore.

Plumer la poule, soutirer beaucoup d'argent à quelqu'un. *Cet homme ne bat plus que d'une aile,* pour dire que son crédit est beaucoup diminué. *On lui a rogné les ailes,* on a arrêté le cours de son ambition, de ses intrigues. Aristophane, dans sa comédie des *Oiseaux,* a rassemblé les proverbes qui avaient un rapport direct à leurs habitudes; en voici la traduction.

On ne respire plus que les mœurs des oiseaux :
Sur ces modèles nouveaux
Se règlent geste et parole.
On *déniche* de grand matin ;
On *plume* autant qu'on peut son plus proche voisin ;
On va *graisser la patte* à quelque commissaire ;
On fait *le pied de grue* au lieu de s'ennuyer ;
On *tire l'aile* pour payer,
Et l'on fait *le plongeon* lorsqu'il est nécessaire.

3°. *L'hyperbole* ajoute au proverbe une énergie qui, par cela même qu'elle dépasse la vérité, désigne plus vivement le degré ou l'intensité de l'action que l'on veut dépeindre. Ainsi, en parlant d'un homme à qui rien ne réussit, *il se noyerait dans son crachat* ; en parlant d'un homme méchant et dangereux, *c'est une peste.* Cette figure est familière aux orientaux. En voici un petit exemple.

Le *Chou-King*, dans la description de la terrible bataille qui se livra dans les plaines de *Mou-yé*, l'une des plus étendues de la province de *Ho-han*, dans la Chine, entre *Cheou-sin*, dernier empereur de la seconde dynastie chinoise, appelée *Chang*, et *Ou-ouang*, premier empereur de la dynastie de *Tcheou*, rapporte qu'il y eut tant de sang répandu, *qu'il s'en forma des ruisseaux sur lesquels flottaient les mortiers destinés à piler le riz.* L'hyperbole est aussi familière aux mauvais poètes; Racan surtout est *coutumier du fait*; il dit, dans un endroit :

Mes larmes de mon lit ont fait une rivière.

4°. *L'antithèse* ou opposition, est une figure dont le proverbe tire souvent parti.

Belle femme, mauvaise tête;
Bonne mule, mauvaise bête ;
Bon pays, mauvais chemin;
Bon avocat, mauvais voisin.

5°. *L'équivoque* est la figure qui abonde le moins heureusement dans les proverbes.

Il l'a manqué belle, pour dire, il a épousé une femme laide. Voici un exemple tiré de l'équivoque. Un homme, ayant perdu tout son argent au jeu, pleurait à chaudes larmes. Quelqu'un le voyant dans cet état, lui demanda ce qu'il avait pour se lamenter ainsi. « Je n'ai rien, dit-il en sanglotant. — Eh! bien, si vous n'avez rien, pourquoi pleurez-vous? — C'est justement parce que je n'ai rien, que je pleure, répondit-il? » *Je n'ai rien*, est presque toujours la réponse des enfants et des femmes, lorsqu'on veut savoir le sujet de leur chagrin.

6°. *L'ironie.* Cette figure, par son ton mordant et facétieux, seconde parfaitement le proverbe, et principalement les expressions proverbiales. On dit communément, *impertinences musquées*, paroles de fat; *glorieux comme un p..*, se dit d'un homme qui se pavane et se vante outre mesure; *la bécasse est bridée*, se dit d'une fiancée dont le contrat est signé; *amoureux des onze mille vierges*, signifie un homme inconstant, qui prend feu à la première vue, et dont tous les transports s'en vont *en eau de boudin*; *vieille médaille*, propos injurieux pour les femmes âgées; *les armes de Bourges*, un âne dans un fauteuil, armoiries qui ne seront jamais éteintes faute d'héritiers directs; *les armes de Samson*, les mâchoires, pourvoyeuses brevetées de Messire Gaster; *armes de Vulcain*, en

style de blason, *massacres*, pièces d'armoiries parlantes et particulières aux *cornards de Valence*, maison fort ancienne, et surtout à ceux de Paris, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. *Arquebusiers du ponent*, pour signifier un apothicaire et les armes avec lesquelles il vise à un but qui n'est pas sans fondement. Cela se disait et se faisait autrefois. mais *ô temps, ô mœurs*! Les pères de la pharmacopée ne croyaient pas s'abaisser sans raison, et s'honoraient même de mettre en place leurs lénitifs secourables; mais leurs successeurs, moins humbles ou moins adroits, dédaignant l'antique simplicité de leurs devanciers, et animés d'ailleurs de la gloire de l'*état*,

Enfans dégénérés d'aussi glorieux pères,
Ont mieux aimé depuis pointer d'autres canons (1).

Avaleur de charettes ferrées, sobriquet qu'on donne aux faux braves.

7°. *Le jeu de mots.* Cette figure ne sert souvent qu'à prouver les ressources de notre langue, ou du moins à combattre l'opinion qu'on s'est formée de sa pauvreté. *Patience passe science; envie est toujours en vie; argent ard* (brûle) *gent; après poisson; noix en poids sont*, c'est à-dire, en estime.

La division la plus naturelle des proverbes, est celle adoptée par le chanoine Tuet; il en fait six classes.

I. La première comprend ceux qui présentent une sentence, un dicton, enfin un sens complet. Je choisis les plus usuels :

(1) On connaît toute la bravoure des pharmaciens des armées : ils sont Français avant tout.

A quelque chose malheur est bon.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.
Charbonnier est maître en sa maison.

II. La seconde comprend les expressions proverbiales qui consistent en un seul mot, comme celles-ci, *coq-à-l'âne*, *fesse-matthieu*, *ric-à-ric*; *chasse-cousin*, mauvais vin, *guet-à-pens*. Ce dernier mot très-usité a besoin d'explication. C'est la réunion de deux mots gaulois, *guetter et appenser*, et qui est collectivement devenue proverbe. C'est un dessein prémédité de nuir, en voici l'origine: on lit dans nos vieilles chroniques que Childebert, roi de Metz, étant en guerre avec Chilperic, son oncle, les gens de Childebert, ayant dessein de tuer Gillon, archevêque de Rheims, qu'ils regardaient comme un traître, vinrent armés et de *chose appensée*, à la tente du roi, pour mettre à mort ce prélat. Monstrelet raconte que Lion de Jacqueville ayant outragé Hector de Saveuse, celui-ci vint avec ses complices, *de fait appensé*, dans l'église de Notre-Dame de Chartres, où était celui-là qu'ils tirèrent dehors le laissant pour mort, après l'avoir accablé de coups. Il est aisé de voir, d'après ces exemples, que le *guet* et *l'appens* sont diverses paroles qui expriment une même chose, une même action, comme on dit assez souvent, *mourir d'une mort fâcheuse, vivre d'une vie misérable.*

III. La troisième comprend les expressions qui commencent par un infinitif, *dorer la pillule*, chose ordinaire aux charlatans et aux apothicaires; *avaler la pillule*, comme beaucoup d'imbécilles; *demeurer entre deux selles le cul par terre*, ce que les Anglais expriment à peu

près par leur mot *disapointed*, que nous avons rendu néologiquement par celui de *désapointé*; *prendre des vessies pour des lanternes*, comme beaucoup de politiques ; *faire la pluie et le beau temps*, etc.

IV. Celles qui commencent par un substantif ou un adjectif, *or de Toulouse, adroit comme un singe* ou comme *un prêtre normand, sot en trois lettres*; c'est le prenom de bien des gens. Un poète ayant mis au-dessous d'un sonnet satirique, tout l'alphabet au lieu de son nom, s'attira cette épigramme :

Auteur impertinent d'un sonnet satirique,
Qui n'a ni rime ni raison,
L'alphabet ne te fait qu'un titre chimérique :
Trois lettres suffisaient pour écrire ton nom.

Chaire de Commissaire; table servie en gras et en maigre, de quoi contenter tous les goûts et toutes les consciences.

V. Celles qui forment une phrase complète*: il est né coiffé*, expression réservée aux enfants de l'amour ; *après moi le déluge*, propos d'égoïste ; *il a c.... dans ma malle jusqu'au cadenas*, gentillesse de suisse*; c'est la mer à boire, il n'a pas inventé la poudre, on a tiré des pétards à son baptême, c'est la cour du roi de Pétaud*, etc., etc.

VI. La sixième classe enfin comprend les locutions qui consistent dans un adverbe ou un membre de phrase. *Entre chien et loup; en bon Français*, agir sans détours avec ses amis ; *je veux être pendu*, ce que je ne souhaite ni à moi ni à personne.

CHAPITRE V.

Des Parémiographes, ou des Auteurs qui ont traité des Proverbes.

Ce chapitre n'est peut-être pas le moins curieux pour les bibliographes. Pour témoigner notre respect pour les anciens, nous commencerons par eux.

§. Ier. *Des anciens.*

1°. Aristote, au rapport de Diogène de Laerte, a composé un volume sur les proverbes; ce qui prouve que ce grand homme ne croyait pas la matière indigne de son génie, et ce qui excusera sans doute la témérité de mon travail; car il n'est pas si aisé que l'on pense de *faire d'un vieux sac une chemise neuve*, c'est-à-dire, d'assez mauvais matériaux en faire une bonne œuvre.

2°. Chrysippe et Cléante ont également traité des proverbes.

3°. Théophraste, au rapport de Démosthène, a composé un traité sur cette matière.

4°. Suivant la tradition d'Athénée, on peut compter encore parmi les parémiographes, Aristide, Cléarque disciple d'Aristote; Dydime et Tharrée, dont les travaux ont été abrégés par Zénodote. Ces précieux ouvrages, qui, dans leur intégrité, eussent été des sources fécondes où les modernes eussent pu puiser avec fruit, sont maintenant perdus pour nous; ils ont été encore mutilés par des commentateurs, tels que Zenobius, Diogénien et Suidas,

contre lesquels Érasme exhale toute l'amertume de sa colère. Je ne rangerai pas parmi eux Stobée et Phocilide ; quoique leurs préceptes puissent être représentés sous la forme de proverbes, l'extension qu'ils leur ont donnée et la gravité du sujet, font plutôt regarder leurs ouvrages comme des commentaires de morale, que comme des saillies de matière enjouée et proverbiale.

5°. Pythagore a fait des symboles ou expressions figurées, qu'Érasme n'hésite point à mettre au rang des proverbes,

6°. Plutarque a recueilli les bons mots des Grecs dans ses apophthegmes. Enfin on peut citer parmi les auteurs qui ont écrit des apophthegmes, des sentences ou des espèces de proverbes, Antoine Panorme, Æneas Sylvius, Galeottus Martius et Lycostenes.

§. II. *Des modernes.*

1°. Parmi les modernes, Érasme, né en 1467, à Rotterdam, occupe le premier rang. Cet infatigable et ingénieux écrivain a recueilli et commenté plus de cinq mille proverbes extraits des auteurs grecs et latins, sous ce titre : *Adagiorum omnium tam græcorum quam latinorum aureum flumen*, etc., etc. ; et il avoue que cette moisson qu'il a eu tant de soin de récolter, eût été beaucoup plus abondante s'il eût eu à sa disposition les auteurs originaux si mutilés par Zenobius, Diogénien et Suidas, dont nous avons parlé plus haut.

2°. Apostolicus, antérieur à Érasme, né à Constantinople dans le XVe siècle, a composé un recueil d'apophthegmes, de proverbes, et autres choses utiles, sous le nom de

Violier. On en a extrait un recueil de proverbes dont a plus ample et la meilleure édition grecque et latine parut à Leyde (*Lugduni Batavorum*) en 1619.

3°. Crocus (Corneille), jésuite, né à Amsterdam et mort en 1550, se montra l'ennemi d'Érasme en attaquant ses adages. Il lui opposa des adages et des colloques de sa façon, imprimés à Anvers, en 1536, in-8°.

4°. Henri Étienne, second du nom, fils de Robert Étienne, imprimeur célèbre, et né en 1528, persécuté pour son livre licencieux de l'*Apologie pour Hérodote*, dans lequel il a montré moins de justice que d'animosité contre les gens d'église, a composé un ouvrage sur les proverbes, intitulé : *Les Prémices*, ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Épigrammes proverbialisées*, et imprimé en 1594, in-8°.

5°. Polydore Vergile, et non Virgile, a composé un traité sur les proverbes.

6°. Christine de Pisan, née en 1364, à Venise selon quelques-uns, à Bologne selon d'autres, a laissé des ouvrages manuscrits, et déposés à la bibliothéque royale, parmi lesquels se trouvent des proverbes moraux que La Monnoie lui attribue.

7°. Jean de la Vesprie, prieur de l'abbaye de Clairvaux, vivant en 1495, a recueilli plusieurs proverbes français, que Jean-Gilles de Nocère ou des Noyers a traduits en vers latins, et rangés par ordre alphabétique. Ce recueil a été imprimé à Paris, en 1519, par Josse-Badius; il a été augmenté d'un grand nombre de proverbes, et réimprimé en 1552.

8°. Pierre Grosnet ou Grognet, né à Toucy, près d'Auxerre, vers la fin du 15e siècle, a recueilli, 1° les Sentences et les mots dorés de Sénèque, en un volume, imprimé à Paris en 1534; 2° les mots dorés du sage Caton, imprimés en 1543. Nicolas Trivet, jésuite, doute que Caton soit l'auteur du livre des maximes intitulé *Catunculus :* il l'attribue au célèbre déclamateur Portius Latro. 3° Adages, proverbes et dits moraux, imprimés à Paris, in-8°, par Denis Janot.

9°. Charles de Bovelles, né à Amiens avant 1500, chanoine à Noyon, mort en 1535, a écrit, 1° les Proverbes et dits sentencieux, avec interprétation d'iceux, imprimés à Paris en 1557; 2° Étymologies françaises, imprimées par Robert Étienne, en 1533.

10°. René Guillon, né à Vendôme en 1500, était un grand définisseur de proverbes, suivant Lacroix du Maine; et dans ses Leçons de langue, dont il était professeur, il ne négligeait pas de donner l'étymologie de ceux qui s'offraient à son érudition.

11°. Pierre Gringore, surnommé *La Mère sotte*, a composé des notables enseignements, adages et proverbes, par quatrains, imprimés à Paris en 1528.

12°. Gilbert Cousin, né en 1505, à qui l'on peut appliquer ce proverbe, *tel maître, tel valet,* était secrétaire d'Érasme, et, à l'exemple de son maître, il a contribué à grossir de plus de 500 proverbes le recueil d'Érasme, qui a été imprimé *in-fol.*, à Cologne, en 1612.

13°. Corrozet (Gilles), né à Paris en 1510, et libraire, a composé un ouvrage en vers, intitulé *Hécatongraphie,*

imprimé in-8°, à Paris, en 1540. Ce sont des quatrains au nombre de 100, dans lesquels l'auteur commente des proverbes anciens et modernes.

14°. Sartor ou Sartori (Jean) a laissé un ouvrage sous ce titre : *Joannis Sartori adagiorum chiliades tres, sive sententiæ proverbiales grecæ, latinæ et belgicæ ex precipuis autoribus collectæ, ex recensione Cornelii Schrevelii. Lugd. Batav.* M. DC. LVI. Cet ouvrage est curieux par l'érudition et les recherches savantes dont il est rempli.

15°. Junius (Adrien), né à Horn en Hollande, en 1511, médecin savant dans les langues et les belles-lettres, a composé un recueil de 800 proverbes grecs et latins, accolés à ceux d'Érasme, imprimés à Genève en 1612, *in-fol.*

16°. Manuce (Paul), né à Venise en 1512, a laissé un ouvrage qu'Érasme pourrait plutôt revendiquer comme sien; en effet, il en composa les trois quarts. Il est intitulé : *Adagia quæcumque ad hanc diem exierunt Pauli Manutii studio collecta*, in-4°.

17°. De Baïf (Jean-Antoine), d'une famille originaire d'Anjou, et né à Venise en 1531, peut être mis au rang des parémiographes. Les sixains qu'il nous a laissés ne sont composés que de proverbes.

18°. Pintianus (Frédéric), espagnol, a recueilli 3000 proverbes, qu'il a traduits des proverbes italiens et français en espagnol, au rapport d'André Schottus. C'était un homme d'un grand savoir et d'une vaste érudition.

19°. Le Bon (Jean), médecin du cardinal de Guise, né en Bassigny, a écrit des adages ou proverbes français, imprimés in 8°, à Paris, dans le 16e siècle.

20°. Goedt-Hals (François), flamand, vivant au 16e siècle, a donné, en français, un recueil de proverbes anciens, flamands et français, correspondants de sentences les uns aux autres, imprimé à Anvers, chez Christophe Plantin.

21°. Béroald de Verville, dans un livre singulier, intitulé *Le moyen de parvenir*, a donné l'origine de quelques proverbes; mais ses interprétations sont si licencieuses, que la pudeur les repousse et que la plume se refuse à les tracer.

22°. Meurier (Gabriel), né vers 1530, a composé un ouvrage intitulé : *Trésor de Sentences dorées, Proverbes et dits communs*, imprimé à Paris et à Lyon, en 1577. Il y en a une autre édition de Paris, 1582. Meurier possédait très-bien l'anglais et le flamand. Son ouvrage est un vrai trésor de proverbes, de dictons, de sentences proverbiales, eu égard à la quantité; mais la qualité ne s'y joint pas toujours. Outre le défaut d'une répétition fastidieuse, il donne dans les quolibets et les jeux de mots, qui ont bien souvent besoin de commentaires. Ce défaut nuit à l'intelligence du texte. La clarté est une qualité essentielle au proverbe, qui demande à être saisi *ex abrupto*.

23°. Grudé de la Croix du Maine (François), né en 1552, dit qu'il faisait partie de douze auteurs qui avaient écrit sur les proverbes et les adages français; mais ces

auteurs nous sont inconnus. Il affirme en outre qu'il avait composé un ouvrage sur les proverbes français, avec leur interprétation.

24°. Ammirato (Scipione), né à Lecce, au royaume de Naples, en 1531, mort à Florence en 1601, a écrit un Traité sur les proverbes italiens, qui est fort estimé.

25°. Regnier (Mathurin), poète satirique, né à Chartres, en 1573, et mort en 1613. Ses satires sont remplies d'expressions proverbiales. Sa deuxième satire est, comme l'on sait, dédiée au comte de Cramail ou de Carmain, l'auteur de la comédie des *Proverbes.* Sorel, dans ses Remarques, a repris Regnier de sa manie de se servir de locutions trop familières. « Que si, au reste, dit-il, j'ai quelques proverbes, tous ceux qui parlent bien, les disent aussi-bien que moi. Que serait-ce donc si je disais comme Regnier : *c'est pour votre beau nez que cela se fait. — Vous parlez baragouin. — Vous nous faites des bonadiex. — Vous mentez par votre gorge. — Vous faites la figue aux autres. — Je réponds d'un riz de Saint-Médard; comme un homme sans verd.* » Cette critique n'empêche point que Regnier ne soit un poète plein de verve et d'imagination. La Fontaine a copié Regnier dans la traduction de ce proverbe espagnol, *de cosario a cosario ne se levan que los barilles; de corsaire à corsaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.*

Regnier :

Pour moi, j'en suis d'avis, et connais à cela
Qu'ils ont un bon esprit. *Corsaires à corsaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

La Fontaine, liv. IV, fable XII :

Qu'eût-il fait ? c'eût été lion contre lion,
Et le proverbe dit : *Corsaires à corsaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Boileau, dans son épigramme XXVII, a dit :

Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier :
Corsaires attaquant corsaires,
Ne font pas, *dit-il,* leurs affaires.

26°. De Belingen (Fleury) est un de ceux qui se sont le plus adonnés à ce genre d'érudition. Son ouvrage intitulé, *Étymologie des proverbes français*, a été imprimé in-8°. Il existe en outre de cet auteur un petit traité intitulé, *des Premiers essays des proverbes, à la Haye,* MDCLIII.

27°. Moisant de Brieux (Jacques), né à Caen, vers 1614. On a de lui un ouvrage rare et fort recherché, intitulé : *Origines de quelques anciennes façons de parler triviales, in-*12. Les recherches auxquelles l'auteur s'est livré, sont curieuses et intéressantes.

28°. Ménage (Gilles). On a de lui un *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française*, 2 vol. in-f°., 1750, qui peuvent être très-utiles pour l'éclaircissement des proverbes.

29°. Adrien de Montluc, comte de Cramail, né en 1568, est auteur d'un ouvrage singulier, intitulé, *la Comédie des Proverbes*, et imprimé en 1644, in-8°. Tout le dia-

logue de cette pièce consiste en proverbes enchassés les uns dans les autres, et quelquefois sans beaucoup de goût et de justesse.

30°. Le Duchat (Jacob), né à Metz, en 1558, a fait quelques remarques sur les proverbes français par ordre alphabétique; voyez le *Ducatiana*, 2 vol. in-12. Amsterdam, 1738.

31°. Mezeray (Eudes), historiographe de France, a composé un petit traité de proverbes, et autres façons de parler qui sont particulières à l'Espagne; il se trouve dans un ouvrage intitulé, *Mémoires curieux envoyés de Madrid*, et imprimé à Paris, in-18, 1670.

32°. Duret (Claude), né à Moulins, en Bourbonnais, et président au présidial de cette ville. Cet auteur est un très-mauvais critique, mais on trouve des passages curieux, et une nomenclature prodigieuse d'auteurs cités à tout moment dans son ouvrage intitulé: *Trésor de l'histoire des langues de cet univers, contenant les origines, beautés, perfections, décadences, mutations, conversions des langues qu'il traite, et dont le nombre s'élève à cinquante-six*. Il y disserte sur l'origine de beaucoup de proverbes; cet ouvrage a été imprimé en 1613.

33°. Turnebe (Adrien), né en 1512 et mort en 1585, a composé des traités particuliers, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de proverbes.

34°. Oudin a composé les *Curiosités françaises ou recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes*, imprimé à Paris, en 1640. Il est appelé au titre de l'ouvrage, *Antoine*; j'ignore si c'est le même que

César Oudin, secrétaire-interprète du roi, qui a traduit en français, *les = Refranes ou proverbios Castellanos.* Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage; la plus complète est celle de 1659.

35°. Le Roux (P. J.), Français réfugié à Amsterdam, a publié le *Dictionnaire comiquè-satyrique-burlesque, libre et proverbial.* La meilleure édition de ce dictionnaire est celle de Paris, 1786, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage est rempli d'obscénités et de citations extraites du *Cabinet satyrique.* On peut juger de la forme de cet ouvrage par le fonds où il a été puisé. Le 2ᵉ volume passe pour n'être pas du même auteur.

36°. Jean Marie, né à Vernon, et religieux du couvent de Nazareth, a composé un ouvrage dédié au chancelier Seguier, et intitulé, *le divertissement des Sages.* C'est une suite de discours où l'auteur s'efforce de donner la définition et l'origine des proverbes qu'il traite, mais les réflexions qui y ont rapport se trouvent égarées dans un labyrinthe d'érudition *ascétique* convenable à l'état de l'auteur, mais peu agréable au plus grand nombre des lecteurs.

37°. Tuet, chanoine de Sens, sa patrie, a parfaitement étudié son sujet. Il a puisé aux meilleures sources. Il y a beaucoup d'ordre et d'érudition dans son ouvrage, intitulé, *Matinées senonoises ou proverbes français suivis de leur origine*, etc., et imprimé à Sens, in-8°., 1789. Cet ouvrage est devenu assez rare depuis que les Anglais, amateurs des adages et des proverbes, l'ont épuisé en France. Ceci m'amène naturellement à une réflexion. Je

regrette que l'on puisse nous adresser un reproche mérité. Nous ne tenons pas assez à nos richesses. Je voudrais pour notre gloire, que nous missions autant d'amour-propre à conserver les œuvres de nos vieux écrivains, que les étrangers mettent d'empressement et de satisfaction à nous les ravir. Je crois ici servir les vœux et les intérêts des bibliophiles français.

38°. M. de la Mésangère vient de faire paraître un ouvrage intitulé, *Dictionnaire des Proverbes français*, Paris, 1821, chez Treuttel et Würtz. Cet homme de lettres, instruit autant que modeste, a enrichi la matière de recherches curieuses et savantes, et l'a assaisonnée de réflexions judicieuses qui ajoutent de l'agrément au mérite de l'ouvrage.

Il existe encore beaucoup d'autres ouvrages sur cette matière, nous ne citerons que les suivants.

1. *Histoire des proverbes*, Paris, 1803, in-12. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage du chanoine Tuet, mais sans l'ordre suivi par l'auteur des *Matinées senonoises*.

2. *Les illustres proverbes historiques et nouveaux*, 2 v. in-12, 1665, ne sont qu'une copie indigeste de l'ouvrage de Fleury de Belingen.

3. *Recueil de proverbes allemands, flamands, anglais, italiens et français*, in-12, imprimé à Francfort, en 1601. Cet ouvrage est fort rare.

4. *Proverbes et expressions proverbiales des meilleurs auteurs latins, avec une traduction et les proverbes français correspondants en regard du texte*, par M. Francis Le Vasseur, Paris, 1811. C'est un petit abrégé d'Éras-

me et des meilleurs auteurs latins, des *Refranes Castellanos* d'Oudin, et des proverbes italiens, qui ne manque pas de mérite par sa concision.

5. *Dictionnaire des proverbes français et des façons de parler, comiques et burlesques*, Paris, 1749. Il y a eu une autre édition de cet ouvrage, en 1758.

6. *Bonne réponse à tous propos.* Ouvrage traduit de l'italien en notre vulgaire français; Paris, Ve Bonfons, sans date.

7. *Proverbes en rimes, ou rimes en proverbes*, 2 parties, Paris, chez Gabriel Quinet, 1664.

8. *La Perla. — Proverbios morales de Alonzo de Barros, criado del rey nuestro senor en Zaragoça*, anno 1664.

9. *Proverbii d'Orlando Pescetti;* Verona, 1598.

10. Il parut en 1728, à Amsterdam, un livre de proverbes sous le nom du sieur Dubois.

11. Contes et proverbes suivis d'une notice sur les troubadours, à Amsterdam, 1787. L'auteur de cet ouvrage semble avoir oublié son sujet. Il y parle de toute autre chose que des proverbes; ce sont de longues histoires qui n'y ont aucun rapport. Le titre de cet ouvrage est tout-à-fait trompeur.

12. Pensées diverses et proverbes choisis avec des réflexions pour les mieux entendre, chez Guillaume Saugrain, Paris, 1712. Cet ouvrage renferme plus de sentences et d'apophthegmes que de véritables proverbes.

Je ferai une remarque qui m'a singulièrement frappé ; c'est que la plus grande partie des auteurs qui ont traité des proverbes proprement dits, se sont contentés de les rapporter, de les classer tant bien que mal, sans en donner la définition, ni faire connaître l'origine de ces proverbes, tandis que ceux qui ont prétendu les expliquer, se sont livrés à d'ennuyeux commentaires sans liaison, sans suite, et dont on ne saisit pas le rapport avec le sujet; j'en excepte cependant Belingen, Moisant de Brieux, Tuet et M. de la Mésangère. Encore les deux premiers sont-ils écrits d'un style souvent obscur et inintelligible.

Il est un point difficile à distinguer, c'est la limite du trop au pas assez. Ceux qui écrivent doivent savoir mettre des bornes à leur imagination et finir à propos. Ne pas dire tout est souvent une marque d'une diligence bien entendue. L'homme érudit, dont la vie s'écoule si vite et si agréablement dans l'étude de l'antiquité, ne pâlit pas toujours sur les monuments poudreux des génies qu'elle a produits; il a besoin de quelques délassements; et peut-il en trouver un qui soit plus selon son goût, que dans l'ouvrage que j'offre au public? L'homme du monde que la lecture des anciens effraie, au lieu d'aller chercher à grands frais dans les ténèbres des siècles passés, des sujets de méditation trop graves, dit, comme La Fontaine, *les longs ouvrages me font peur*; il préfère se nourrir d'aliments moins substantiels et plus appropriés à la délicatesse de son organisation et à la frivolité de ses goûts. Comme l'insecte volage, il ne suce que les étamines des fleurs; alors il recherche les lectures qui lui offrent de l'agrément sans fatiguer son esprit, qu'il puisse quitter et reprendre lorsque l'aiguillon de la curiosité l'y invite; il ne les con-

sidère que comme les débats d'un entretien familier auquel de légers repos redonnent du ton et un nouveau plaisir. Tels sont les proverbes dramatiques de Carmontelle; de l'esprit, des aperçus piquants, de légères peintures de mœurs, de la morale enjouée. Voilà le but qu'il s'est proposé, je crois qu'il l'a parfaitement atteint.

Revenons à la gaîté de nos pères, tout nous y invite. *Chacun son métier les vaches sont bien gardées*; au lieu de colporter de la politique partout sans y rien comprendre, prenons le plaisir qui est à notre portée, qui satisfait l'esprit sans l'étourdir, et réjouit l'âme au lieu de l'attrister. Laissons les hommes d'état s'escrimer dans les abstractions d'une science fondée, *que sais-je!* sur des conjectures, dont il est donné à très-peu de personnes d'avoir la clef, et dont le résultat, pour bien des gens, est de faire de la scène si courte de la vie, un théâtre d'illusions et de félicités éphémères, et de changer le vrai bonheur que l'on peut posséder sans peine dans les jouissances d'une vie laborieuse, accompagnée de cette *aurea mediocritas*, qui en fait tout le charme, en une source intarissable d'inimitiés et de chagrins. Puisons enfin dans la science toute philosophique des adages et des proverbes des secours et des consolations à tant de maux.

Je reviens à mes moutons. Je terminerai cette dissertation par une seule remarque. Le lecteur s'apercevra aisément qu'en lui offrant ce précis, je n'ai point eu l'intention de lui donner un ouvrage *ex professo*, mais seulement un aperçu méthodique et raisonné sur les proverbes. J'ai voulu surtout lui éviter l'ennui des recherches dans des ouvrages mal digérés et devenus très-rares, et faire ressortir à ses yeux l'utilité et l'agrément des proverbes. Dé-

gagé de tout esprit de pédantisme, je n'ai même pas voulu que mon ouvrage sentit trop l'huile, suivant l'expression latine, *olet lucernam*; mais s'il peut plaire, je croirai avoir justifié ce précepte d'Horace, si usité et si souvent mal employé, *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*.... Quelque superficielle que soit la majeure partie des lecteurs, je croirais lui faire injure que de lui appliquer cet adage : les têtes faibles sont comme les estomacs débiles qui rendent immédiatement ce qu'ils prennent; ce qu'ils lisent, flotte sur la surface de leur esprit comme l'huile sur la surface de l'eau sans s'y incorporer. Je pense au contraire pour la gloire des lettres qu'il y en a beaucoup qui peuvent dire, *ce qui est bon à prendre est bon à garder*.

LETTRE DE L'AUTEUR,

A MADAME DE ***.

J'arrive de la campagne, madame, où vous savez que j'ai été obligé de passer plusieurs mois, et presque tout seul, surtout les soirées et pendant l'hiver. J'étais déterminé à lire beaucoup; mais le désir de faire une chose qui pût répondre exactement aux questions que vous m'avez faites dans vos lettres, où vous m'avez demandé ce que c'est que des *proverbes*, m'a fourni un genre d'occupation qui ne m'a pas laissé un instant de vide. Je vais donc avoir l'honneur de vous rendre compte, dans ce recueil, des proverbes que l'on joue à Paris, dans quelques sociétés, et de la manière dont on les joue.

Votre curiosité sur ce sujet, madame, m'a fait croire que vous seriez bien aise de procurer cet amusement à ceux qui ont le bonheur de vous faire leur cour. Je serais charmé de seconder vos intentions, et de leur faire naître le désir d'en jouer devant vous, pour que vous en puissiez mieux juger. Vous saurez, madame, que l'on choisit un sujet qui forme plusieurs scènes d'une action, et que le titre de ces scènes doit être un proverbe. Il n'y a presque pas de comédie à laquelle on ne pût donner un proverbe pour titre, si l'on voulait. On dirait du Joueur, *promettre et tenir sont deux;* du philosophe marié, *un peu de honte est bientôt passée,* etc.

Le proverbe dramatique est donc une espèce de comédie que l'on fait en inventant un sujet, ou en se servant de quelques traits de quelque historiette, etc. Le mot

du proverbe doit être enveloppé dans l'action, de manière que si les spectateurs ne le devinent pas, il faut, lorsqu'on le leur dit, qu'ils s'écrient : *ah! c'est vrai :* comme lorsqu'on dit le mot d'une énigme que l'on n'a pu trouver.

Le proverbe dramatique est très-agréable, quand il y a beaucoup de gaieté; mais il ne l'est pas moins, quand l'action est intéressante, surtout si l'on y joint la vérité du jeu. Cette vérité est ce qui fait le plus de plaisir dans cette sorte d'amusement, et c'est ce que possèdent parfaitement plusieurs dames, à qui j'en ai vu jouer à Paris.

Les sujets pris dans les sociétés ordinaires, donnent une grande facilité pour le jeu.

Toutes les fois que l'on sait ce que l'on a à dire quand on parle à quelqu'un, on le dit sans penser au ton que l'on donnera à chaque mot, parce qu'on ne sait que le fond de la scène, et non les phrases que l'on emploiera : ainsi tous les tons et toutes les manières seront toujours vrais, quand on aura bien saisi le caractère que l'on voudra rendre. Il existe tant de modèles vivants dans tous les genres, qu'il s'en présentera en foule à l'imagination. En s'habillant selon les rôles, les proverbes seront plus piquants.

Quand le proverbe est composé d'un certain nombre de scènes, il n'y a pas de mal de faire un canevas dans sa tête ou par écrit; c'est ce que les Italiens appellent *scenario.* On le divise par scènes, et l'on y explique ce qui fait le fond de chaque scène. C'était de ces espèces de canevas, madame, que j'avais projeté de vous envoyer; j'en avais ramassé beaucoup, et je me promettais d'en faire

aussi d'après plusieurs idées qui me sont venues. Après avoir fait un certain nombre de ces canevas, je les ai trouvés froids et peu propres à vous amuser. J'ai essayé de les dialoguer, pour vous donner des idées plus complètes de la manière dont il faut jouer les proverbes.

Dans ces dialogues, je n'ai cherché à mettre que le ton de la conversation, et je ne me suis point appliqué à faire de belles phrases, parce qu'il n'en faut point faire en jouant les proverbes : ce qu'il y a d'essentiel, c'est que chaque acteur parle suivant le genre de son rôle; ainsi ce n'est pas du style que vous trouverez ici, mais un grand désir d'avoir le ton de la vérité.

Si les personnes avec qui vous vivez, madame, veulent jouer des proverbes; s'ils n'en inventent pas, et qu'ils veulent essayer de ceux-ci, qu'ils s'assemblent, distribuent les rôles, et lisent le proverbe qu'ils choisiront; mais qu'après ils ne le revoient plus : ils joueront de tête très-bien, et avec la plus grande vérité. S'ils apprenaient les scènes, cela pourrait devenir plus froid que de mauvaises comédies mal jouées.

Je m'aperçois, madame, que sans y penser j'ai fait une espèce de préface; c'est sans doute commencer par être ennuyeux; trop heureux si je ne finis pas de même! Ce serait bien maladroitement m'éloigner du but où j'aspire, qui est celui de vous plaire, etc.

Nota. J'ai donné un titre à chaque proverbe, et je n'ai mis les mots des proverbes qu'à la fin, afin qu'on puisse les deviner en les lisant.

LE

MAÎTRE DE BALLETS.

PREMIER PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DU PAS, *maître de ballets.*
LE COMTE D'ORVILLE.
LA FRANCE, *laquais de M. du Pas.*

La scène est chez M. du Pas.

LE
MAÎTRE DE BALLETS.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DU PAS, LA FRANCE.

M. DU PAS, en robe de chambre et en peignoir, s'ôtant la poudre à la cheminée.

La France, le tailleur a-t-il raccommodé mon habit de la chaconne?

LA FRANCE.

Oui, monsieur; mais il n'a point d'ordre pour la nouvelle culotte.

M. DU PAS.

Comment, il n'a pas d'ordre! Il se moque de moi; je lui ai parlé hier à l'opéra.

LA FRANCE.

Je le sais bien.

M. DU PAS.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire?

LA FRANCE.

Il parle de ces messieurs.

M. DU PAS.

Quels messieurs?

LA FRANCE.

Je ne sais pas, moi.

M. DU PAS.

Comment?

LA FRANCE.

Ils disent que vous avez déjà eu deux culottes pour cet habit-ci, et que trois c'est trop.

M. DU PAS.

Ils disent cela ?

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

M. DU PAS.

Eh bien, je ne danserai pas demain, justement c'est dimanche, j'irai à la campagne; vous n'avez qu'à le leur dire.

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

M. DU PAS.

C'est trop de trois culottes! J'en veux douze. Vous enverrez chercher mon cabriolet chez le sellier, entendez-vous ?

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

M. DU PAS.

Ah, deux culottes! Je leur apprendrai. Il y a quelqu'un là, voyez un peu. Ils s'en repentiront.

SCÈNE II.

M. DU PAS, LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE en chenille.

M. du Pas est-il ici ?

LA FRANCE.

Oui, monsieur, le voilà.

M. DU PAS, sans se retourner.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMTE.

M. du Pas, vous ne me connaissez point ?

M. DU PAS, regardant à peine.

Non.

LE COMTE.

C'est que je viens vous prier de vouloir bien me dire ce que vous pensez de ma danse, parce que je voudrais danser dans un opéra.

M. DU PAS, avec dédain

Vous?

LE COMTE.

Oui.

M. DU PAS, sans se retourner.

Vous êtes trop petit.

LE COMTE.

Cela ne fait rien. Si vous voulez voir. (Il danse.)

M. DU PAS, regardant de côté.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMTE.

Mais on m'a pourtant dit... Tenez, voyez ceci. (Il danse encore.)

M. DU PAS, regardant dans la glace.

Pitoyable!

LE COMTE.

Mais, monsieur...

M. DU PAS.

Je vous dis que c'est inutile, vous n'êtes pas ce qu'on appelle un sujet; je vous dirai plus, on ne fera jamais rien de vous; nulle disposition enfin.

LE COMTE.

Mais ce genre-ci, par exemple. (Il danse.)

M. DU PAS.

Eh bien, c'est danser de force, et je ne me chargerai point de vous faire danser à l'opéra, pas même parmi les figurants.

LE COMTE.

Mais, monsieur, ce n'est point à l'opéra où vous dansez, que je veux...

M. DU PAS.

Quoi, à l'opéra de Lyon, de Bordeaux? Voilà une belle ambition! Fi, fi!

LE COMTE.

Eh, non, ce n'est pas cela; c'est dans un opéra de société, à la campagne, et je suis le comte d'Orville.

M. DU PAS.

Ah ! cela est différent. Monsieur le Comte, je vous demande bien pardon ; mais c'est que si vous saviez comme je suis persécuté... On ne finirait jamais avec ces messieurs-là, si on voulait les écouter.

LE COMTE.

Je le crois bien.

M. DU PAS.

Revoyons un peu. (A la France, ôtant son peignoir.) Otez-moi cela.

LE COMTE.

Tenez, parlez-moi vrai. (Il danse.)

M. DU PAS.

Ne vous inquiétez pas, allez toujours. Pas mal, la tête et les épaules sont placées. Point de force, moelleusement. A merveilles ! Voilà ce qui s'appelle danser, cela.

LE COMTE.

Trouvez-vous réellement ?

M. DU PAS.

Très-bien, très-bien.

LE COMTE.

Je suis bien aise que vous soyez content. Vous allez voir actuellement ceci. (Il danse.)

M. DU PAS.

Soutenez ; fort bien. De la précision, de l'oreille. Comment diable, monsieur le Comte ! allez, allez, là, enlevez, à miracle ! voilà ce que c'est.

LE COMTE.

Vous croyez donc que je pourrai hasarder ?

M. DU PAS.

Comment, hasarder ? Je voudrais avoir un danseur comme vous à l'opéra, et je ne sais pas où j'avais l'esprit tout à l'heure, en vous disant tout ce que je vous ai dit.

LE COMTE.

Parbleu, vous me ravissez ! J'aime votre franchise.

M. DU PAS.

C'est, je vous dis, qu'on me tracasse pour des misères; j'aurais été au désespoir de ne vous avoir pas vu avec attention.

LE COMTE.

Enfin, vous êtes content. Les bras, comment les trouvez-vous?

M. DU PAS.

Moelleux, sans contradiction.

LE COMTE.

Oh, oui, c'est ce que j'ai. La tête?

M. DU PAS.

Je vous l'ai dit, fort bien. Suïvez votre oreille, soutenez, enlevez, point de force.

LE COMTE.

C'est tout ce que j'aime; je viendrai vous remercier.

M. DU PAS.

Cela n'en vaut pas la peine.

LE COMTE.

Je vous demande pardon, et puis j'aurai encore besoin de vos conseils sur un pas de deux que j'ai composé, qui est charmant; mais ce sera pour une autre fois.

M. DU PAS.

Quand vous voudrez, monsieur le Comte, je serai toujours à vos ordres. (Il conduit le Comte.)

LE COMTE.

Où allez-vous donc? Point de cérémonies entre nous autres danseurs.

M. DU PAS.

Je vous rends ce que je vous dois.

LE COMTE.

Soutenez, enlevez, et point de force. Je me souviendrai de cela.

M. DU PAS.

Vous n'en aurez pas besoin, cela ira à merveilles.

LE COMTE.

Adieu, monsieur du Pas.

M. DU PAS.

Monsieur le Comte, je suis bien votre serviteur.

LES DEUX ANGLAIS.

PROVERBE II.

PERSONNAGES.

MILORD WITTHAM.
MILORD HENRI.

La scène est dans un café.

LES DEUX ANGLAIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

WITTHAM, se promène en rêvant tristement; HENRI se promène de même, et heurte Wittham en le rencontrant.

WITTHAM.

Vous pouvez vous promener, ainsi que moi, monsieur; mais vous me poussez trop fort, et cela est fort mal fait.

HENRI.

Eh bien, monsieur, tuez-moi, si vous le trouvez mauvais; cela m'est fort égal; vous me ferez même grand plaisir, parce que dans le moment je vais me jeter dans la rivière.

WITTHAM.

Vous allez vous jeter dans la rivière?

HENRI.

Oui, monsieur.

WITTHAM.

Et moi aussi, monsieur.

HENRI.

Vous?

WITTHAM.

Oui, je vous dis; mais je trouve fort extraordinaire que vous, vous y alliez aussi.

HENRI.

Je ne vois pas pourquoi. Je suis maître de faire ce qui me plaît, apparemment.

WITTHAM.

Sûrement; je ne dispute pas sur la liberté; mais je trouve seulement que vous êtes bien jeune pour cela.

HENRI.

Monsieur, je crois que l'âge ne fait rien, puisque je n'en suis pas moins malheureux.

WITTHAM.

Et pourquoi malheureux ?

HENRI.

J'ai tout perdu, je n'ai point d'autre ressource que la mort.

WITTHAM.

Tout perdu ? Ce n'est pas un malheur. Je voudrais être comme vous : je suis embarrassé avec tout mon bien, cela m'ennuie, je ne sais plus que faire ; je veux finir cet embarras-là, en me noyant.

HENRI.

Ce n'est pas seulement de l'argent que je perds; c'est un bonheur dont rien ne peut me consoler.

WITTHAM.

Je ne comprends pas bien quel est le bonheur dont vous parlez; j'ai connu tout ce qu'on appelle bonheur : il n'en est point.

HENRI.

Et l'amour, monsieur?

WITTHAM.

L'amour? Oui, j'en ai entendu parler; mais je n'en ai point trouvé de bon. Il y a long-temps que je n'en connais plus.

HENRI,

Ah! monsieur, si vous connaissiez ladi....

WITTHAM.

Vous dites, ladi?...

HENRI.

Permettez-moi de ne vous la pas nommer.

WITTHAM.

Comme il vous plaira.

HENRI.

Il y a deux mois que je vis ladi à la campagne chez une de

ses parentes : j'eus le bonheur de lui plaire. Son père est très-riche, et sans bien je ne puis me présenter à lui pour épouser sa fille, surtout ne le connaissant pas.

WITTHAM.

Pourquoi ?

HENRI.

Parce que le vaisseau qui portait tout ce que je possédais à la Jamaïque, vient de périr.

WITTHAM.

Et pour cela, vous allez vous noyer?

HENRI.

Sûrement : il vaut mieux finir, que de vivre dans le désespoir.

WITTHAM.

Ce n'est point une bonne raison pour mourir, je vous dis; il faut être sûr qu'on ne sera plus heureux.

HENRI.

Et puis-je en douter?

WITTHAM.

Sûrement : je réponds pour vous; si c'est du bien qu'il vous faut, j'en ai beaucoup trop, je vous dis, et je vous en donne la moitié pour que vous ayez votre ladi. Il en restera encore plus qu'il ne faut à ma fille pour la marier; et le père de votre ladi a tort de vouloir un gendre riche.

HENRI.

Quel excès de générosité !

WITTHAM.

Non, je ne suis point généreux; au contraire, je voudrais avoir trouvé un gendre comme vous, qui voulût se charger du poids des affaires que le bien entraîne : je lui donnerais ma fille tout présentement.

HENRI.

Ah, que milord Wittham ne pense-t-il comme vous!

WITTHAM.

Que dites-vous de milord Wittham? Prenez garde.

HENRI.

C'est le père de ladi Sophie, que j'aime.

WITTHAM.

Milord Wittham? Hé bien, je suis milord Wittham, et je trouve fort mal que vous pensiez de moi comme vous avez dit.

HENRI.

Ah! milord, je vous demande pardon; je ne vous connaissais pas.

WITTHAM.

Ce n'est point là une raison pour mal penser des gens. Je ne sais point votre nom et je n'en suis pas plus capable, pour cela, de mal penser de vous.

HENRI.

Je me nomme Henri.

WITTHAM.

Vous êtes fils de milord Williams?

HENRI.

Oui, milord. Vous a-t-il été connu?

WITTHAM.

Sûrement : il m'a donné à Boston cinq coups d'épée dont j'ai été fort long-temps malade.

HENRI, à part.

Que je suis malheureux!

WITTHAM.

Mais c'était un brave homme, un peu Tory; et j'ai toujours été son ami depuis. Allons, je vous donne ma fille et tout mon bien, si vous voulez les accepter.

HENRI.

Quoi, vous consentiriez?...

WITTHAM.

Oui, je vous dis, à condition que vous prendrez tout le bien

et que je ne ferai plus aucun calcul, que je n'en entendrai plus parler. Pour lors, je retourne avec vous à Londres.

HENRI.

Quels remercîmens !.... Vous me donnez Sophie? J'en mourrai de joie.

WITTHAM.

Vous voyez bien que vous n'étiez pas encore dans le moment de mourir dans la rivière.

HENRI.

Que ne vous devrai-je pas!

WITTHAM.

C'est de l'embarras que je vous donne, et non pas un présent; et avec vous et ma fille, je veux vivre encore, et je serai plus content si vous le devenez. Allons, partons sur le moment sans perdre plus de temps.

LE POULET.

PROVERBE III.

PERSONNAGES.

M. D'ORVILLE.
M. FRÉMONT, *médecin.*
LA BRIE, } *laquais de M. d'Orville.*
COMTOIS, }

La scène est chez M. d'Orville.

LE POULET.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ORVILLE, COMTOIS, LA BRIE.

M. D'ORVILLE.

Parbleu, cette médecine-là m'a bien fatigué. Je meurs de faim. Et mon poulet, la Brie?

LA BRIE.

Monsieur, vous allez l'avoir tout à l'heure.

M. D'ORVILLE.

Pourquoi Comtois n'y est-il pas allé?

COMTOIS.

Monsieur, il fallait bien être auprès de vous pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

M. D'ORVILLE.

Ils ne finiront pas! Est-ce qu'il ne peut pas faire cela tout seul? Allons, va-t'en.

COMTOIS.

J'y vais, j'y vais.

M. D'ORVILLE.

Je tombe d'inanition. Donne-moi un fauteuil. (Il s'assied.) Allons, finis donc.

LA BRIE.

Je vais mettre la table devant vous. (Il l'approche.) Je m'en vais chercher du pain.

M. D'ORVILLE.

Je crois qu'ils me feront mourir d'impatience.

LA BRIE.

Déployez toujours votre serviette, pour ne pas perdre de temps.

SCÈNE II.

M. D'ORVILLE seul.

Je n'en puis plus. Je m'endors de fatigue et de faiblesse.
(Il s'endort et ronfle.)

SCÈNE III.

M. D'ORVILLE, LA BRIE, COMTOIS portant le poulet.

LA BRIE.

Apporte du pain.

COMTOIS.

Il y en a là. J'apporte le poulet. Quoi! il dort déjà?

LA BRIE.

Je ne fais pourtant que de le quitter.

COMTOIS.

Mais son poulet va refroidir. Réveille-le.

LA BRIE.

Moi? je ne m'y joue pas, il crierait comme un aigle.

COMTOIS.

Comment ferons-nous?

LA BRIE.

Je n'en sais rien, cela nous fera dîner à je ne sais quelle heure, et je meurs de faim.

COMTOIS.

Et moi aussi; ma foi, je m'en vais l'éveiller.

LA BRIE.

Tu n'en viendras jamais à bout.

COMTOIS, criant.

Monsieur!

LA BRIE.

Oui, oui. Vois comme il remue; il n'en ronfle que plus fort.

COMTOIS.

Quel diable d'homme! Coupe le poulet : en cas qu'il se réveille, ce sera toujours autant de fait.

LA BRIE.

Oui; et il sera plus froid; je ne m'y joue pas.

COMTOIS.

Hé bien, je m'en vais le couper, moi. (Il coupe une cuisse.) Tiens, vois comme cela sent bon.

LA BRIE.

Je n'ai pas besoin de sentir pour avoir encore plus de faim.

COMTOIS.

Ma foi, j'ai envie de manger cette cuisse-là. M. Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aile; il n'y prendra peut-être pas garde. (Il mange la cuisse.) Ma foi, elle est bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. (Il se verse à boire et boit.)

LA BRIE.

Et s'il se réveille?

COMTOIS.

Hé bien, il me chassera, et je m'en irai.

LA BRIE.

Ah, tu le prends sur ce ton-là! Oh! j'en ferai bien autant que toi. Allons, allons, donne-moi l'autre cuisse.

COMTOIS.

Je le veux bien : nous serons deux contre lui, il ne saura lequel renvoyer. Tiens. (Il lui donne l'autre cuisse.)

LA BRIE.

Donne-moi donc du pain.

COMTOIS.

Tiens, en voilà.

LA BRIE.

Ma foi, tu as raison; ce poulet est excellent. Mais je veux boire aussi.

COMTOIS.

Hé bien, bois. Je songe une chose : comme il ne doit manger qu'une aile, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre, je m'en vais en mettre une sur son assiette. (Il mange.)

LA BRIE.

C'est bien dit, donne-moi le corps.

COMTOIS.

Ah! le corps; c'est trop, je m'en vais te donner le croupion.
(Ils mangent tous les deux.)

LA BRIE.

Cela ne vaut pas l'aile.

COMTOIS.

Mange, mange toujours.

LA BRIE.

Buvons aussi.

COMTOIS.

Allons, à ta santé.

LA BRIE.

A la tienne.
(Ils boivent.)

COMTOIS.

Ce vin là est bon. Quoi, tu manges le haut du corps?

LA BRIE.

Ma foi, oui.

COMTOIS.

Oh, je m'en vais manger son aile.

LA BRIE.

Attends donc.

COMTOIS.

Je suis ton serviteur, je veux en avoir autant que toi.

LA BRIE.

Tu es bien gourmand.

COMTOIS.

Tu ne l'es pas toi? ah çà, buvons, buvons.

LA BRIE.

Prends ton verre.
(Ils boivent.)

COMTOIS.

A présent, que ferons-nous quand il s'éveillera?

LA BRIE.

Je n'en sais rien. Buvons pour nous aviser.

COMTOIS.

Il ne reste plus rien dans la bouteille.

LA BRIE.

Non? Et que dira dame Jeanne, quand elle verra la bouteille vide?

COMTOIS.

Et les restes du poulet?

LA BRIE.

Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra. Attends, le voilà qui remue.

COMTOIS.

Comment ferons-nous? que dirons-nous?

LA BRIE.

Tiens, mets tous les os sur son assiette, et dis comme moi.

COMTOIS.

Oui, oui, ne t'embarrasse pas.

LA BRIE.

Paix donc.

M. D'ORVILLE, se frottant les yeux.

Hé bien, qu'est-ce que vous faites là vous autres?

LA BRIE.

Monsieur, nous attendons. (A Comtois.) Rince son verre et mets de l'eau dedans.

M. D'ORVILLE.

Hé bien, ces coquins là ne veulent donc pas me donner mon poulet?

LA BRIE.

Votre poulet, monsieur?

M. D'ORVILLE.

Oui. Comment, depuis deux heures que j'attends?

LA BRIE.

Que vous attendez, monsieur? vous badinez, il est bien loin.

M. D'ORVILLE.

Comment bien loin? qu'est-ce que cela veut dire?

LA BRIE.

Tenez, monsieur, regardez devant vous.

M. D'ORVILLE.

Quoi!

LA BRIE.

Vous ne vous souvenez pas que vous l'avez mangé?

M. D'ORVILLE.

Moi!

LA BRIE.

Oui, monsieur.

COMTOIS.

Monsieur a dormi depuis.

M. D'ORVILLE.

Je n'en reviens pas! je l'ai mangé?

LA BRIE.

Oui, monsieur, et vous n'avez rien laissé; voyez.

M. D'ORVILLE.

Je l'ai mangé! c'est incompréhensible! et je meurs de faim.

COMTOIS.

Cela n'est pas étonnant, vous n'aviez rien dans le corps; cela a passé tout de suite en dormant.

M. D'ORVILLE.

Mais je voudrais boire un coup du moins.

LA BRIE.

Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une soif et un appétit pareils.

M. D'ORVILLE.

Je le crois bien : car je l'ai encore.

COMTOIS.

C'est sûrement la médecine qui fait cela. Monsieur veut-il son verre d'eau?

M. D'ORVILLE.

Un verre d'eau?

COMTOIS.

Oui, pour vous rincer la bouche; parce que nous irons dîner, nous, après cela.

M. D'ORVILLE.

Je n'y comprends rien. (Il se rince la bouche.)

LA BRIE, à Comtois, bas.

Tu vois bien que dame Jeanne n'aura rien à dire non plus.

SCÈNE IV.

M. D'ORVILLE, M. FRÉMONT, LA BRIE, COMTOIS.

LA BRIE, annonçant.

M. Frémont.

M. FRÉMONT.

Hé bien, la médecine depuis ce matin?

M. D'ORVILLE.

Ah, monsieur, elle m'a donné un appétit dévorant.

M. FRÉMONT.

Tant mieux, cela prouve qu'elle a balayé le reste des humeurs.

COMTOIS.

C'est ce que nous avons dit à monsieur.

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, je meurs de faim.

M. FRÉMONT.

N'avez-vous pas mangé votre aile de poulet, comme je vous l'avais ordonné?

LA BRIE.

Bon! Monsieur a bien plus fait, il a mangé le poulet tout entier.

M. FRÉMONT en colère.

Le poulet entier?

COMTOIS.

Et bu sa bouteille de vin.

M. FRÉMONT.

Sa bouteille de vin et un poulet!

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, je mourais de faim.

M. FRÉMONT en colère.

Vous mouriez de faim! Vous n'êtes pas plus raisonnable que cela?

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, c'est comme si je n'avais rien mangé, je me sens toujours le même besoin.

M. FRÉMONT en colère.

Le même besoin! N'êtes-vous pas honteux? Ne voyez-vous pas que ce sont vos entrailles qui sont irritées?

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, considérez...

M. FRÉMONT en colère.

Je vous ordonne une aile de poulet, et..... Allez, allez, monsieur, avec une intempérance comme celle-là, vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous, et qu'on en prenne soin.

M. D'ORVILLE.

Mais, je vous prie...

M. FRÉMONT.

Non, monsieur; il faut vous mettre à la diète pendant huit jours.

M. D'ORVILLE.

Ah, monsieur Frémont!

M. FRÉMONT.

A l'eau de poulet.

M. D'ORVILLE.

A l'eau de poulet?

M. FRÉMONT.

Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie épouvantable, une inflammation!.... Ou bien je ne vous verrai plus, je ferai mieux.

M. D'ORVILLE.

Quoi, monsieur Frémont, vous pourriez m'abandonner?

M. FRÉMONT.

Oui, monsieur, si vous ne faites tout ce que je vous dirai.

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, rien que de l'eau de poulet?...

M. FRÉMONT.

Ah, vous ne voulez pas? Adieu, monsieur.

M. D'ORVILLE.

Et non, monsieur, j'en prendrai. Allez-vous-en tous deux, dire qu'on en fasse tout à l'heure.

LA BRIE.

Oui, monsieur.

M. FRÉMONT.

Non pas pour aujourd'hui; de l'eau de chiendent seulement.

M. D'ORVILLE.

De l'eau de chiendent?

M. FRÉMONT.

Oui, monsieur, il faut laver.

M. D'ORVILLE.

Et vous reviendrez ?

M. FRÉMONT.

A cette condition-là.

M. D'ORVILLE.

Si vous me le promettez, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais vous suivre jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole.

M. FRÉMONT.

Nous verrons comment vous vous conduirez.

(Ils sortent.)

LE SOURD.

PROVERBE IV.

PERSONNAGES.

M. DE L'ORME, *sourd.*
M[lle] DE L'ORME, *fille de M. de l'Orme.*
M. DE MIRVILLE.
M. DUMONT.
HENRIETTE, *femme de chambre de M[lle] de l'Orme.*
M. RONSIN, *notaire.*

La scène est chez M. de l'Orme.

LE SOURD.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE L'ORME, MADEMOISELLE DE L'ORME.

M. DE L'ORME.

Ah çà, ma fille , e n'ai point voulu vous parler de mariage jusqu'à présent; mais vous verrez arriver aujourd'hui le fils de M. Dumont, qui est un garçon sage, aimable, que je vous destine. Il vient ici par le carrosse de Tours: préparez-vous à le bien recevoir.

Mlle DE L'ORME.

Mais, mon père, je ne veux point me séparer de vous, et je n'ai point envie de me marier.

M. DE L'ORME.

Vous serez ravie de vous marier! Je le crois bien. Je voudrais voir le contraire, quand c'est moi qui ai arrangé cette affaire depuis dix ans!

Mlle DE L'ORME.

Je ne dis pas cela, mon père; je dis que rien ne presse, et que je veux rester avec vous.

M. DE L'ORME.

Vous marier paraît doux, parce que c'est ma volonté apparemment?

Mlle DE L'ORME.

Mais, mon père.....

M. DE L'ORME.

Hem?

Mlle DE L'ORME.

Je ne dis pas cela.

M. DE L'ORME.

Vous aimez cela? Voilà ce qu'une fille ne doit pas dire; mais aujourd'hui je vous le passe. Il ne faut pourtant pas que M. Dumont le sache; mais il faut le bien recevoir.

Mlle DE L'ORME.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE L'ORME.

Que je ne m'y attende pas?

Mlle DE L'ORME.

Je vous dis, mon père, que je ne veux pas me marier sitôt.

M. DE L'ORME.

Il faut vous marier au plus tôt? eh bien, puisque vous êtes si pressée, je ne veux pas perdre de temps, je suis de votre avis; je m'en vais chez mon notaire faire dresser les articles, je ne veux pas que cela traîne; peste! avec cet empressement-là, on ne sait pas ce qu'il peut arriver.

Mlle DE L'ORME.

Mais, mon père, écoutez donc mes raisons.

M. DE L'ORME.

Oh, je le crois bien, que vous trouvez que j'ai raison. A la bonne heure; c'est toujours bien fait de s'expliquer: on ne se querelle jamais que faute de s'entendre. Je n'ai plus que faire de vous recommander de bien recevoir M. Dumont. Adieu, adieu, je reviendrai bientôt.

SCÈNE II.

Mlle DE L'ORME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien, mademoiselle, avez-vous parlé à M. votre père? est-il vrai que M. Dumont arrive aujourd'hui?

M[lle] DE L'ORME.

Il n'est que trop vrai.

HENRIETTE.

De quoi êtes-vous convenue avec lui?

M[lle] DE L'ORME.

De rien; je n'ai jamais pu m'en faire entendre.

HENRIETTE.

Cela est quelquefois commode d'avoir un père ou un mari sourd; mais non pas dans ce moment-ci, où il n'y a pas de temps à perdre. Cependant il faut que vous sachiez une chose: c'est que votre amant du couvent est ici.

M[lle] DE L'ORME.

Le chevalier de Mirville? et comment cela?

HENRIETTE.

Il a appris à Tours que M. Dumont mariait son fils à Paris, à la fille de M. de l'Orme, il est parti sur-le-champ; il veut vous parler, il croit que vous le trahissez et que vous consentez à ce mariage. Je l'ai vu, il va venir ici dans le moment.

M[lle] DE L'ORME.

Ah, qu'il s'en garde bien! mon père va rentrer: Henriette, va plutôt le trouver, dis-lui bien.....

HENRIETTE.

Ma foi, mademoiselle, dites-lui vous-même; car le voilà.

SCÈNE III.

M[lle] DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE MIRVILLE.

Oui mademoiselle; c'est moi qui veux savoir de vous-même, si vous m'abandonnez, si vous m'avez assez peu aimé pour consentir aujourd'hui à en épouser un autre?

Mlle DE L'ORME.

Ah, chevalier, pouvez-vous avoir cette pensée? mais si vous m'aimez encore, à quoi m'exposez-vous par cette imprudence? mon père peut nous surprendre ; fuyez promptement.

M. DE MIRVILLE.

Ne craignez rien, il ne me connaît pas, et il me sera facile de le tromper: mais dites-moi donc quel est votre dessein, et comment parer ce mariage odieux? il n'y a rien que je ne fasse pour le rompre, si vous y consentez, et si vous m'aimez encore.

Mlle DE L'ORME.

Ah, chevalier, si je vous aime !.... Mais comment parvenir seulement à éloigner ce mariage?

M. DE MIRVILLE.

En ayant la fermeté de refuser celui qu'on vous propose.

Mlle DE L'ORME.

Mais, si mon père veut absolument me forcer.....

M. DE MIRVILLE.

Vous forcer! le peut-il? est-il maître de vous faire signer malgré vous? Il vous mettra dans un couvent; mais peut-il vous faire religieuse sans votre consentement? Il est question du bonheur de votre vie, du mien : vous dites que vous m'aimez, et vous croyez que je souffrirai....

Mlle DE L'ORME.

Comment?...

M. DE MIRVILLE.

Non, ne croyez pas que Dumont vous épouse tant que je vivrai.

HENRIETTE.

Mais, mademoiselle, M. le chevalier a raison; qui peut engager M. votre père à faire ce mariage? Connaît-il seulement celui qu'on vous destine? C'est le fils d'un de ses anciens amis; mais il ne l'a jamais vu. On marie ses enfants, comme on vend son cheval; on dit toujours que c'est la meilleure acquisition qu'on puisse proposer, et l'on ne cherche qu'à s'en défaire et à se tromper l'un l'autre.

M. DE MIRVILLE.

Et l'on désunit deux cœurs, que le ciel semblait avoir formés pour faire leur bonheur.

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un; ah, c'est M. votre père, mademoiselle!

M. DE MIRVILLE.

Soyez tranquille, et laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME, embrassant M. de Mirville.

Eh, le voilà, ce cher enfant! embrasse-moi.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur....

HENRIETTE.

D'où connaît-il donc le chevalier, mademoiselle?

Mlle DE L'ORME.

Je n'en sais rien.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, j'arrive dans l'instant de Versailles...

M. DE L'ORME.

De Marseille! mais tu rêves. Ton père m'a écrit que tu n'étais jamais sorti de Tours.

M. DE MIRVILLE.

Mon père?

M. DE L'ORME.

Par terre? ah, c'est que tu as voyagé par la Loire apparemment; c'est une belle rivière. Eh bien, dis-moi donc, pourquoi ne vient-il pas aussi le bon homme Dumont? est-ce qu'il est toujours aussi déterminé que de mon temps? c'est insupportable?

HENRIETTE à M. de Mirville.

Il vous prend pour son gendre futur, profitez de la circonstance.

M. DE MIRVILLE.

Il engage fort à le tromper, toujours.

M. DE L'ORME.

Tu ne dis rien. Est-ce que tu n'es pas content de ma fille? Quant à moi, je la trouverais bien dégoûtée, si elle ne t'aimait pas déjà.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur, elle a trop d'appas...

M. DE L'ORME.

Quand nous ferons le contrat? Ah, voilà un empressement qui me plaît; mais ce sera tout à l'heure; je viens de chez mon notaire qui doit se rendre ici, tout est arrangé.

SCÈNE V.

M. DE L'ORME, M[lle] DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, M. RONSIN, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. Ronsin.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce que tu dis? Approche ici,

LE LAQUAIS.

M. Ronsin, monsieur.

M. DE L'ORME.

Ah, le voilà, M. Ronsin! Vous ne pouviez pas venir plus à propos. Asseyons-nous. Tenez, voilà mon gendre.

M. RONSIN.

Monsieur, mademoiselle votre fille doit en être contente.

M. DE L'ORME.

Combien il a de rentes? voilà bien comme sont les gens d'affaires, ils n'estiment un homme que selon le revenu qu'il a; pour moi, celui-ci me plaît fort.

HENRIETTE à M. de Mirville.

Cet homme-ci est incorruptible, je vous en avertis, et je ne sais pas comment vous sortirez de ceci.

M. DE MIRVILLE.

Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

M. RONSIN.

Monsieur, je n'ai pas mis vos qualités, parce que je ne les savais pas. Il ne manque que cela au contrat.

M. DE MIRVILLE.

Je vous les dicterai.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. RONSIN.

Qu'il va me dicter ses qualités.

M. DE L'ORME.

Que vous êtes entêté? il vous connaît bien.

M. RONSIN.

Allons, monsieur, quand il vous plaira.

M. DE MIRVILLE.

Mettez, Germain de Monfort, chevalier de Mirville.

M. RONSIN.

Mais ce n'est pas ce nom-là que M. de l'Orme m'avait dit.

M. DE MIRVILLE.

C'est qu'il ne le savait pas.

Mlle DE L'ORME.

Henriette, je tremble.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. RONSIN.

Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

M. DE L'ORME.

Mirtil, c'est un nom de berger; tant mieux, ce sera un mari constant, ma fille. Mais pourquoi Mirtil?

M. DE MIRVILLE.

C'est un nom de terre.

M. DE L'ORME.

C'est le nom de ton père, je ne savais pas cela moi; pourquoi diable a-t-il deux noms?

M. RONSIN.

Vos qualités?

M. DE MIRVILLE.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forez.

M. RONSIN.

Fort bien.

M. DE L'ORME.

Après?

M. RONSIN.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forez.

M. DE L'ORME.

Maître particulier des eaux et forêts, c'est une belle charge; mais ton père ne m'avait pas mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

M. RONSIN.

Monsieur de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

M. DE L'ORME.

Vous entendez bien cela? Et moi aussi.

M. RONSIN.

Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez moi.

M. DE L'ORME.

Je suis servi sur les deux toits? eh! mais je le crois bien, je ne fais que de bonnes affaires, moi; signons, signons.

M. RONSIN.

Mais auparavant, songez à ce que vous allez faire; je ne vous conseille pas de signer.

M. DE L'ORME.

Si mon gendre voudra signer ?

M. DE MIRVILLE.

Ah, monsieur, je ne demande pas mieux, et rien ne peut m'arrêter.

M. DE L'ORME.

Oui, oui, vous avez raison, il est vieux et ne fait que radoter ; signons, signons.

(Ils signent tous.)

M. RONSIN.

Ma foi, comme vous voudrez, cela ne me fait rien du tout.

M. DE MIRVILLE.

Monsieur Ronsin, il n'y a pas de votre faute, laissez les choses comme elles sont.

M. RONSIN.

Moi, monsieur, quand un acte est passé et signé, je ne peux rien y changer ; si tout cela vous rend heureux, mademoiselle et vous, j'en serai charmé. Serviteur. (Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, HENRIETTE, M. DE MIRVILLE.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il vous a dit là? Vous l'avez connu d'abord ; il est vrai qu'il est d'un entêtement à impatienter. Ah, il faut que je lui dise un mot. (Il va pour sortir et il revient.)

M. DE MIRVILLE.

Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entièrement assuré?

Mlle DE L'ORME.

Je n'ose encore m'en flatter. Mon père revient.

M. DE L'ORME.

Oh, je lui parlerai demain. Oui, mes enfants, je ne veux pas vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. Dumont, monsieur.

M. DE L'ORME.

Eh bien, le voilà, pourquoi crier si fort? il semble qu'il parle à un sourd. (A M. Dumont.) Ah, monsieur, qu'est-ce que vous voulez?

Mlle DE L'ORME.

Ah, chevalier!

HENRIETTE à M. Dumont.

Vous voyez que M. de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

M. DE L'ORME.

Eh bien, parlez donc.

M. DUMONT.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais vous saurez qui je suis, quand vous aurez lu la lettre de mon père.

M. DE L'ORME.

Une lettre d'affaire, nous verrons cela demain. (Il met la lettre dans sa poche.)

M. DUMONT.

Mais, monsieur....

M. DE L'ORME.

Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien?

M. DUMONT.

Son gendre!

M. DE L'ORME. (Il lit.)

Hum, hum, hum.... Ah, le pauvre bon homme! hum, hum... Fort bien, fort bien. C'est une lettre de votre père: mais pourquoi ne me l'avez vous par remise? ah, c'est que

vous l'aviez oubliée, et vous l'avez envoyée chercher. (A M. Dumont.) Allons, c'est bon, laissez-nous.

M. DUMONT.

Comment, monsieur, auriez-vous pris mon nom pour?...

M. DE MIRVILLE.

Non, monsieur, et vous pouvez voir le contrat qui vient d'être signé; j'aimais mademoiselle, et son père vient de me l'accorder.

M. DUMONT.

J'entends; monsieur, je serais fâché de troubler votre bonheur; mais M. de l'Orme a tort de venir me faire essuyer un affront; oui, monsieur de l'Orme.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce qu'il a donc?

M. DUMONT, criant.

Monsieur, je me nomme Dumont.

M. DE L'ORME.

Vous?

M. DUMONT, criant.

Oui, monsieur, et il n'est pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

M. DE L'ORME.

Comment?

M. DUMONT, criant.

Vous venez d'accorder mademoiselle votre fille à monsieur.

M. DE L'ORME.

Sans doute : est-ce que vous êtes son frère?

M. DUMONT, criant.

Non, monsieur, mais il ne se nomme pas Dumont.

M. DE L'ORME.

Je le sais bien.

M. DUMONT, criant.

Et c'est moi qui venais pour l'épouser.

M. DE L'ORME.

Et pour me quereller. Allons, allons; laissez-nous. Va,

j'écrirai à ton père. Ah, parbleu, j'aurais eu là un joli gendre, moi qui aime la paix.

Mlle DE L'ORME.

Monsieur, je ne savais pas que mon père vous choisirait quand j'ai aimé M. le chevalier, et lui-même n'a rien fait dont vous puissiez vous plaindre.

M. DUMONT.

Je le crois, mademoiselle, j'ai l'honneur de le connaître; et, en vous voyant, je sens tout ce que je perds; mais rien ne me fera troubler une si belle union; je suis seulement fâché que vous ayez pu le craindre un instant, et je me retire.

SCÈNE VIII.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME.

Mais voyez un peu ce petit monsieur-là, qui arrive de Tours pour me quereller. Est-ce ma faute à moi? Que n'arrivait-il plus tôt?

Mlle DE L'ORME.

Ah, mon père!

M. DE MIRVILLE.

Ah, monsieur!

M. DE L'ORME.

Demain nous éclaircirons tout cela.

M. DE MIRVILLE.

J'espère que vous serez content.

M. DE L'ORME.

C'est attendre long-temps? Vous êtes impatient : mais je vous le pardonne; parce que vous m'avez débarrassé de ce petit Dumont qui ne me convenait point du tout; mais laissons tout cela, et allons-nous-en souper.

LE
SUISSE MALADE.

PROVERBE V.

PERSONNAGES.

LE BARON DE ROTTBERG, *capitaine suisse.*
LE MAJOR.
M. ROSELIN, *médecin.*
UN CAPORAL.
UNE SENTINELLE.
UN LAQUAIS.
UN GARÇON DE CABARET.

La scène est chez le baron de Rottberg.

LE SUISSE MALADE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON en robe-de-chambre, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Eh bien, M. la baron, comment aujourd'hui porte-vous, porte-vous bien?

LE BARON.

Non, major, je suis tout embarrassé des jambes, de la tête, de la ventre.

LE MAJOR.

Fumé in bibe de tabac, car il fera fort bien, che vous assure, moi.

LE BARON.

Pon, j'ai déjà fumé plus que trois, et tout au contraire il ne fait rien, je suis tout de même qu'auparavant.

LE MAJOR.

Tiaple! je comprends pas comment cela il fait : il faut envoyer chez la docteur.

LE BARON.

Hé bien, envoye vous.

LE MAJOR.

Je vais dire tout présentement. Oh là-bas, André.

SCÈNE II.

LE BARON, LE MAJOR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le major?

LE MAJOR.

Apporte ci à ste moment la docteur Roselin.

LE LAQUAIS.

Il est ici dans la maison, chez un monsieur qui est malade. Tenez, le voilà qui descend.

LE MAJOR.

Hé bien, fais endrer ici, chez M. la baron. Marche donc. (Le laquais sort.) Cette docteur, il dira la mal avec la remède.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Par ici, monsieur le docteur.

M. ROSELIN.

Ah, c'est vous, monsieur le major : est-ce que vous êtes malade?

LE MAJOR.

Ç'est bien autrement, c'est M. la capitaine.

M. ROSELIN.

Ah, cela n'est pas étonnant, dans ce temps-ci, il y a beaucoup de maladies; voyons, voyons.

LE MAJOR.

Tenez, placez-vous ici, avec M. la baron.

M. ROSELIN, tâtant le pouls du baron.

Qu'est-ce que vous sentez, monsieur?

LE BARON.

Je sente fort la tabac de fumée.

M. ROSELIN.

Je comprends fort bien; cela vient d'un grand feu dans les entrailles; et crachez-vous?

LE BARON.

Monsieur la docteur, toute le jour je ne fais pas autrement; et plus je crache, plus je suis altéré.

LE MAJOR.

C'est-il pon cela, monsieur la docteur?

M. ROSELIN.

Un moment; plus je pense et plus je vous trouve heureux, monsieur; votre maladie est une chose rare! admirable! surprenante! c'est un bonheur pour moi de vous avoir vu!

LE MAJOR.

Un bonheur, monsieur la docteur?

M. ROSELIN, avec joie.

Oui, un bonheur! votre maladie est la pituite vitrée des anciens, que nous avions perdue depuis long-temps, et que vous nous faites retrouver.

LE MAJOR.

Une petite huître vitrée, vous croyez, monsieur la docteur?

M. ROSELIN.

J'en suis sûr, et toute la faculté m'en aura obligation.

LE BARON.

Mais, monsieur, que faut-il que je fasse?

M. ROSELIN.

Il faut.... la pituite vitrée! cela aura des suites! il faut, monsieur.... la pituite vitrée!...

LE MAJOR.

Dites à ce moment, M. la baron, il attend votre ordonnance.

M. ROSELIN.

Il faut, monsieur, faire boire beaucoup le malade et lui donner une garde; je reviendrai bientôt. La pituite vitrée!... Adieu, messieurs, adieu, ne perdez pas de temps.

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MAJOR, LE LAQUAIS.

LE MAJOR.

André, allez sur le moment, à la corps-de-garde, chercher une garde de quatre hommes, avec in caporal, et qu'ils viennent tout présentement.

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur le major.

LE MAJOR.

Et faites apporter ici, six bouteilles de vin, du meilleur, et après on portera encore....Allons, marche.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Je comprends pas bien ce petit huître que la docteur il dit que vous avez, monsieur la baron?

LE BARON.

C'est peut-être que j'ai mangé beaucoup à Dunkerque, de celles de Blankenberg, avant de venir ici.

LE MAJOR.

Ho, cela il pourrait être fort bien comme cela; mais il dit que c'est in bonheur; c'est in tiaple de bonheur; j'aimerais mieux avoir in pon santé.

LE BARON.

La remède il fera peut-être guérir un peu.

LE MAJOR.

Oh, pour moi, je crois bien. Ah! voilà déjà la vin.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE MAJOR, UN GARÇON DE CABARET avec des bouteilles de vin, LE CAPORAL, DES SOLDATS, LE LAQUAIS.

LE GARÇON DE CABARET.

N'est-ce pas ici que demeure M. le baron de Rottberg?

LE MAJOR.

Oui, porte là le vin et les verres.

LE LAQUAIS.

Monsieur le major, voilà le caporal.

LE MAJOR.

Ah, fort pon. Caporal, mettez in sentinelle à la porte de M. la baron, qu'on ne laisse point entrer ici personne, sans mon ordre entendez-vous?

LE CAPORAL.

Fort pon, monsieur la major.

LE MAJOR.

Écoutez encore. Vous aurez soin de verser à boire à M. la baron, voilà du vin; n'épargne pas, et vous boirez aussi avec lui pour l'inviter.

LE CAPORAL.

Fort pon, monsieur la major.

LE MAJOR.

Je reviendrai à ste moment, après que la parade il sera fini. Portez-vous bien, monsieur la baron.

LE BARON.

Adieu, major.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE CAPORAL, LA SENTINELLE.

LE CAPORAL.

Sentinelle, entre dehors, et prendre garde s'il vient quelqu'un qu'il ne doit pas entrer, que M. la major.

LE BARON.

Caporal, je suis fort altéré.

LE CAPORAL.

C'est fort pon; voilà in bouteille que nous boirons premièrement; tenez, mon capitaine; c'est pour votre bon santé. (Ils boivent.) C'est un pon vin. Puvons encore un coup. A la major. (Ils boivent.) Fort pon!

LE BARON.

La docteur, je crois, il a raison.

LE CAPORAL.

C'est un pon ordonnance, ils donnent pas comme cela à l'hôpital. Voulez-vous encore? pour moi, je veux bien. Au santé de tout la régiment.

(Ils boivent.)

LE BARON.

C'est un pon médecin, la docteur.

LE CAPORAL.

Oh, in fort habile homme! voule-vous poire aux compagnies de grenadiers ; c'est braves gens, par ma foi.

LE BARON.

Je suis fort en train, verse, caporal.

(Ils boivent.)

LE CAPORAL.

Nous poirons après la drapeaux.

LE BARON.

La drapeaux? Oui, il faut commencer par la drapeaux, et puis nous retournerons après : c'est un grand bêtise que nous avons fait. Puvons, puvons.

(Ils boivent.)

LE CAPORAL.

Je disais pas d'abord, mais je pensais.

LE BARON.

Je suis plus gaillard, la parole il me revient.

LE CAPORAL.

La tambour, la fifre, le musique, il faut poire aussi, mon capitaine. (Il verse.)

LE BARON.

Le musique, oui ; c'est un pon camarade pour poire aussi le musique. Donne donc encore.

LE CAPORAL.

Votre verre il est tout plein.

LE BARON.

Ah, tu as raison, caporal, c'est que je ne voyais pas.

(Ils boivent.)

LE CAPORAL.

Mon capitaine, voule-vous chanter un pétit chanson, cela il vous altérera encore plus fort.

LE BARON.

Je veux pien, caporal. Chante un peu, je chante avec.

LE CAPORAL *chante.*

Air du Noël suisse.

C'est un pon grivoise
Que mamselle Fanchon,
Elle vous amboise
Et se rend sans façon.

LE BARON *chante.*

C'est un pon grivoise...

Oui, tu avais raison, cela il altère beaucoup de chanter, verse un peu à poire.

(Ils boivent.)

LE CAPORAL.

C'est fort pon. Allons, chantons.

Ensemble.

C'est un pon grivoise
Que mamselle Fanchon,
Elle vous amboise
Et se rend sans façon.

LE BARON.

Gott, Gott, puvons.

(Ils boivent.)

LE CAPORAL.

Mon capitaine, écoute avec moi.

On lui dit, mamselle,
Je vous aime bien.

LE BARON.

On lui dit, mamselle,
Je vous aime bien.

LE CAPORAL.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

LE BARON.

Ah, fort pon, celui-là! puvons à son santé.
(Ils boivent.)

Ensemble.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

LE CAPORAL.

Chacun se l'arrache,
Sans qu'elle se fâche;
Qui porte moustache
A toujours son tour,
Du sergent au tambour.

LE BARON.

Du sergent au tambour.

Il est sallé, celui-là, puvons.
(Ils boivent, et ils commencent à être ivres.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE CAPORAL, M. ROSELIN, LA SENTINELLE (tous deux en dehors).

LA SENTINELLE.

Où allez-vous, monsieur? On n'entre pas.

M. ROSELIN.

Je vais chez M. le baron.

LA SENTINELLE.

M. la baron, là dedans?

M. ROSELIN.

Oui, M. le baron qui est malade.

LA SENTINELLE.

Malade?

M. ROSELIN.

Oui, je suis son médecin.

LA SENTINELLE.

Malade? On m'a point dit. Alle-vous trouver la major, il vous fera entrer.

M. ROSELIN.

Quoi, je ne puis pas entrer sans le major?

LA SENTINELLE.

Non, je vous dis, allons, marche.

M. ROSELIN.

Quels diables de gens!

LA SENTINELLE.

Allons, allons, vous dire point autre chose.

M. ROSELIN.

Eh bien, je m'en vais trouver le major.

LE CAPORAL.

Sentinelle, qu'est-ce donc là?

LA SENTINELLE.

In monsieur, qui est allé marcher sur la major.

LE CAPORAL.

Ah, pon, pon.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE CAPORAL.

LE BARON.

Caporal, qu'est-ce qui est donc là avec vous?

LE CAPORAL.

C'est moi.

LE BARON.

Ah, je croyais voir encore un autre.

LE CAPORAL.

C'est la brouillard.

LE BARON.

Oui, je comprends. Puvons à présent.

LE CAPORAL.

Au brouillard? (Versant à boire.)

LE BARON.

Non, à les treize cantons.

LE CAPORAL.

Eh bien, au premier.

LE BARON.

Zurich?

LE CAPORAL.

Non, Berne.

LE BARON.

Non, c'est Zurich, je suis de Zurich; ainsi pour moi c'est la premier.

LE CAPORAL.

Buve-vous à Zurich, moi je pois à Berne.

LE BARON.

Berne, Zurich, Zurich; Berne, je pois toujours.
(Ils boivent.)

SCÈNE X.

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN, LE CAPORAL.

LE MAJOR.

Eh bien, baron, comment va présentement?

LE BARON.

Ah, major! nous avons pu à votre santé, voule-vous poire avec nous?

M. ROSELIN.

Comment! il est ivre, je crois! vous lui avez laissé boire du vin; c'est donc pour cela qu'on ne voulait pas me laisser entrer?

LE MAJOR.

N'avez-vous pas dit de faire poire?

M. ROSELIN.

Oui, mais pas de vin.

LE MAJOR.

Et de donner une garde? Voilà la caporal, et puis encore quatre fusiliers.

M. ROSELIN.

Comment! c'est une garde-malade, et c'était de la tisanne qu'il fallait lui faire boire.

LE MAJOR.

Ah bien, dame, il fallait donc vous expliquer mieux!

M. ROSELIN.

J'ai cru que vous m'entendriez, ce n'est pas ma faute; mais il n'a pas besoin de moi à présent, je vous souhaite le bonjour.

LE MAJOR.

Pon jour, monsieur la docteur.

L'APRÈS-DINÉE.

PROVERBE VI.

PERSONNAGES.

M. DE VERNANT, *receveur-général des finances.*
Mme DE VERNANT.
M. L'ABBÉ DE LA BRUYÈRE.
M. LE CHEVALIER DES GLANDS, *officier.*
ROSALIE, *femme-de-chambre de Mme de Vernant.*
UN LAQUAIS.

La scène est dans la chambre de Mme de Vernant.

L'APRÈS-DINÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE VERNANT, ROSALIE.

Mme DE VERNANT.

Eh bien, mademoiselle, on ne peut donc pas vous avoir?

ROSALIE.

Madame, j'étais là-dedans.

Mme DE VERNANT.

Allons, donnez-moi... Je ne sais plus ce que je voulais dire... Ah, un autre collet monté, celui-là va à faire horreur.

ROSALIE.

Mais, madame n'a qu'à le rendre, si elle n'en veut pas; cependant, il est bien fait; c'est qu'il y a là un pli.... Attendez. (Elle le raccommode.)

Mme DE VERNANT.

Oui, un pli; voyons. (Elle se mire.) Eh bien, voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme cela. Ayez soin que mademoiselle Dufour m'en fasse un autre, tout pareil; mais je dis tout de même, mademoiselle.

ROSALIE.

Oui, madame. Et quand madame le veut-elle?

Mme DE VERNANT.

Quand? mais demain matin, il n'y a qu'à envoyer Saint-Pierre, tout-à-l'heure, j'en suis très-pressée.

ROSALIE.

Mais il n'y a pas assez de temps.

Mme DE VERNANT.

Oh, vous voilà comme tous les ouvriers qui vous persécutent pour avoir votre pratique, et puis dont on ne peut rien tirer.

ROSALIE.

Je dis seulement à madame que le temps est bien court.

Mme DE VERNANT.

Eh bien, cela ne fait rien, mademoiselle, je veux l'avoir. Vous trouvez toujours ce que je désire impossible, et puis vous viendrez me dire que vous m'êtes bien attachée.

ROSALIE.

Mais je ne dis pas cela : madame me gronde toujours.

Mme DE VERNANT.

Vous verrez que j'ai de l'humeur, parce que je veux avoir quelque chose dont j'ai besoin. Faites-moi venir Henriette, que je sache... Bon, voilà mon mari. Donnez-moi le petit tabouret sous mes pieds, et allez-vous-en. Il a des façons avec vous qui ne me plaisent point du tout, songez-y. Emportez un peu tout cela.

SCENE II.

Mme DE VERNANT, M. DE VERNANT.

Mme DE VERNANT.

Ah, monsieur, vous faites toujours un bruit épouvantable quand vous entrez chez moi; je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai une migraine affreuse, et vous venez là....

M. DE VERNANT.

Moi, madame, je ne sais pas cela; on ne peut jamais vous voir le matin.

Mme DE VERNANT.

N'allez-vous pas me quereller?

M. DE VERNANT.

Allons; c'est fort bien : c'est moi qui ai tort. Voilà comme font toujours les femmes. (Il se regarde dans la glace de la cheminée.) Comment trouvez-vous cette perruque-là?

Mme DE VERNANT.

Hideuse!

M. DE VERNANT.

Comment, hideuse? Je vous réponds qu'elle va très-bien, tout le monde m'en a fait compliment aujourd'hui à dîner.

Mme DE VERNANT.

Des gens sans goût, apparemment.

M. DE VERNANT.

Parbleu, non; car c'est votre président que vous admirez tant.

Mme DE VERNANT.

Il se moque de vous. A propos, monsieur, voilà le printemps, il me faut quatre robes; et je n'ai pas le sou.

M. DE VERNANT.

Ma foi, madame, ce n'est pas mon affaire: que n'avez-vous plus d'arrangement! (Il regarde une brochure qui est sur la cheminée.) Quest-ce que c'est que ce livre-là? je ne connais pas cela.

Mme DE VERNANT.

C'est l'abbé de Grand-Pré qui me l'a apporté; il est charmant : si vous voulez, je vous le prêterai.

M. DE VERNANT, feuilletant le livre.

Qu'est-ce que c'est; une traduction?

Mme DE VERNANT.

Je crois que oui. Monsieur, dites-donc à M. Duplessis de me donner cinquante louis.

M. DE VERNANT.

L'original est anglais?

Mme DE VERNANT.

Oui : répondez-moi donc, monsieur.

M. DE VERNANT.

Je vous dis, madame, que cela est inutile. Depuis quand cela paraît-il?

Mme DE VERNANT.

Il y a deux jours. Je ne pourrai me montrer nulle part, je n'ai que des vieilleries, et en vérité, monsieur, il est inconcevable....

M. DE VERNANT.

Des vieilleries, des vieilleries! je ne vous ai pas donné, il y a deux mois, deux toiles superbes?

Mme DE VERNANT.

Bon, des toiles! cela ne tient lieu de rien. Je dirai donc à M. Duplessis....

M. DE VERNANT.

Il n'a rien du tout, je vous assure.

SCÈNE III.

Mme DE VERNANT, M. DE VERNANT, L'ABBÉ, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. l'abbé de la Bruyère.

M. DE VERNANT.

Ah, bon; il est assommant, je m'enfuis.

Mme DE VERNANT.

Mais, monsieur, écoutez donc un instant.

M. DE VERNANT.

Eh, non parbleu, je manquerais la pièce nouvelle, il est tout-à-l'heure la demie.

Mme DE VERNANT.

Mais il faut que je vous parle absolument. Souperez-vous ici?

M. DE VERNANT.

Je n'en sais rien; monsieur l'abbé, je vous donne bien le bonjour.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressé!

SCÈNE IV.

Mme DE VERNANT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, madame?

Mme DE VERNANT.

C'est mon mari; vous savez bien comme sont ces messieurs-là.

L'ABBÉ.

Oui, je les connais un peu. En vérité, je n'imagine pas comment les femmes peuvent se déterminer à se marier.

Mme DE VERNANT.

Vous n'imaginez pas? C'est bientôt dit : eh, sait-on ce qu'on fait? Cela vous est bien aisé à dire.

L'ABBÉ.

Il est vrai que...

Mme DE VERNANT.

Ce n'est pas nous qui nous marions : aussi, si je peux jamais devenir veuve, croyez que...

L'ABBÉ.

Oh, pour cela, vous avez bien raison; voilà l'état que j'aurais ambitionné, si j'avais été femme.

Mme DE VERNANT.

Mais c'est qu'il n'y a que celui-là. Vous apportez un bien considérable à votre mari, et vous n'en jouissez pas, ce n'est pas la peine.

L'ABBÉ.

Voilà ce que j'ai pensé cent fois.

Mme DE VERNANT.

Et encore ils refusent tout, pour donner à des créatures qui font mal au cœur.

L'ABBÉ.

Il est vrai que je ne conçois pas le goût des hommes d'à

présent. A propos de cela, votre beau-frère, à ce qu'on m'a dit, vient de prendre la petite Réminy.

Mme DE VERNANT.

Eh bien, oui, et l'on trouvera mauvais...

L'ABBÉ.

Elle est très-jolie.

Mme DE VERNANT.

Oui, c'est une petite horreur, qui ne sait pas danser, et l'on trouve cela charmant.

L'ABBÉ.

Elle a de jolis yeux.

Mme DE VERNANT.

Vous trouvez cela, vous?

L'ABBÉ.

Quand je dis... c'est joli pour une fille.

Mme DE VERNANT.

Allons, l'abbé, vous ne vous y connaissez point du tout.

L'ABBÉ.

Cela peut être, vous savez bien que je ne vois pas de loin; mais c'est madame de Rouvière qui est charmante.

Mme DE VERNANT.

Madame de Rouvière?

L'ABBÉ.

Oui, elle est revenue de Bretagne, j'ai dîné aujourd'hui avec elle; d'honneur, elle est éblouissante!

Mme DE VERNANT.

Mais, ne dites donc pas de ces choses-là, l'abbé; nous avons été ensemble au couvent, elle est noire à faire peur, mal faite...

L'ABBÉ.

Pour la taille, je ne sais pas; cependant il me semble que...

Mme DE VERNANT.

Allons, vous êtes comme le président, à qui chat coiffé tourne la tête.

L'ABBÉ.

Il se peut bien que...

Mme DE VERNANT.

C'est madame de Mirevault qui est charmante : voilà ce qu'on appelle une femme, cela !

L'ABBÉ.

Oui, mais elle a quarante ans.

Mme DE VERNANT.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Voilà comme sont les hommes; que fait l'âge, quand une femme est aimable?

L'ABBÉ.

Vous avez raison.

Mme DE VERNANT.

Souperez-vous ici ce soir, l'abbé?

L'ABBÉ.

Non, j'en suis désespéré.

Mme DE VERNANT.

Vous venez pour vous excuser apparemment, car vous m'aviez promis hier.

L'ABBÉ.

Je ne crois pas, parce que je suis engagé il y a plus de quinze jours.

Mme DE VERNANT.

Cela n'est pas vrai; voyons, où?

L'ABBÉ.

Chez la comtesse.

Mme DE VERNANT.

C'est encore une jolie personne que votre comtesse! une petite sotte, qui ne reconnaît personne, qui est plus ridicule : elle a des dents qui ne finissent pas ; mais vous ne voyez rien de tout cela, vous autres hommes, voilà comme vous êtes.

L'ABBÉ.

Je vous assure que vous seriez très-contente d'elle, si vous la connaissiez.

Mme DE VERNANT.

Je ne crois pas que cela m'arrive.

SCÈNE V.

MADAME DE VERNANT, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. le chevalier des Glands.

L'ABBÉ.

Je m'en vais.

Mme DE VERNANT.

Où allez-vous donc, l'abbé? est-ce le chevalier qui vous chasse?

L'ABBÉ.

Non; mais vous savez bien...

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur l'abbé, je romps un tête-à-tête? cela vous fâche; il est dangereux l'abbé, madame.

Mme DE VERNANT.

Je vous dis, l'abbé, que je veux que vous restiez.

L'ABBÉ.

Mais, j'ai affaire, en honneur.

LE CHEVALIER.

Sans doute, il a quelque veuve à consoler, c'est le consolateur des veuves, madame; grand joueur de cavagnole; j'ai découvert cela, moi, tel que vous me voyez.

Mme DE VERNANT.

Ah, voilà pourquoi il ne veut pas souper ici.

LE CHEVALIER.

Oui, et quand la partie est finie, il reste le dernier pour faire les comptes.

L'ABBÉ.

Monsieur le chevalier, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point. Il fait le modeste, l'abbé; fi donc! c'est le plus mauvais ton du monde... Attendez, comment est-ce qu'elle se nomme? Madame de... C'est dans le Marais toujours; mais non, je crois que je me trompe; la rue Cassette; c'est au faubourg... Eh bien, il s'en va réellement.

Mme DE VERNANT.

Adieu donc, l'abbé.

SCÈNE VI.

MADAME DE VERNANT, LE CHEVALIER.

Mme DE VERNANT.

Vous le tourmentez horriblement, ce pauvre abbé.

LE CHEVALIER.

Bon!

Mme DE VERNANT.

Pourquoi donc en uniforme aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Est-ce que nous n'avons pas eu la revue du commissaire? je n'ai eu que le temps de faire ôter mes guêtres.

Mme DE VERNANT.

Vous devez être fatigué.

LE CHEVALIER.

Je vous le demande! et je dois aller souper à la campagne encore.

Mme DE VERNANT.

Cela ne va-t-il pas finir?

LE CHEVALIER.

Je l'espère; la revue du roi est le vingt et un. Il faisait aujourd'hui une poussière abominable.

Mme DE VERNANT.

Vous n'avez donc pas dîné?

LE CHEVALIER.

J'ai mangé un morceau avec nos messieurs. A propos, madame de Mirecourt est venue nous voir à cheval.

Mme DE VERNANT.

A cheval? je crois qu'elle y est bien mal.

LE CHEVALIER.

Non, pas trop, elle est assez hardie à cheval.

Mme DE VERNANT.

Pour ce qui est d'être hardie, ce n'est pas là ce qui lui manque; elle a l'air un peu fille.

LE CHEVALIER.

Ah, ne dites donc pas cela; il est vrai que je ne crois pas qu'on languisse long-temps avec elle, et j'ose me flatter que si j'avais voulu..... mais dans ce temps là..... vous savez bien....

Mme DE VERNANT.

Aviez-vous déjà madame de Mirevault?

LE CHEVALIER.

Madame de Mirevault? fi donc!

SCENE VII.

Mme DE VERNANT, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

C'est un billet de la part de madame de Rouvière.

Mme DE VERNANT.

Madame de Rouvière! de quoi s'avise-t-elle? (Elle lit.) Non. Dites à son laquais que je ne peux pas, que je vais sortir dans le moment, et revenez. (Au chevalier.) Elle me demande à souper; elle dit qu'elle va me venir prendre pour aller au rempart; je ne la puis souffrir. Sonnez un peu, chevalier. Je m'en vais aller à l'opéra; il m'ennuye à mourir, cela ne fait rien. Venez-y, chevalier, nous causerons. (Au laquais qui entre.) Mes chevaux?

LE LAQUAIS.

Madame, ils sont mis.

LE CHEVALIER.

Est-ce aujourd'hui votre loge?

Mme DE VERNANT.

Oui, laissez-là votre campagne, et venez souper chez ma mère; madame de Persin y sera.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez?

Mme DE VERNANT.

J'en suis sûre. Cela vous détermine, n'est-ce pas? C'est honnête. (Au laquais.) Dites que je ne souperai pas ici.

(Ils s'en vont.)

LES

FAUX INDIFFÉRENTS.

PROVERBE VII.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE CHEVALIER.
HENRIETTE, *femme-de-chambre de la comtesse.*

La scène est chez la comtesse.

LES FAUX INDIFFÉRENTS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Henriette!

HENRIETTE.

Madame!

LA COMTESSE.

Donnez-moi....

HENRIETTE.

Quoi, madame?

LA COMTESSE.

Mon écritoire.... Non, un siége.

HENRIETTE.

Madame me paraît bien inquiète, bien agitée.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Ah, Henriette! ma situation est inconcevable!

HENRIETTE.

Comment, madame, auriez-vous à vous plaindre de M. le chevalier?

LA COMTESSE.

Eh non, au contraire; il ne m'est que trop fidèle.

HENRIETTE.

Que trop fidèle! Voilà un reproche qui est nouveau.

LA COMTESSE.

Sans doute, et plus il est rare, plus il me semble que j'ai de torts.

HENRIETTE.

Comment, vous trouvez qu'il vous aime trop?

LA COMTESSE.

Oui.

HENRIETTE.

Eh bien, épousez-le, il changera bientôt.

LA COMTESSE.

Quoi, tu veux que j'épouse un homme que je n'aime pas?

HENRIETTE.

Vous ne l'aimez plus?

LA COMTESSE.

Non, et voilà ce qui me tourmente.

HENRIETTE.

C'est pourtant ce qui devrait vous tranquilliser; ce n'est que lorsque l'on aime, qu'on est en proie aux tourments, aux ennuis, aux....

LA COMTESSE.

Je vois bien que tu ne me comprends pas; car enfin, qu'ai-je à reprocher au chevalier? Rien. On ne saurait aimer plus vivement, avec plus de délicatesse.... Il est affreux d'être ingrate sans le vouloir, sans aucun sujet de plainte.

HENRIETTE.

Moi, madame, je ne vois rien là d'affreux; vous êtes comme vous étiez avant de l'aimer.

LA COMTESSE.

Tu ne conçois pas que mon indifférence va faire son malheur?

HENRIETTE.

Il est vrai qu'il perdra beaucoup, en perdant un cœur comme le vôtre, madame; mais puisque vous ne le quittez pas pour en aimer un autre, quel tort avez-vous? On n'est pas maître de son cœur, et d'ailleurs laissez-le toujours vous aimer, cela ne vous coûtera rien.

LA COMTESSE.

Quoi, je le tromperais?

HENRIETTE.

Il sera encore trop heureux.

LA COMTESSE

Oui, mais c'est une fausseté dont je suis incapable; cependant, lui laisser apercevoir que je ne l'aime plus, c'est lui donner la mort. Non, je ne puis m'y déterminer. Sa présence m'embarrasse, et je crains autant de le voir, qu'il désire d'être avec moi.

HENRIETTE.

Eh bien, madame, ne le voyez pas, mais écrivez-lui.

LA COMTESSE.

Quelle sera sa douleur! à quel désespoir il va se livrer!

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un; c'est lui-même, déterminez-vous.

LA COMTESSE.

Oh ciel! dis-lui d'attendre..... je vais rêver au parti que je dois suivre.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur le chevalier.....

LE CHEVALIER.

Eh bien, que fait la comtesse? Puis-je la voir?

HENRIETTE.

Elle est très-occupée. Si vous voulez pourtant, je vais lui demander.

LE CHEVALIER.

J'avais à lui parler; mais cela ne presse pas.

HENRIETTE.

Je m'en vais lui dire que vous êtes ici.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas la détourner.

HENRIETTE.

Attendez un instant.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, rêvant.

Je n'aurais pas dû rester. Par où m'y prendre pour lui annoncer?... Qui m'eût dit qu'un jour j'aurais pu cesser de l'aimer?... Cependant, il n'est que trop vrai!... Est-elle moins belle, moins tendre? Non, voilà ce qui me désespère!... Sur le point de l'épouser, rompre sans raison... Il le faut bien... Je consens qu'elle me haïsse; mais je ne veux pas que jamais elle puisse me mépriser... Que lui dire? que je ne l'aime plus? Moi qui lui ai juré cent fois de ne vivre que pour elle, de l'adorer jusqu'au dernier soupir... Ah, quelle barbarie! je pourrais me résoudre à lui plonger le poignard dans le sein, moi qu'elle aime! ah, que dis-je? dont elle attend le bonheur de sa vie; je serais un monstre?.. Mais si je lui écrivais?... Oui, si je rougis de mon indifférence, je ne dois pas rougir d'une action qui prouve l'honnêteté de mon âme. (Il écrit.) « Mon cœur m'avait » trompé, madame. » O ciel! elle en mourra. (Il écrit.) « Si » vous le voulez cependant, je tiendrai ma promesse, je ne » peux pas être à une autre qu'à vous; je ne suis pas capable » d'une pareille perfidie. Je perds bien plus que vous, puis- » que rien ne pourra jamais me tenir lieu d'un amour qui m'é- » tait si précieux. » Donnons cette lettre à Henriette, et fuyons promptement. (Il plie et cachète la lettre.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur le chevalier, madame ne saurait vous voir aujourd'hui, et elle m'a chargée de vous remettre ce billet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comme il lui plaira. Je lui ai écrit aussi, donnez-lui cela.

HENRIETTE.

Je vais le lui remettre dans l'instant.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER.

Qu'elle est éloignée d'imaginer ce qu'elle va lire! Voyons ce qu'elle peut me mander. (Il lit bas.) Est-il possible? ai-je bien lu! (Il lit haut.) « *C'est avec la plus vive douleur, monsieur le che-* » *valier, que je vous écris ceci. Il ne faut plus nous voir : je* » *ne suis plus digne de vous. Je ne saurais vous tromper; il* » *ne sera plus de bonheur pour moi, vous seul me l'aviez* » *fait concevoir, mon cœur s'y refuse, il n'est plus sensible,* » *j'y perds plus que vous; vous êtes vengé, et vous devez l'être;* » *c'est une satisfaction que je vous dois. Ménagez-vous, et* » *que votre désespoir ne me fasse pas repentir d'avoir été* » *trop vraie.* » *Adieu.* (Il tombe dans un fauteuil.)

Elle ne m'aime plus! Avec quelle froideur elle me l'annonce! Elle m'avait prévenu, et je craignais de lui déchirer le sein! L'ingrate! qui a pu me faire perdre son cœur? Mais que dis-je! Non, elle ne m'a jamais aimé. Quelle affreuse pensée! Elle aurait pu me tromper! Dieu! quelle horrible situation!

(Il s'appuie sur la table, la tête sur ses deux mains. La comtesse entre, et le voit dans cette situation.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Quoi, chevalier, vous! vous avez pu écrire que vous ne m'aimiez plus!

LE CHEVALIER.

Aurais-je jamais pu penser que je dusse avoir un pareil reproche à vous faire, sans craindre de vous offenser! Ah, comtesse, non, votre cœur n'a pu vous dicter ce billet!

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous plaignez, quand au même instant vous êtes encore plus coupable, quand je craignais tout de votre désespoir!...

LE CHEVALIER.

Et vous êtes-vous trompée? Non, madame, j'en mourrai! Vivez heureuse, puisque vous pouvez l'être encore sans moi.

LA COMTESSE.

Ingrat, connaissez-vous si peu mon cœur! Ah! sans doute, puisque vous avez consenti à le perdre. Quelle était mon erreur!

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel!...... quelle joie insensée!...... Ah, madame, si je vous parais actuellement indigne d'un si doux retour, le temps, mon repentir, tout vous prouvera que c'est un égarement que je ne me pardonnerai jamais. Trop heureux, si je puis espérer qu'un jour vous me regretterez!

LA COMTESSE.

Et que fais-je donc à présent?

LE CHEVALIER.

Quoi, vous me pardonneriez! Quel serait mon bonheur! Vous m'aimeriez encore!

LA COMTESSE.

Ai-je jamais cessé? Mon cœur n'était-il pas alarmé de tout ce que vous souffririez par ce cruel aveu? C'est une erreur de l'esprit, que je ne puis comprendre.

LE CHEVALIER.

Ah, nos cœurs ne sont pas faits pour être désunis! Ne différons plus de former un lien dont le retard avait irrité l'amour contre nous.

LA COMTESSE.

Il en deviendra plus fort et plus durable. Oui, chevalier, l'indifférence a manqué son coup; elle va nous fuir sans retour.

LE CHEVALIER.

Je jure et je sens que je vais vous aimer jusqu'au dernier soupir. (Il lui baise la main.)

LE PORTRAIT.

PROVERBE VIII.

PERSONNAGES.

M. BERNARD, *peintre en portrait.*
M. DURBAIN, *peintre d'histoire.*
LA COMTESSE DE MINEVILLE.
LE COMTE DE MINEVILLE.
LA PRÉSIDENTE DE BERMONT.
L'ABBÉ DES ÉGARDS.
LE CHEVALIER DE ROUVIÈRE.
LE BARON D'ORBAN, *amateur.*
CHAMPAGNE, } *laquais.*
COMTOIS, }
LA FRANCE, *cocher.*
GERMAIN, *élève de M. Bernard.*

La scène est dans l'atelier de M. Bernard : il y a un portrait de femme sur un chevalet, et beaucoup d'autres portraits autour de l'atelier.

LE PORTRAIT.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BERNARD, se promenant, regardant à la fenêtre, revenant au portrait qui est sur le chevalet, et s'impatientant.

Il se fait déjà tard. La peste soit des femmes! elles ne finissent jamais rien : si le temps se couvre, c'est une après-midi de perdue. Le jour s'en va. Mais j'entends quelqu'un; j'avais tort de me fâcher, c'est elle sans doute. Le soleil est encore haut, et j'aurai le temps de faire une bonne séance. Bon. Je me trompais, c'est M. Durbain.

SCÈNE II.

M. BERNARD, M. DURBAIN.

M. DURBAIN.

Bonjour, mon ami; que faites-vous donc là?

M. BERNARD.

Rien. J'attends une diable de femme qui m'a déjà manqué de parole cinq ou six fois; elle me fait perdre plus de temps!...

M. DURBAIN.

Il faut faire des esquisses en attendant.

M. BERNARD.

C'est bon pour vous qui peignez l'histoire; mais nous autres peintres de portraits, à quoi cela nous servirait il?

M. DURBAIN.

Qu'est-ce que vous avez-là sur votre chevalet?

M. BERNARD.

C'est cette comtesse de Mineville, que j'attends.

M. DURBAIN.

Ah, ah! Voilà qui est très-bien! Le fond est d'un bon ton, très-vaporeux; mais c'est fini!

M. BERNARD.

Oui, fini! Et la ressemblance, dont on n'est jamais content!

M. DURBAIN.

Ah, qu'ils s'accommodent!

M. BERNARD.

Cela vous est bien aisé à dire; on voit bien que vous ne peignez pas le portrait.

M. DURBAIN.

J'en ferais, si je voulais; mais je n'aurais jamais cette patience-là. Pourvu que je mette dans mes têtes l'expression que je veux qu'elles aient, c'est tout ce qu'il me faut.

M. BERNARD.

Vous avez raison. Eh bien nous autres, nous mettrions toutes les expressions, les minauderies et les grimaces qu'une femme peut faire, je vous réponds qu'on ne serait pas encore content.

M. DURBAIN.

C'est aussi trop fort.

M. BERNARD.

Tenez, vous vous souvenez bien de cette jeune mariée que vous trouvâtes ici un jour, qui vous parut si jolie et que vous disiez que vous voudriez bien avoir pour faire une tête de Vénus?

M. DURBAIN.

Ah! oui, oui, je me rappelle, charmante, fraîche; on voit couler le sang sous la peau, la colorer, l'animer.

M. BERNARD.

Eh bien, elle a le plus vilain mâtin de mari qu'on puisse rencontrer.

M. DURBAIN.

Cette femme-là?

M. BERNARD.

Oui, cette femme-là. J'en ai fait le portrait, de ce mari, et très-ressemblant, même trop en beau. Cette diable de femme d'abord en paraissait enchantée; cependant, à force de réflexions elle se refroidit sur ce portrait : je le regarde; je n'y vois rien de changé; je la presse de me dire ce qu'elle y trouve; elle hésite, regarde son mari tendrement; il riposte par la plus hideuse grimace, se croyant charmant, et elle s'écrie tout d'un coup, non, ce ne sont pas là les petits yeux de mon mari quand il me regarde.

M. DURBAIN.

Ah, quel peste de conte!

M. BERNARD.

D'honneur, rien n'est plus vrai : le portrait m'est resté.

M. DURBAIN.

J'enverrais le métier à tous les diables.

M. BERNARD.

J'en ai été tenté bien des fois; mais il faut vivre. Si j'étais garçon, avec un peu de philosophie je me tirerais d'affaire.

M. DURBAIN.

Oui, vous avez raison. J'entends quelqu'un.

M. BERNARD.

C'est peut-être elle. Non, c'est l'abbé des Égards.

SCÈNE III.

M. BERNARD, L'ABBÉ, M. DURBAIN.

L'ABBÉ.

Bonjour, monsieur Bernard. (A M. Durbain.) Monsieur, je suis votre serviteur. Eh bien, la comtesse n'est pas encore venue?

M. BERNARD.

Non, monsieur, il y a deux heures que je l'attends.

L'ABBÉ.

Elle est étonnante! Avez-vous du tabac? Le mien est un peu sec; mon laquais a oublié de m'en donner avant de sortir.

M. DURBAIN.

Monsieur l'abbé, si vous voulez du mien, il n'est pas mauvais.

L'ABBÉ.

Volontiers. (Prenant du tabac.) Il est très-bon. Eh bien, le portrait?

M. BERNARD.

Le voilà.

L'ABBÉ.

A merveilles! c'est cela. Elle trouve pourtant la bouche un peu grande, et il me semble que vous pourriez....

M. BERNARD.

Mais, monsieur, on veut qu'elle rie.

L'ABBÉ.

Oui, j'entends bien; cependant....

M. BERNARD.

Si je la diminue, elle sera sérieuse, ou le portrait ne ressemblera pas.

L'ABBÉ.

Vous avez raison. Je lui ai dit tout cela; c'est le diable avec les femmes, n'est-ce pas, monsieur Bernard?

M. BERNARD.

Ah, monsieur, à qui le dites-vous?

L'ABBÉ.

Ne pourriez-vous pas un peu agrandir les yeux?

M. BERNARD.

Mais, monsieur l'abbé, en conscience, les a-t-elle aussi grands qu'ils sont là?

L'ABBÉ.

Je sais bien que non; mais pour la contenter, si vous pouviez...

M. DURBAIN.

Ne voyez-vous pas, monsieur l'abbé, qu'il n'y aurait plus de proportions dans cette tête? Puisque le portrait ressemble et qu'il est agréable, que veut-on de plus?

L'ABBÉ.

Moi, je pense comme vous, je le leur ai dit. Ah, je crois pourtant que la voilà. Je vais au-devant d'elle.

M. DURBAIN.

Adieu, mon ami. Je te souhaite de la patience.

M. BERNARD.

J'en ai grand besoin.

M. DURBAIN.

Je m'en vais à l'Académie : viendras-tu souper avec nous?

M. BERNARD.

Je ne sais pas. Je ferai ce que je pourrai.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

Monsieur Bernard, je crois que vous allez bien me gronder.

M. BERNARD.

Madame...

LA COMTESSE.

C'est affreux, la quantité de choses que j'ai eu à faire aujourd'hui!

L'ABBÉ.

Il est vrai, madame la comtesse, que personne au monde n'est continuellement si occupé que vous.

LA COMTESSE.

J'ai cru que la tête m'en tournerait, et je n'ai rien fini enco-

re. Je n'ai pas trouvé un seul taffetas de joli; ils sont tous affreux cette année. Il faudra que je m'en fasse apporter d'autres demain.

L'ABBÉ.

Avez-vous vu ceux de madame de Mortiere?

LA COMTESSE.

Vous parlez-là d'horreur, l'abbé; allons, vous n'avez pas de goût.

L'ABBÉ.

Pouvez-vous me dire cela, à moi qui suis un de vos plus grands admirateurs?

LA COMTESSE.

Monsieur Bernard, où faut-il que je me mette?

M. BERNARD.

Ici, madame.

LA COMTESSE.

Comme cela?

M. BERNARD.

Un peu plus de ce côté-ci à gauche.

LA COMTESSE.

Du côté de la porte?

M. BERNARD.

Non, madame; au contraire.

LA COMTESSE.

Ah, oui, vous avez raison; c'est à droite : je ne sais ce que je dis. Vous me trouverez les yeux bien petits aujourd'hui, monsieur Bernard; je n'ai pas dormi de la nuit. Où est donc le chevalier? Ah, le voilà!

M. BERNARD.

Madame, si vous vouliez seulement me donner un quart d'heure sans remuer, cela serait plus tôt fini.

LA COMTESSE.

Oh, tant que vous voudrez; mais il faut que j'aille à l'opéra aujourd'hui. Me tiens-je bien?

M. BERNARD.

A merveilles.

LA COMTESSE.

Je me tiendrais comme cela tout le jour.

M. BERNARD.

Allons, cela ira bien

LA COMTESSE se levant.

Ah, l'abbé! je crois que j'ai quelque chose sous moi; voyez un peu.

M. BERNARD.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a rien; monsieur Bernard, ne me grondez pas. Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame?

LA COMTESSE.

Mais approchez-vous donc : je ne peux pas vous parler d'une lieue.

LE CHEVALIER.

Eh bien, me voilà.

LA COMTESSE.

Écoutez que je vous dise. (Elle parle bas au chevalier.)

L'ABBÉ.

Madame, M. Bernard ne peut pas travailler.

LA COMTESSE.

Un moment. Je n'ai qu'un mot à dire au chevalier; cela sera fini dans l'instant. (Elle continue.)

M. BERNARD.

Monsieur l'abbé, je vous demande en conscience s'il est possible de faire quelque chose de bien de cette façon-là.

LE CHEVALIER à la Comtesse.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous entendez? Allons, voilà qui est fini. Je suis entièrement à vous, monsieur. Cela avance-t-il? la bouche, les yeux... L'abbé, vous avez dit?... Ah! chevalier, j'oubliais. (Elle lui parle encore tout bas.)

L'ABBÉ bas à M. Bernard.

Le trou du menton est-il assez marqué?

M. BERNARD.

S'il était plus fort...

LA COMTESSE.

Je ne me tiens pas trop bien, monsieur Bernard?

M. BERNARD.

Madame...

LA COMTESSE.

L'abbé, vous ne dites rien?

L'ABBÉ.

Madame, je regarde si...

LA COMTESSE.

Chevalier, donnez-moi du tabac. (Elle prend du tabac.) L'abbé, contez-moi une histoire.

L'ABBÉ.

Une histoire, madame?

LA COMTESSE.

Oui, oui. (A M. Bernard.) Monsieur, puis-je regarder actuellement?

M. BERNARD.

Non, madame, pas encore; un instant, je vous prie. Un peu à droite.

LA COMTESSE.

Eh bien, l'abbé, dites donc?

L'ABBÉ.

Madame, je me souviens qu'à Bordeaux il y avait...

LA COMTESSE.

Ah! c'est une histoire de son pays; cela sera délicieux. Où est donc le chevalier?

LE CHEVALIER.

Me voilà.

LA COMTESSE.

Vous êtes aujourd'hui d'un ennui, d'une tristesse. Eh bien, l'abbé?

L'ABBÉ.

Il y avait donc à Bordeaux une femme charmante.

LA COMTESSE.

A Bordeaux! je ne crois pas cela.

L'ABBÉ.

Si vous l'aviez connue, vous diriez comme moi.

LA COMTESSE.

Je suis bien sûre que non, l'abbé.

L'ABBÉ.

Tout comme il vous plaira; mais cela est certain. Cette femme avait un mari, fort honnête homme d'ailleurs, mais le plus ennuyeux des mortels.

LA COMTESSE.

Comme mon mari, n'est-ce pas?

L'ABBÉ.

Point du tout; je ne dis pas cela. Ce mari s'appelait, je pense, M. de Morangeac.

LE CHEVALIER.

L'abbé, est-ce de ces Morangeac que nous avons dans la maison du roi?

L'ABBÉ.

C'est cela même; ce sont des gens de très-bonne maison.

LA CHEVALIER.

Je le sais bien.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous êtes odieux, vous interrompez toujours, et nous ne saurons pas l'histoire.

M. BERNARD.

Madame, un peu de mon côté, s'il vous plaît; l'épaule un peu effacée; un moment; bon.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, je ne pourrai jamais me tenir comme cela. Eh bien, l'abbé, M. de Morangeac?....

L'ABBÉ.

M. de Morangeac était très-amoureux de sa femme. Il ne

faut pas que cela vous étonne ; c'est assez commun en province.

LA COMTESSE.

J'espère qu'elle ne l'aimait pas, elle, cet ennuyeux-là?

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

La sotte créature!

L'ABBÉ.

Son mari ne la quittait jamais ; on ne les voyait point l'un sans l'autre.

LA COMTESSE.

Et vous dites qu'elle était charmante?

L'ABBÉ.

Oui, jeune, fraîche, vive, aimable, de l'esprit comme les anges, adorable enfin. Je l'ai connue, moi qui vous parle, comme je vous connais.

LA COMTESSE, dédaigneusement.

C'était donc une vertu?

L'ABBÉ.

Une vertu? Non pas une vertu, si vous voulez.... Vous allez voir, vous allez voir.

LA COMTESSE.

Cette femme-là me déplaît à mourir ; il me semble que je la vois d'ici.

L'ABBÉ.

Madame de Morangeac se fit donc peindre un jour en Hébé.

LA COMTESSE, faisant la grimace.

En?....

L'ABBÉ.

En Hébé, la déesse de la jeunesse.

LA COMTESSE.

En Hébé, une provinciale!

L'ABBÉ.

Quelqu'un qui était là, dit à son mari qu'il devrait se faire peindre en Jupiter dans le même tableau.

LA COMTESSE se récriant.

M. de Morangeac en Jupiter!

L'ABBÉ.

M. de Morangeac en Jupiter. Cela lui était assez indifférent, et je crois qu'il y aurait été peint; mais un capitaine de dragons, très-amoureux de madame de Morangeac, qui était là, et très-ennuyé de voir son mari toujours avec elle, dit à celui qui donnait le conseil: Quoi, monsieur, vous ne voulez pas que madame soit jamais seule, pas même en peinture?

LA COMTESSE.

Il avait raison; comment se nommait-il?

L'ABBÉ.

Le chevalier, de, de.... de Grainfort, ou un autre nom, je ne me rappelle pas bien. Madame de Morangeac l'entendant, se retourne, rougit, et l'on dit que depuis ce temps-là elle vit son mari comme il paraissait à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous avez beau dire, je n'aime pas plus pour cela votre madame de Morangeac. Eh bien, monsieur Bernard?

M. BERNARD se levant, et reculant le portrait.

Madame, si vous voulez à présent regarder....

LA COMTESSE voulant se lever.

Assurément. Voyons, voyons; chevalier, vous marchez sur moi. Encore?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute, je ne sais par où passer.

L'ABBÉ.

Madame la comtesse, vous devez être contente!

LA COMTESSE.

Moi? oui, si je ressemble à cela. Je voudrais pourtant que la coiffure fût plus haute un peu. Monsieur Bernard, ne pourriez-vous pas?...

M. BERNARD.

Madame, cela est aisé à faire.

LA COMTESSE.

Oui, c'est fort joli; ne trouvez-vous pas, l'abbé?

L'ABBÉ.

Cela ne peut pas être autrement, fait d'après vous, et je le trouve à merveilles!

LA COMTESSE.

Au vrai?... Dites-donc?

L'ABBÉ.

On ne peut pas mieux.

LA COMTESSE.

J'en suis très-contente à présent; et si vous voulez que je vous dise, je n'espérais pas qu'il serait si bien.

M. BERNARD.

Madame, il faut le temps à tout, et je suis charmé que....

LA COMTESSE.

Chevalier, vous ne dites rien?

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai déjà dit qu'il était bien, dès la première fois.

LA COMTESSE.

Et ressemblant?

LE CHEVALIER.

Il n'y a personne qui ne le reconnaisse.

L'ABBÉ.

Madame, voilà M. le comte. Nous verrons ce qu'il dira.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

Monsieur, monsieur, venez voir.

LE COMTE regarde en passant.

C'est plus joli que vous.

LA COMTESSE.

Voilà bien comme sont les maris? Mais le trouvez-vous ressemblant?

LE COMTE.

Très-fort.

LA COMTESSE.

Voilà tout ce que nous en aurons.

LE COMTE.

Bonjour, l'abbé. Chevalier, vous n'êtes pas venu hier au soir.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas pu.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, laissez cela, et dites-nous ce que vous trouvez.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, trop joli. (Il parle au chevalier.)

LA COMTESSE.

Moi, il me plaît fort. La présidente n'arrive point! A qui le ferions-nous bien voir? Ah, l'abbé! faites entrer mes gens. Ils sont un peu bêtes, mais cela ne fait rien.

L'ABBÉ.

C'est bien dit. (Il va à la porte.) Entrez, messieurs; madame la comtesse vous demande.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, COMTOIS, CHAMPAGNE.

LA COMTESSE.

Tenez, Champagne, à qui cela ressemble-t-il?

CHAMPAGNE.

A madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et vous, Comtois ?

COMTOIS.

C'est madame tout craché.

LA COMTESSE.

Madame tout craché ! J'aime cela. Moi, je le trouve charmant ! Faisons monter mon cocher. Champagne, faites-le venir, sans lui dire pourquoi.

LE COMTE, causant avec le chevalier.

Qu'on tienne les chevaux pendant ce temps-là.

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA COMTESSE.

M. Bernard, c'est délicieux ! Je me trouve là ; c'est moi entièrement ! Tenez, l'abbé, comme cela de côté. (Elle regarde le tableau de côté.)

L'ABBÉ.

Oui, oui, très-bien. Vous voyez qu'il faut laisser faire ces messieurs à leur fantaisie ; ils en savent plus long que nous.

LA COMTESSE.

Je voudrais bien l'emporter avec moi ; cela se peut-il ?

M. BERNARD.

Non, madame ; c'est tout frais, cela ne sèche pas si promptement.

LA COMTESSE.

Ah, oui ! Voilà la France.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, LA FRANCE.

LA COMTESSE.

Allons, venez ici, la France. Regardez cela.

LA FRANCE.

Ah! madame, je n'ai que faire de regarder, je vois bien que c'est vous.

LA COMTESSE.

Il l'a reconnu tout de suite.

LA FRANCE.

Est-ce là tout, madame?

LA COMTESSE.

Comment tout? Ils sont excellents, ces gens-là! Oui, oui, c'est tout. Allez-vous-en. J'entends un carrosse; c'est sûrement la présidente. Monsieur le comte, où allez-vous donc?

LE COMTE, s'en allant.

Aux Tuileries, avec le chevalier.

LA COMTESSE.

Il est de trop bonne heure; dites donc?...
(Ils s'en vont toujours.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon dieu! on étouffe ici.

LA COMTESSE.

Bonjour, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Savez-vous, madame, qu'il y a une heure que je vous cherche dans ce quartier-ci? L'abbé, vous auriez bien dû me venir prendre.

L'ABBÉ.

Il m'a été absolument impossible.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon dieu, que de portraits! Voilà madame de Clerfont, très-ressemblante, mais bien flattée. Et madame de Grandin? Mais, monsieur, savez-vous que vous en avez fait la plus jolie personne du monde, et qu'elle n'est rien moins que tout cela? Quoi, voilà aussi ce grand blafard de Durcin! Mais, madame, regardez donc, il semble qu'il aille vous dire une fadeur. Oh, mais... c'est que tout cela est le plus agréable du monde. Je vous assure bien, monsieur, que je ne me ferai jamais peindre que par vous.

M. BERNARD.

Madame, je serai très-flatté d'avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE, montrant son portrait.

Madame, voyez un peu ceci.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! qu'est-ce là? Attendez... je cherche... ne me dites rien. Ce n'est pas vous toujours: mais je connais quelqu'un qui ressemble à cela. Et tenez, l'intendante de...

LA COMTESSE.

Madame d'Ancere? Fi donc!

LA PRÉSIDENTE.

Elle est mieux que cela.

LA COMTESSE.

Je vous dis que ce n'est pas elle; regardez bien.

LA PRÉSIDENTE.

En ce cas-là, je ne sais pas qui c'est. Voyons le vôtre.

LA COMTESSE.

Eh, le voilà.

LA PRÉSIDENTE.

Vous, cela?

LA COMTESSE.

Assurément.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, jamais cela ne vous a ressemblé.

LA COMTESSE.

Moi, je le trouve fort bien, et tout le monde le trouve à merveille.

LA PRÉSIDENTE.

Mais point du tout. (A M. Bernard.) Monsieur, qu'en dites-vous? N'est-il pas vrai qu'il n'est pas ressemblant?

M. BERNARD.

Je ne peux pas dire cela moi, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous conviendrez bien que ce n'est pas là son nez, il est moins long que cela; ni la bouche, ni les yeux: il a bien quelque chose du front; encore ses cheveux sont mieux plantés. En un mot, elle est plus blanche; et puis comme c'est peint! Le rouge est inégal; c'est un portrait affreux.

M. BERNARD.

Mais, madame, considérez....

LA PRÉSIDENTE.

Je dis hideux... Et vous en êtes contente, vous, madame?

LA COMTESSE.

Il est vrai que...

LA PRÉSIDENTE.

Que vous êtes cent fois mieux que cela. En vérité, vous n'avez guère d'amour-propre, si vous prenez ce portrait-là.

LA COMTESSE.

M. de Mirville dit pourtant qu'il est trop joli.

LA PRÉSIDENTE.

Écoutez-vous les maris? Tenez, regardez, avez-vous comme cela le dessous du nez barbouillé?

M. BERNARD.

Eh, madame, c'est l'ombre.

LA PRÉSIDENTE.

Oui; on dit toujours l'ombre, l'ombre! Moi je ne vois point d'ombre.

LA COMTESSE.

Monsieur, ne pourriez-vous pas ôter cela?

M. BERNARD.

Non, madame.

LA PRÉSIDENTE.

C'est inutile, il ne sera jamais bien.

LA COMTESSE.

Comme on voit! C'est étonnant. Il m'avait paru assez bien: à présent que je regarde... Tenez, je ne l'avais pas vu comme cela, de côté; il est horrible!

M. BERNARD.

Eh, madame! vous ne le voyez pas dans son jour.

LA COMTESSE.

Monsieur, je le vois très-bien; mais je suis à présent comme la présidente, et je regrette bien le temps que j'ai perdu à me tenir.

M. BERNARD.

C'est-à-dire, madame, qu'il n'est plus ressemblant!

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

L'ABBÉ.

Mais, madame, si vous vouliez, M. Bernard y retoucherait.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis encore une fois que c'est inutile, l'abbé; vous ne vous connaissez à rien. (A la Comtesse.) Je ne vous conseille pas de le prendre.

LA COMTESSE.

Moi, fi donc!

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, madame, nous perdons ici du temps. N'allons-nous pas à l'opéra?

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

M. BERNARD.

Madame, que décidez-vous?

LA COMTESSE.

Monsieur, je croyois qu'il serait mieux.

M. BERNARD.

C'est-à-dire que vous ne le prendrez pas?

LA COMTESSE.

Nous verrons.

LA PRÉSIDENTE, s'en allant.

Allons, l'abbé. Madame, venez donc.

LA COMTESSE.

Je vous suis, je vous suis.

(Elles s'en vont.)

SCÈNE X.

M. BERNARD, GERMAIN.

M. BERNARD.

Germain! (Il se promène.) Le diable emporte le métier, les femmes, leurs sots adulateurs!... Tenez, nettoyez un peu ma palette. Je voudrais bien savoir ce qu'elles peuvent trouver à redire à ce portrait. Vous avez vu cette femme-là, vous; regardez un peu.

GERMAIN.

Je vous assure, monsieur, que c'est un des plus ressemblants que vous ayez jamais fait.

M. BERNARD.

Elles le trouvent affreux : il me prend envie de le déchirer, de le couper par morceaux, pour ne le plus voir.

GERMAIN.

Ah ! monsieur, arrêtez; qu'allez-vous faire? Je crois entendre M. le baron, son oncle; il s'y connaît, voyez ce qu'il en dira avant.

SCÈNE XI.

LE BARON, M. BERNARD, GERMAIN nettoyant la palette.

LE BARON.

Monsieur Bernard, je viens vous dire une bonne nouvelle. Mais qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

M. BERNARD.

Oh! rien, monsieur le baron.

LE BARON.

Je l'ai enfin.

M. BERNARD.

Quoi donc?

LE BARON.

Ce beau portrait de Reimbrand, la femme du bourgmestre d'Anvers.

M. BERNARD, avec distraction.

Oui?

LE BARON.

Il est chez moi. J'ai passé toute mon après-dînée à le regarder; je ne saurais m'en rassasier. Quelle légèreté de touche! quelle finesse de pinceau! quelle vérité! quelle chaleur! Cela me coûte deux cents louis; mais je ne le donnerais pas pour cinq cents.

M. BERNARD.

Vous avez bien raison; c'est un tableau qui n'a point de prix.

LE BARON.

J'aime la vérité. Vous en mettez dans tout ce que vous faites, voilà pourquoi j'aime vos portraits.

M. BERNARD, *soupirant.*

Ah!

LE BARON.

Vous avez du chagrin. Qu'est-ce qui vous est arrivé?

M. BERNARD.

Tenez, voyez ce portrait-là.

LE BARON, *mettant ses lunettes.*

C'est celui de ma nièce. Ah, charmant, mon ami! Vous n'avez jamais rien fait de mieux.

M. BERNARD.

Eh bien, ces dames le trouvent affreux.

LE BARON.

Quelles dames?

M. BERNARD.

Madame votre nièce et une présidente de ses amies.

LE BARON.

Ce sont des imbécilles. Je le trouve parfait moi; laissez-les dire.

M. BERNARD.

Si vous le trouvez bien, cela me console.

LE BARON.

Je vous dis que... enfin, je sors de voir mon Reimbrand; eh bien, il ne vous fait point de tort du tout.

M. BERNARD, *remerciant.*

Ah, ah.

LE BARON.

Non; cela est vrai, il y a ici une entente de couleurs, un empâté...

M. BERNARD.

Cependant elles n'en veulent point; elles disent qu'il n'y a pas de ressemblance, elles le trouvent mal peint.

LE BARON.

Est-ce que les femmes se connaissent en peinture? Ah, parbleu, j'en suis charmé! Je le prendrai moi, et je vous réponds

bien qu'elle n'en aura seulement pas la copie. Laissez, laissez-moi faire. Cela sera-t-il sec demain?

M. BERNARD.

Oh oui, de ce temps-là; il faudra seulement attendre, pour le vernir, que les couleurs aient fait leur effet.

LE BARON.

Sans doute, sans doute; ne nous pressons pas. J'ai justement une bordure de cette grandeur-là. Faites-le apporter demain, et venez dîner avec moi, nous finirons cela tout de suite.

M. BERNARD.

J'aurai cet honneur-là.

LE BARON.

Vous verrez mon Reimbrand, il vous fera plaisir. Que je voie encore, je vous prie. Délicieux! Allons, c'est bon. Sortez-vous? Voulez-vous que je vous mène quelque part.

M. BERNARD.

Vous avez trop de bonté; je m'en vais prendre un peu l'air aux Tuileries.

LE BARON.

Eh bien j'y vais aussi; nous causerons. Prenez votre épée et votre chapeau.

M. BERNARD, regardant le portrait en mettant son épée.

Les voici.

LE BARON.

Je vous dis, je suis très-content de ce portrait; mais je veux que vous voyez mon Reimbrand. J'ai encore quelque chose de nouveau. Enfin, mon cabinet s'arrange....Vous entendez?

M. BERNARD.

C'est la plus belle collection!...

LE BARON.

Je crois qu'elle ne sera pas vilaine. J'ai encore certain bronze en vue, que je vous dirai en chemin. Allons. (Il s'en va.)

M. BERNARD.

Germain, vous direz que je ne souperai pas ici.

GERMAIN.

Oui, monsieur. Eh bien, sans moi... Avais-je raison?

M. BERNARD.

Sûrement.

LES DEUX AMIS.

PROVERBE IX.

PERSONNAGES.

RASIGNAC, *perruquier.*
LA CORNE, *marchand de peignes.*
UN GARÇON CAFETIER.

La scène est à la porte d'un café du Boulevard.

LES DEUX AMIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

RASIGNAC, LA CORNE.

RASIGNAC.

Eh sandis, monsieur de la Corne, je vous trouve donc enfin! Je viens de chez vous pour avoir des peignes; l'on m'a dit que vous étiez sorti.

LA CORNE.

Oui, j'étais allé voir jouer à la boule sur le Boulevard. Est-ce que ma femme ne vous en a pas donné des peignes?

RASIGNAC.

Si-fait, si-fait; mais c'est que je voulais boire une bouteille de vin avec vous.

LA CORNE.

Eh bien, au lieu de vin, buvons de la bière; il fait assez chaud aujourd'hui pour cela.

RASIGNAC.

Voilà justement une table, mettons-nous-là.

LA CORNE.

Oui, nous serons plus à l'air.

RASIGNAC.

Garçon!

(Ils s'asseyent.)

SCÈNE II.

RASIGNAC, LA CORNE, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il y a pour ces messieurs?

RASIGNAC.

Une bouteille de bière.

LE GARÇON.

Vous allez être servis dans le moment.

LA CORNE.

Donnez-nous de la meilleure au moins.

LE GARÇON.

Monsieur, nous n'en avons pas d'autre.

LA CORNE.

C'est qu'il faut un peu parler à ces messieurs-là.

RASIGNAC.

Sans doute, sans doute; je n'y manque jamais moi.

LE GARÇON.

Tenez, messieurs, voilà ce qu'on appelle une bouteille de bière.

LA CORNE.

C'est bon.

LE GARÇON.

Il ne faut pas autre chose à ces messieurs?

LA CORNE.

Non, non.

SCÈNE III.

RASIGNAC, LA CORNE.

LA CORNE.

Nous allons boire à la santé de madame Rasignac.

RASIGNAC.

Et à celle de madame de la Corne.

LA CORNE.

Ah, madame de la Corne! elle ne ressemble pas à madame Rasignac.

RASIGNAC.

Vous lui faites bien de l'honneur; mais il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

LA CORNE.

Comment, monsieur Rasignac, qu'est-ce que vous voulez dire?

RASIGNAC.

Eh, mon dieu, vous le savez mieux que moi! Quand on est dans le cas où nous sommes tous les deux... Cependant, je ne veux pas dire... Allons, allons, avalez cela... Vous m'entendez bien. A votre santé, monsieur de la Corne.

LA CORNE.

A la vôtre.

(Il choquent et boivent.)

RASIGNAC.

Tenez, quand on a un ami comme vous, monsieur de la Corne, cela console de tout.

LA CORNE.

C'est vrai au moins cela; il faut se faire un calus sur le front: les paroles ne puent pas.

RASIGNAC.

Non, mais c'est que vous savez bien ma petite Javotte, qui est si gentille?

LA CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Eh bien, tenez, je trouve qu'elle ressemble à du Croc.

LA CORNE.

Votre garçon de boutique?

RASIGNAC.

Oui, entre ami, là, qu'en dites-vous? Personne ne nous entend.

LA CORNE.

Non, je ne le trouve pas, à vous parler naturellement. Vous sentez bien que je ne veux pas vous tromper : je suis trop de vos amis pour cela.

RASIGNAC.

Tout de bon?

LA CORNE.

D'honneur.

RASIGNAC.

Eh bien, vous me remettez l'esprit.

LA CORNE.

Et si vous voulez que je vous parle en honnête homme, comme cela se doit, je vous dirai que je trouve qu'elle ressemble plutôt...

RASIGNAC.

A sa mère?

LA CORNE.

Non, non.

RASIGNAC.

A moi?

LA CORNE.

Non pas; à chose...

RASIGNAC.

Qui cela?

LA CORNE.

Eh! que vous aviez avant du Croc.

RASIGNAC.

Morin?

LA CORNE.

Justement.

RASIGNAC.

Eh mais, écoutez donc : il était son parrain, et les parrains... Tout cela... Vous entendez bien; souvent...

LA CORNE.

Oui, oui; voilà pourquoi j'ai été le parrain de votre dernière petite.

RASIGNAC.

Louison?

LA CORNE.

Oui, oui.

RASIGNAC.

Eh moi donc, n'ai-je pas été le parrain de votre petite Javotte?

LA CORNE.

Sans doute; mais était-ce aussi à cause de?....

RASIGNAC.

Oui, voilà pourquoi.

LA CORNE.

Ah! cela fait une différence; je ne m'étonne plus si ma femme ne voulait pas que ce fût mon oncle.

RASIGNAC.

Nous avions arrangé cela ensemble tous les deux.

LA CORNE.

Voyez ce que c'est; je ne l'aurais jamais cru.

RASIGNAC.

Convenez que c'était bien imaginé; parce que, voilà qui est bien, on dit tout ci, tout ça, et par ce moyen on fait taire les mauvaises langues.

LA CORNE.

Comme vous dites, et l'on n'en est pas moins amis.

RASIGNAC, choquant.

A vous de tout mon cœur, mon compère.

LA CORNE.

Et moi, du mien.

(Ils boivent.)

RASIGNAC.

Ah çà, une autre fois, nous parlerons de cela un peu plus au long. (Il se lève.)

LA CORNE.

Où allez-vous donc?

RASIGNAC.

Chez moi, emballer de vieilles perruques pour des joueurs de proverbes.

LA CORNE.

C'est bien fait. Je vais m'en aller avec vous: nous causerons en chemin.

(Ils s'en vont.)

ALMÉNORADE,

TRAGÉDIE.

PROVERBE X.

PERSONNAGES.

LE SULTAN.
ALMÉNORADE, *princesse.*
ORCANOR, *général d'armée.*
ELMIRE, *confidente d'Alménorade.*
HASSAN, *confident du Sultan.*
ORMIN, *confident d'Orcanor.*
DEUX GARDES *du Sultan.*
LE SOUFFLEUR.

La scène est dans le palais du Sultan.

ALMÉNORADE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SULTAN, HASSAN.

LE SULTAN.

Écoute, cher Hassan, et sois comme une souche.
Sur ce que tu sauras n'ouvre jamais la bouche.

HASSAN.

Seigneur, des confidents je suis le plus discret :
J'entends et ne dis mot; parlez, me voilà prêt.

LE SULTAN.

Tu connais de mes feux le douloureux martire;
Mais à toi, mon ami, je ne peux trop le dire:
L'ingrate Alménorade, en consumant mon cœur,
Dans le prince Orcanor voit toujours son vainqueur.
Je n'en saurais douter, son ardeur est extrême.

HASSAN.

Vous le croyez, seigneur?

LE SULTAN.

Tout prouve qu'elle l'aime;
Mais pour m'en assurer, de cet ambitieux
J'avance le retour aujourd'hui dans ces lieux.

HASSAN.

Quel est votre projet? Comment! couvert de gloire,
Voulez-vous lui montrer, après cette victoire
Que sur les Maroquins il vient de remporter?...

LE SULTAN.

Lorsque je veux parler, veux-tu bien m'écouter?
Fait pour ramper, tu veux, ainsi que le vulgaire,

Pénétrer mes desseins! C'est le sort ordinaire
De nos ingrats sujets; leurs désirs curieux
Sur les décrets du trône osent lever les yeux.
Quand le fer, du fourreau sortant, brille et s'apprête,
On voit encor lever leur imprudente tête...
Mais j'entends Orcanor. Il vient dans ce séjour
Aux yeux d'Alménorade exprimer son amour;
De cent coups de poignard tu vas, quand tu te flatte,
Sentir percer ton cœur, âme vile, âme ingrate!
(Il met la main sur son poignard.)

LE SOUFFLEUR.

Mais, monsieur, ce n'est pas encore là le moment de tuer.

LE SULTAN.

Eh, monsieur, je le sais bien. Mêlez-vous de souffler, et laissez-moi faire. (Il se redresse.)

Voici quelqu'un, je crois. Je ne me trompe pas.
Ah! c'est Alménorade. O dieux! qu'elle a d'appas!

SCÈNE II.

LE SULTAN, ALMÉNORADE, ELMIRE, HASSAN.

ALMÉNORADE.

Je vous cherche, seigneur, en ce jour plein de charmes,
Pour vous féliciter sur le sort de vos armes.

LE SULTAN.

Il est pour moi bien doux, puisque dans le butin,
Pour vos pantoufles j'ai beaucoup de maroquin.
En voyant à vos pieds cette marque de gloire,
Je goûterai bien mieux le prix de la victoire;
Mais plus heureux encor si, formant chaque pas,
Elle les dirigeait pour venir dans mes bras?
En partageant mon trône et ma toute-puissance,
Vous verriez votre roi, sous votre obéissance,
N'avoir plus de désirs, ne former plus de vœux,
Que de voir de vos jours tous les instants heureux.

ALMÉNORADE.

O dieux ! qui? moi, seigneur? Je n'y dois point prétendre.
Vous savez de mon cœur que l'amour le plus tendre
Ne pourra s'effacer ; vous connaissez mes vœux.
Songez que vous avez approuvé ces beaux feux...

LE SULTAN.

Quoi, vous me résistez ! vous méprisez ma flâme !
Ah, si je m'en croyais !... Je ne dis rien, madame ;
Mais le prince Orcanor, que vous allez revoir,
Ne doit plus près de vous avoir aucun espoir.
Adieu.

SCÈNE III.

ALMÉNORADE, ELMIRE.

ALMÉNORADE.

Que m'a-t-il dit? Quoi, ce n'est pas un songe?
Dans quel abîme affreux un tel amour me plonge!
Le retour d'Orcanor faisait tout mon bonheur :
Ce retour à présent me comble de frayeur.
Je crains pour lui, pour moi, pour cet amour fidèle...
Je devrais l'éviter!... Quelle peine cruelle!
Te fuir, cher Orcanor, quand le plus tendre amour
Devrait te couronner avant la fin du jour!
Elmire, soutiens-moi... Quels conseils dois-je suivre?
Pour toi, barbare affreux, non je ne saurais vivre!

ELMIRE.

Dissimulez, madame, et devant le sultan
Ayez ce doux regard qui flatte un tendre amant.
Il est doux de tromper le tyran qu'on abhore,
Quand c'est pour conserver l'amant que l'on adore.

ALMÉNORADE.

Eh bien, cet art en moi va briller aujourd'hui,
Pour toi, cher Orcanor... Mais que vois-je! c'est lui.

SCÈNE IV.

ALMÉNORADE, ORCANOR, ELMIRE, ORMIN.

ORCANOR.

Oui, madame, c'est moi que la gloire ramène
Dans les fers de l'amour dont je chéris la chaîne ;
Lui seul fait des héros. En soupirant pour vous,
Qui coupe tête et bras, goûte un plaisir bien doux !
De l'avare Achéron en contenant l'envie,
J'espérais avec vous rendre autant à la vie
Que mon bras à la mort a livré d'ennemis...
Que vois-je ! cet espoir ne m'est-il plus permis?

ALMÉNORADE.

Que dites-vous? O ciel !

ORCANOR.

Vous soupirez, madame !
Vous répandez des pleurs ! Trahissez-vous ma flâme !

ALMÉNORADE.

Le croyez-vous, seigneur? Un vainqueur tel que vous
D'aucun autre mortel peut-il être jaloux?
Faites-vous cette injure à la plus tendre amante,
A ce cœur plein de vous, à mon ardeur constante?

ORCANOR.

Si vous m'aimez toujours, qui peut vous alarmer?
Les flambeaux de l'hymen pour nous vont s'allumer.
Je ne vous comprends point : ah ! ma chère princesse,
Qui peut troubler ainsi ce moment d'allégresse?

ALMÉNORADF.

Le sort cruel, hélas ! qui va nous séparer.
O dieux ! je sens mon cœur prêt à se déchirer !
Un amour trop fatal va faire notre perte.
Quelle main à l'instant, cher prince, m'est offerte !
Un maître impérieux veut, dans ce même jour,
Qu'en partageant ses feux j'approuve son amour.

ORCANOR.

Et vous y consentez?

ALMÉNORADE.

Ah ! que sur moi la foudre
Plutôt tombe en éclats et me réduise en poudre,
Que de cesser jamais d'adorer et d'aimer
Un prince malheureux qui m'a trop su charmer !

ORCANOR.

Eh bien, venez, fuyons : il en est temps encore.
Avant que je revoie un monstre que j'abhore,
Même avant que l'ingrat apprenne mon retour,
Nous serons éloignés de ce fatal séjour.

ALMÉNORADE.

J'entends du bruit : c'est lui ; calmez votre colère.
Comptez sur mon amour, prince, laissez-moi faire.

SCÈNE V.

LE SULTAN, ALMÉNORADE, ORCANOR, ELMIRE, HASSAN, OSMIN, GARDES.

LE SULTAN.

Quand je vous ai mandé, lorsque je vous attends,
Occupé d'autres soins, ici je vous surprends,
Orcanor. Quel dessein en secret vous fait rendre
Auprès d'Alménorade? Ici je viens l'apprendre.
Parlez, et sans détour.

ALMÉNORADE.

Il vous cherchait, seigneur.

LE SULTAN.

Non, je vois, malgré lui, le trouble de son cœur.
Tous ses soins sont pour vous. Ignorant ma tendresse...

ALMÉNORADE.

Ah, quelle est votre erreur! connaissez ma faiblesse.
Il me trompait l'ingrat! et lorsque je l'aimais,

Que m'unissant à vous, de lui je m'occupais,
J'apprends que ce vainqueur aime une Maroquine,
Et qu'il veut épouser cette infâme coquine.
Par cet hymen affreux puisqu'il sait m'outrager,
Sans hésiter je dois et je veux me venger.
Dans ces derniers regrets d'une douleur amère,
Pardonnez-moi, seigneur, cette juste colère;
En m'occupant de vous, je vais voir effacer
Le trait que son amour avait su me lancer....

LE SULTAN.

Orcanor, est-il vrai? parlez ici sans feinte.

ORCANOR.

Seigneur, le tendre objet dont mon âme est atteinte,
Dont je suivrai toujours la trop charmante loi,
N'attendra pas long-temps pour recevoir ma foi.
Je vous l'ose assurer, même devant madame,
Rien n'éteindra jamais cette divine flâme.

LE SULTAN.

Vous vous jouez ainsi de ma crédulité!
Non, non, ne comptez plus, ingrats, sur ma bonté.
J'avais tout entendu, je sais ce qui se passe;
Dans ma juste fureur, n'attendez point de grâce.
(Il tire son poignard pour frapper Orcanor.)
Vous périrez.

LE SOUFFLEUR.

Eh non, monsieur!

LE SULTAN.

Vous périrez. (Il se tourne du côté d'Alménorade.)

LE SOUFFLEUR.

Arrêtez donc; ce n'est pas cela.

LE SULTAN.

Mais, monsieur, il faut bien que je tue quelqu'un.

LE SOUFFLEUR.

Je vous dis que non.

LE SULTAN.

Mais c'est dans la pièce.

LE SOUFFLEUR.

Et c'est une faute d'impression.

LE SULTAN.

Comment, voyons?

LE SOUFFLEUR, sur le théâtre.

Tenez, lisez vous-même.

LE SULTAN.

Mais à la fin?

LE SOUFFLEUR cherchant.

Ah, cela est vrai!

LE SULTAN.

Eh bien, pour mieux t'apprendre à lire l'errata,
Imbécille souffleur, c'est toi qui périra. (Il le frappe.)

LE SOUFFLEUR, dans les bras des gardes.

Que je suis malheureux! Je meurs. Que l'on m'emporte;
Mais qu'on rende à chacun son argent à la porte.

SORTIE

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

PROVERBE XI.

PERSONNAGES.

Mme DE VERMONT.
Mme DE MIRVILLE.
LE COMTE DE VERSIN.
LE CHEVALIER.
LE DUC.
LE MARQUIS.
LE VICOMTE.
LE COUREUR *du duc.*
TANÇRÈDE, *nègre, housard du marquis.*
LUXEMBOURG, *appelant les gens.*

La scène est sur l'escalier de la Comédie française.

SORTIE

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

Mme DE VERMONT, criant.

Madame de Mirville ! attendez-moi donc ! je suis toute seule.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien, je vous attends : est-ce que vous n'avez pas le chevalier ?

Mme DE VERMONT.

Eh, mon dieu, non ! Je l'ai perdu ; je ne sais pas ce qu'il est devenu en sortant de la loge.

Mme DE MIRVILLE.

Restons ici, si vous m'en croyez. Le comte est allé voir si nos gens sont là.

Mme DE VERMONT.

Madame, n'est-ce pas le duc qui descend là ?

Mme DE MIRVILLE.

C'est lui-même ; il ne veut pas nous voir. Monsieur le duc ! monsieur le duc ! C'est fort joli de passer comme cela devant les gens sans les regarder.

LE DUC.

Ah, madame, je me prosterne ! Je suis furieux de ne vous avoir pas aperçue ; c'est que je regardais si je verrais mon coureur. Est-on allé appeler vos gens ?

Mme DE MIRVILLE.

Oui, oui. Restez avec nous jusqu'à ce qu'on nous avertisse.

LE DUC.

Comment, si j'y resterai ? Assurément ; je suis comblé,

enchanté de cette rencontre : c'est une bonne fortune pour moi ; il y a mille ans que je n'ai eu l'honneur de vous aller chercher : j'y suis pourtant allé un de ces jours ; je ne sais si on vous l'aura dit ; je serai encore assez malheureux pour qu'on m'ait oublié...

Mme DE VERMONT.

Vous ne me dites rien, à moi, monsieur le duc?

LE DUC.

Comment, je crois que c'est aussi madame de Vermont!

Mme DE VERMONT.

Oui, vraiment.

LE DUC.

En vérité, je suis odieux ! Je ne vois rien : je vous demande bien pardon.

Mme DE VERMONT.

Vous me délaissez aussi un peu, monsieur le duc.

LE DUC.

Non, je vous assure, ce n'est pas cela ; mais c'est que je suis toujours à Versailles, à Choisy, à Saint-Hubert... Tout mon temps se passe sur les chemins. Je regrette bien celui où... mais je ne veux pas perdre cet instant ; je ne vous quitterai point, je vous en réponds, que vous ne partiez d'ici.

Mme DE MIRVILLE

C'est bien honnête cela.

LE DUC.

Je suis trop heureux de trouver cette occasion de vous faire ma cour, pour n'en pas profiter le plus long-temps qu'il me sera possible. Il faut bien que nous causions un peu.

LE COUREUR, criant.

Monsieur le duc ! voilà votre carrosse.

LE DUC.

C'est bon, c'est bon. Mesdames, je vois bien que je ne puis vous être bon à rien : j'en suis outré, furieux ! Je m'enfuis. Demain j'aurai sûrement l'honneur d'aller à votre porte me présenter....

Mme DE MIRVILLE.

Justement je soupe chez moi; madame de Vermont y sera: cela serait bien honnête à vous si vous veniez.

LE DUC, en s'en allant.

Sûrement. Je ferai l'impossible pour ne pas y manquer.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien, madame, comment trouvez-vous cela? N'avez-vous pas cru qu'il allait rester avez nous?

Mme DE VERMONT.

Bon! voilà comme sont à présent tous les hommes.

Mme DE MIRVILLE.

Ah, voilà le chevalier! (Le chevalier s'approche.)

Mme DE VERMONT.

Monsieur le chevalier, c'est fort honnête. Vous me donnez la main pour sortir de la loge, et puis vous me laissez dans la foule! Je ne savais ce que vous étiez devenu.

LE CHEVALIER.

J'ai cru, madame, que vous alliez rester là.

Mme DE VERMONT.

Au milieu du corridor, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Non; mais... c'est que,... vous avez bien vu l'homme à qui j'ai parlé, et qui m'a entraîné?...

Mme DE VERMONT.

Moi? je n'ai rien vu.

LE CHEVALIER.

C'est celui qui se mêle de mon affaire pour le régiment en question; j'étais trop heureux de le rencontrer.

Mme DE VERMONT.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Je voulais savoir si ce qu'on m'avait dit était vrai.

Mme DE VERMONT.

Hum...

LE CHEVALIER.

Mais, d'honneur. Vous sentez bien que sans cela...

Mme DE VERMONT.

Vous êtes bien heureux que je sois la première à vous justifier.

Mme DE MIRVILLE.

Chevalier, qu'est-ce qui descend là? Cela me paraît bien joli.

LE CHEVALIER.

Peste, je le crois bien; c'est ma foi ce que nous avons de mieux.

Mme DE MIRVILLE.

Et vous la nommez?

LE CHEVALIER.

Ernestine. C'est une Allemande.

Mme DE VERMONT.

Quoi! c'est là cette beauté que vous nous vantiez tant? Mais regardez donc, madame: cela n'est point joli du tout.

Mme DE MIRVILLE.

Mais non, vous avez raison. De loin, elle m'avait paru avoir de l'éclat; mais ses yeux ne disent rien. Sa bouche est pincée; ah! elle est hideuse.

Mme DE VERMONT.

C'est ce que je vous dis. En vérité, l'on ne connaît plus rien au goût des hommes.

Mme DE MIRVILLE.

Ah! je vous en prie, madame, voyez un peu le président qui gagne la petite porte, comme il a l'air occupé!

LE CHEVALIER.

Je sais bien pourquoi; c'est qu'il y avait aux secondes loges quelqu'un à qui il s'intéresse.

Mme DE VERMONT.

Je l'aurais juré; les hommes ont toujours l'air sot, quand ils suivent leurs filles.

LE CHEVALIER.

Vous ne pouvez pas dire cela du baron, par exemple.

Mme DE MIRVILLE.

Oh, pour celui-là, non; il donnerait la main droite à une femme de qualité, et l'autre à une danseuse en même temps; cela ne lui fait rien du tout; il vous quitte, vous revient dans l'instant comme il lui plaît; cela lui est égal.

LE CHEVALIER.

On le connaît sur ce ton là, on ne lui en veut point de mal.

Mme DE MIRVILLE.

Le comte ne revient pas! Madame, ne serait-ce pas lui que je vois parler là-bas à deux femmes?

Mme DE VERMONT.

Je ne vois pas bien.

LE MARQUIS, arrivant.

Quoi, madame, vous étiez ici! Je ne vous ai aperçue nulle part.

Mme DE MIRVILLE.

J'étais dans la loge de madame de Vermont.

LE MARQUIS.

Savez-vous que vous êtes éblouissante!

Mme DE MIRVILLE.

Oui, on me trouve assez bien mise.

LE MARQUIS.

Mais c'est de votre santé que je parle.

Mme DE MIRVILLE.

Il est vrai que depuis quelques jours je me porte assez bien.

LE MARQUIS.

Mais je dis, on n'a jamais été comme cela. Y a-t-il longtemps que vous attendez? Vous êtes bien mal là.

Mme DE MIRVILLE.

Pour cela oui. Dites-moi un peu, connaissez-vous ces deux femmes qui sont là-bas, tout près de la porte?

LE MARQUIS.

Oui, c'est la présidente de Guerville, et l'autre, madame de... de... j'oublie toujours son nom; une intendante.

Mme DE MIRVILLE.

Quoi, madame de Préval?

LE MARQUIS.

Justement. Elle est fort jolie.

Mme DE MIRVILLE.

Comme cela. Et connaissez-vous l'homme qui leur parle? Je ne puis pas le voir.

LE MARQUIS.

Oui; c'est le comte de Versin. Il est très-amoureux de madame de Préval.

Mme DE MIRVILLE.

Le comte?

LE MARQUIS.

Ma foi, on me l'a assuré, et des gens bien instruits.

Mme DE MIRVILLE.

Et depuis quand?

LE MARQUIS.

Je ne vous dirai pas trop; mais il me semble qu'on m'a dit qu'il y avait plus de huit jours, que c'était une affaire arrangée.

LE VICOMTE *arrivant, frappant sur l'épaule du Marquis.*

Bonjour, marquis; attends-tu ton carrosse?

LE MARQUIS.

Oui. Écoute donc, vicomte. *(Il le prend sous le bras et lui parle à l'oreille.)* Je viens de faire une bonne tracasserie. Tu sais que madame de Mirville a Versin?

LE VICOMTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Qu'elle est très-jalouse?... Elle vient de me demander ce qu'il faisoit là-bas avec ces deux femmes. Je lui ai dit que c'est qu'il est amoureux fou de madame de Préval; que c'étoit une affaire arrangée: et elle le croit.

LE VICOMTE.

Ah, c'est très-bon! Tu es un homme charmant! Veux-tu que je te remène?

LE MARQUIS.

Non, je veux voir un peu ce que deviendra ceci. Ta broderie est jolie.

LE VICOMTE.

Oui, pas mal. As-tu joué à la paume aujourd'hui?

LE MARQUIS.

Non; j'ai essayé mes nouveaux anglais.

LE VICOMTE.

Comme cela tu ne sais pas ce qu'ils ont fait? Ah, voilà le chevalier! Chevalier, soupes-tu ce soir à la Nouvelle-France?

LE CHEVALIER.

Non, certainement: il y a mille ans que je n'y ai été, et je n'irai même plus.

LE VICOMTE.

Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela.

Mme DE VERMONT, au Chevalier.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Quoi, vous soupez encore avec des filles? Allez, je ne veux plus vous voir.

LE CHEVALIER.

Quelle folie! Comment, vous allez croire... Eh mais, fi donc!

LE VICOMTE, au Chevalier.

Tu as entendu? Je me suis diverti, et voilà le chevalier qui est querellé à présent.

LE MARQUIS.

J'entends le Comte.

Mme DE MIRVILLE.

En vérité, il est odieux d'attendre si long-temps son carrosse! Chevalier, voyez donc un peu. J'ai une migraine insupportable

Mme DE VERMONT.

Cette sortie-ci est mortelle! Le froid vous aura saisie.

LE COMTE offrant la main à madame de Mirville.

Allons, mesdames, voulez-vous bien venir? Madame, qu'avez-vous donc?

Mme DE MIRVILLE.

Quoi, devant moi, vous avez la hardiesse!... Allez, vous méritez... Je n'en puis plus!

LUXEMBOURG, criant.

Madame de Mirville! madame de Mirville!

LE COMTE.

Mais, madame, que voulez-vous donc dire?

LUXEMBOURG, criant.

Le carrosse de madame de Mirville!

LE COMTE.

Allons, le voilà.

LUXEMBOURG, criant.

Madame de Mirville! madame de Mirville, votre carrosse!

LE CHEVALIER.

Veux-tu bien te taire?

(Ils s'en vont.)

LE MARQUIS.

Eh bien, cela n'a pas mal réussi, comme tu vois.

LE VICOMTE.

A merveilles! Où soupes-tu ce soir?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien, je l'ai oublié.

LE VICOMTE.

N'est-il pas bien tard?

LE MARQUIS.

Non.

LE VICOMTE.

J'ai envie d'aller chez la maréchale. Viens-y.

LE MARQUIS.

Je le veux bien. Mon carrosse est-il là, Tancrède?

TANCRÈDE.

Oui, monsieur le marquis, et celui de monsieur le vicomte aussi.

(Ils se suivent.)

LE VICOMTE.

Eh bien, montons dans le tien, le mien viendra comme il voudra.

LE MARQUIS.

Je le veux bien; allons, passe. Chez la maréchale!

(Ils montent en carrosse.)

LE
SEIGNEUR AUTEUR.

PROVERBE XII.

PERSONNAGES.

LE DUC.
M. RONFLANT, *poète tragique.*
M. DÉCOUSU, *poète d'opéra-comique.*
DUPRÉ, *valet-de-chambre du duc.*

La scène est dans le cabinet du duc.

LE SEIGNEUR AUTEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC en robe-de-chambre, s'agitant et se promenant.

Quoi, je ne pourrai pas faire un vers, un vers seulement! Ah, voyons! (Il écrit.) Non, il est trop long. Oui, mais de cette façon? (Il écrit.) Il est trop court. (Il déchire son papier.)

DUPRÉ.

Mais, monseigneur, pourquoi faire ces vers vous-même, puisque vous avez tant de peine?

LE DUC.

Tant de peine?... Quest-ce que c'est que cette façon de parler? ai-je jamais eu de la peine à faire des vers?

DUPRÉ.

Je sais bien que non, tant que vous avez eu ce secrétaire un peu fou, que vous aimiez tant...

LE DUC.

Allons, taisez-vous; vous me faites perdre mes idées...

DUPRÉ.

J'en suis bien éloigné; et si j'en trouvais, je les donnerais tout-à-l'heure à monseigneur.

LE DUC.

Des idées, vous? Attendez; ne faites pas de bruit. Ah, oui-dà! c'estlyrique tout-à-fait; écrivons... (Il écrit.) Fort bien. Mais où est la rime? Cela me fait perdre trop de temps. C'est incroyable qu'aujourd'hui je ne puisse pas...

DUPRÉ.

En vérité, monseigneur, si vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

LE DUC.

Eh bien, monsieur le docteur, parlez.

DUPRÉ.

Je prendrais mon parti, moi; je ferais faire ces vers tout simplement par les gens du métier.

LE DUC.

Oui, si je n'en savais pas faire, imbécille.

DUPRÉ.

Ah! je demande pardon à monseigneur, je croyais...

LE DUC.

Allons, laisse-moi...Voyons encore.

DUPRÉ.

M. Ronflant et M. Décousu demandent à voir monseigneur.

LE DUC.

Que me veulent-ils? je suis en affaire.

DUPRÉ.

Je le leur ai dit; cependant je crois que vous feriez bien...

LE DUC.

Allons, faites-les entrer.

SCÈNE II.

LE DUC, RONFLANT, M. DÉCOUSU.

LE DUC.

Ah, messieurs! je suis charmé de vous voir; mais ce ne sera pas pour long-temps, parce que je suis un peu occupé...

M. RONFLANT.

Monsieur le duc cultive toujours les muses sans doute?

M. DÉCOUSU.

Eh! il a raison; elles le favorisent assez pour qu'il ne les délaisse pas.

LE DUC.

Il est vrai que quelquefois elles ne m'ont pas maltraité.

M. RONFLANT, M. DÉCOUSU.

Oh, toujours, toujours!

LE DUC.

Parfois elles ont des caprices, comme vous savez.

M. DÉCOUSU.

Vous ne les connaissez guère, je crois?

LE DUC.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous apporter le cinquième acte de ma nouvelle tragédie. Si vous aviez un quart d'heure seulement à me donner...

M. DÉCOUSU.

Moi, je ne veux faire voir à monsieur le duc que mon ariette de la Chaise de poste qui va se briser et qui sonne la ferraille : ce sera encore plus court.

M. RONFLANT.

Monsieur Décousu, un moment, s'il vous plaît; vous ne devez passer qu'après moi.

M. DÉCOUSU.

Monsieur Ronflant, vous prenez là un ton...

LE DUC.

Messieurs, vous vous disputerez une autre fois.

M. RONFLANT.

Mais, monsieur le duc, jugez un peu si un poète d'opéra comique doit avoir le pas sur un poète tragique. Si quelqu'un doit protéger le ton des héros, je crois que c'est vous.

M. DÉCOUSU.

Oui, le vrai ton des héros; mais celui qu'ils n'ont jamais eu et qu'ils n'auront jamais, cela est différent.

M. RONFLANT.

Qu'ils n'auront jamais?

M. DÉCOUSU.

Assurément; au lieu que moi je peins la nature et la vérité.

M. RONFLANT.

La nature et la vérité! Il y a bien du mérite à toujours copier! Où est donc le génie?

M. DÉCOUSU.

Molière manquait de mérite. Osez-vous dire cela?

M. RONFLANT.

Molière!... Molière n'a point fait de tragédies.

LE DUC.

Eh, messieurs, ne disputez pas! je n'ai pas le temps.

M. RONFLANT.

Monsieur le duc, suivant votre conseil, j'ai cherché pour mon dénouement, et j'ai imaginé, un tyran de plus.

M. DÉCOUSU.

Moi, j'ai cru que ma Chaise de poste était une nouveauté dont vous seriez content.

LE DUC.

Je vous ai déjà dit que j'étais occupé très-sérieusement.

M. RONFLANT.

Si monsieur le duc voulait nous faire part de ses productions...

M. DÉCOUSU.

Nous serions bien sûrs d'avoir de quoi admirer.

LE DUC.

Non, vous dis-je; j'ai passé toute la matinée à rêver, à barbouiller du papier, sans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'est qu'apparemment c'est un nouveau genre que monsieur le duc a choisi?

LE DUC.

Non, au contraire : c'est un couplet ; ainsi vous voyez bien...

M. DÉCOUSU.

Personne n'en fait assurément aussi facilement que monsieur le duc.

LE DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien ; mais aujourd'hui je ne sais ce que j'ai.

M. RONFLANT.

Est-ce un sujet rare?

LE DUC.

Non ; c'est un bouquet.

M. DÉCOUSU.

Un bouquet?

LE DUC.

Oui, un bouquet, pour une femme que j'aime ; et vous sentez bien qu'il faut que cela soit neuf, qu'il faut de la pensée. Asseyez, asseyez-vous là.

M. RONFLANT.

Mais la pensée, monsieur le duc l'a trouvée?

LE DUC.

Moi!

M. DÉCOUSU.

Oui, un bouquet.

LE DUC.

C'est vrai ; c'est moi qui veux que ce soit un bouquet. Comme vous dites, voilà la pensée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, et voilà le difficile.

M. DÉCOUSU.

Avez-vous choisi un air?

LE DUC.

Bon! j'en ai cent.

M. DÉCOUSU.

Il faut s'arrêter à un seul.

LE DUC.

C'est vrai, aussi j'avais envie de prendre...

M. RONFLANT.

M. Décousu vous en dira, monsieur le duc.

M. DÉCOUSU.

Oui, prenez... (Il chante.)

C'est la fille à Simonette. (1)

LE DUC.

C'étoit justement celui-là que j'avais en vue.

M. RONFLANT.

Eh bien, votre couplet est fait.

LE DUC.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

LE DUC, prenant sa plume.

C'est vrai, les choses viennent quelquefois comme cela sans peine.

M. DÉCOUSU.

Sans peine! Vous n'en avez sûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire : (Il chante.) (2)

Que de fleurs on va répandre...

LE DUC.

Oh, pour ce vers-là, je l'ai déjà écrit plus de vingt fois et je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer? Il est bon; il annonce la fête.

LE DUC.

C'est vrai. (Il écrit.)

Que de fleurs on va répandre,

M. DÉCOUSU.

Dans un jour aussi charmant!

LE DUC.

Voilà ce que j'ai fait.

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour aussi charmant?

(1) C'est un air d'Annette et Lubin.
(2) Il chante, et l'on chante tous les vers à mesure qu'on les fait.

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train ! Attendez; voyons ce que vous allez dire. Laissons faire monsieur le duc, ne le troublons pas.

LE DUC.

Je dirais par exemple..

M. DÉCOUSU.

Que de chants se font entendre,

M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on sent!

LE DUC.

Oui, oui.

Que de chants...

M. DÉCOUSU.

Se font entendre,

Un moment s'il vous plaît.

Pour....

M. RONFLANT.

Exprimer ce qu'on sent!

LE DUC.

Pour exprimer ce qu'on sent!

Je ne trouve pas mal ces deux vers-là. Qu'en dites-vous? Ne me flattez pas; parlez-moi naturellement.

Que de fleurs se font entendre,

M. DÉCOUSU.

Que de chants...

LE DUC.

Oui, oui.

Que de chants se font entendre,
Pour exprimer ce qu'on sent!

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveilles!

LE DUC.

Voyons un peu le reste. Je voudrais parler de ses grâces.

M. RONFLANT.

Oui, de ses grâces; c'est très-bien vu.

M. DÉCOUSU.

Vos grâces, votre art de plaire.

LE DUC.

Oui, je dis :

Vos grâces, votre art de plaire.

Écrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'est sûrement pas nous qui le faisons dire à monsieur le duc.

LE DUC.

Vos grâces, votre art de plaire...

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours...

LE DUC.

Se répètent tous les jours

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites :

Font répéter tous les jours :

LE DUC.

Oui, oui, je dis:

Font répéter tous les jours :

Font répéter, font répéter ! Il y a bien de quoi ; c'est qu'il faut peindre en chantant...

M. DÉCOUSU.

Sans doute, et c'est là votre talent.

LE DUC.

Oui, je n'y suis pas absolument maladroit.

Font répéter tous les jours :

M. DÉCOUSU.

C'est la fête de Cythère.

LE DUC.

Oh, pour celui-là, je me le vole à moi-même en le faisant ; je n'ai pas dit autre chose de la matinée.

C'est la fête de Cythère.

M. RONFLANT.

C'est la fête des amours.

LE DUC.

Cela va de soi-même; fête de Cythère, fête des amours. Qui dit l'un, dit l'autre.

M. DÉCOUSU.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

LE DUC.

Sûrement.

C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

C'est un tableau charmant!

M. DÉCOUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument; c'est un spectacle enchanteur! Personne que vous ne pourrait dire aussi bien :

C'est la fête de Cythère;
C'est la fête des amours.

LE DUC.

Il est vrai que je n'en suis pas mécontent, j'ose le dire.

M. DÉCOUSU.

Parbleu! je le crois bien.

LE DUC.

Revoyons tout le couplet, messieurs, je vous en prie. (Il chante.)

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour aussi charmant!
Que de chants se font entendre,
Pour exprimer ce qu'on sent!

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe! Quelle magnificence!

M. DÉCOUSU.

Les chœurs chantants sont rangés à droite et à gauche.

LE DUC.

C'est vrai, je n'y avais pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon! rien ne manque à cette fête; quelle imagination!

M. DÉCOUSU.

Et dans un seul couplet.

LE DUC.

Vos grâces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours :
C'est la fête de Cythère,

Tous trois ensemble.

C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

Divin!

M. DÉCOUSU.

Délicieux !

LE DUC.

Je suis bien aise que vous en soyez contents.

M. DÉCOUSU.

Contents?

M. RONFLANT.

Nous en sommes enchantés, ravis.

LE DUC.

Eh bien, croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrais jamais à faire ce couplet?

M. DÉCOUSU.

Vous ne connaissez pas vos talents, monsieur le duc.

M. RONFLANT.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquième acte? car je voudrais après, obtenir une lecture des comédiens.

LE DUC.

Mais, quand vous voudrez.

M. RONFLANT.

J'ai grand besoin que monsieur le duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

LE DUC.

Je le veux bien : vous me direz par qui.

M. RONFLANT.

C'est que c'est difficile.

M. DÉCOUSU.

Moi, je ne demande que le suffrage de monsieur le duc sur mon ariette; car le musicien est content.

LE DUC.

Nous verrons. Je vous dirai naturellement...

M. DÉCOUSU.

C'est là tout ce qui me retient; les rôles sont déjà distribués, et cela ira tout de suite.

LE DUC.

Je vous le ferai dire.

M. DÉCOUSU.

Pour votre couplet, monsieur le duc, je voudrais l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi aussi, je vous en réponds.

LE DUC.

Vous me faites le plus grand plaisir...

M. RONFLANT.

Je vous en demanderai une copie la première fois.

LE DUC.

Vous l'aurez.

MM. RONFLANT ET DÉCOUSU, chantent en s'en allant.

C'est la fête de Cythère,
C'est la fête des amours.

SCÈNE III.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC.

Holà, quelqu'un!

DUPRÉ.

Monseigneur?

LE DUC.

Allons.

DUPRÉ.

Eh bien, monseigneur, votre couplet?

LE DUC.

Il est fait.

DUPRÉ.

Et vous en êtes content?

LE DUC.

Je t'en réponds : il est charmant!

DUPRÉ.

Je savais bien que vous en viendriez à bout. Je n'avais garde de renvoyer ces messieurs.

LE DUC.

Allons, viens; je te le chanterai en m'habillant. (Il s'en va, et il emporte le couplet.)

LE MARI ABSENT.

PROVERBE XIII.

PERSONNAGES.

LE BAILLI.
GROS-JEAN, *paysan.*
CATHERINE, *femme de Gros-Jean.*

La scène est sur la place du village.

LE MARI ABSENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, CATHERINE pleurant.

CATHERINE.

Oui, monsieur le bailli, mon mari arrive aujourd'hui.

LE BAILLI.

Ne pleurez pas, mon enfant; il y a remède à tout.

CATHERINE.

Mais voilà le jour bien avancé : il n'y a guère de temps pour y penser; si vous m'abandonnez, monsieur le bailli, je suis une femme perdue!

LE BAILLI.

Vous abandonner, ma chère amie! Pouvez-vous l'imaginer seulement?

CATHERINE.

Il est vrai que ce serait bien mal à vous, après l'embarras où vous m'avez mise.

LE BAILLI.

Je vous aime toujours, et je suis plus occupé que vous, de vous tirer d'affaire.

CATHERINE.

Si je n'avais pas eu d'enfant encore pendant le voyage de mon mari, le reste ne serait rien. Pourquoi s'en va-t-il, au bout du compte?

LE BAILLI.

Sans doute. Mais j'arrangerai cela, soyez tranquille.

CATHERINE.

Je ne pourrais pas cacher les enfants. Tout le village sait ce qui est arrivé; et puis ils sont à lui, à ce que vous dites, malgré....

LE BAILLI.

Oui, la loi y est conforme. Je vous dirais bien cela en latin... mais...

CATHERINE.

Je ne l'entendrais pas. Ne nous amusons pas à cela.

LE BAILLI.

Écoutez, il me vient une idée. Vous croyez que votre mari va arriver, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oui, monsieur le bailli; j'en suis même toute troublée, quand j'y pense.

LE BAILLI.

Il ne faut point être troublée. Il faut vous en aller chez vous, et y demeurer tranquille. Moi, je resterai ici à l'attendre. Je parlerai à Gros-Jean. Sans nous entendre, vous verrez bien la mine qu'il fera. Je puis vous assurer qu'il ne sera pas mécontent.

CATHERINE.

Vous le croyez?

LE BAILLI.

J'en suis sûr. Il n'aime pas mal l'argent?

CATHERINE.

Ah, beaucoup! et c'est là ce qui lui a fait faire son voyage.

LE BAILLI.

Quand je me tournerai du côté de votre maison, vous viendrez nous trouver avec vos deux enfants: vous en cacherez un d'abord; et selon ce que nous dirons, vous montrerez l'autre.

CATHERINE.

Et qu'est-ce que vous direz, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Il est inutile à présent que vous le sachiez.

CATHERINE.

Mais pourquoi? Je n'en dirai rien.

LE BAILLI.

Ah, ne voilà-t-il pas la curiosité qui vous prend!

CATHERINE.

Non, non, monsieur le bailli ; c'est que je voudrions seulement savoir...

LE BAILLI.

Allez-vous-en plus tôt que plus tard : il ne faut pas que votre mari nous trouve ensemble.

CATHERINE.

Ah ! je le vois tout là-bas.

LE BAILLI.

Vous voyez bien, éloignez-vous.

CATHERINE.

Oh, il ne regarde pas de ce côté-ci. Adieu, adieu, monsieur le bailli.

SCÈNE II.

LE BAILLI.

Cette petite femme-là est charmante! Quand il m'en coûterait quelque argent ; c'est tout simple : et puis on promet.... D'ailleurs, il peut arriver quelque malheur, qui me procurera de quoi tout payer. Nous sommes au public ; c'est au public à faire les frais de nos folies, puisque nous travaillons à punir et à réparer les fautes. Comme la circonstance donne de l'esprit! Voilà une pensée qui ne m'était pas encore venue : je la mettrai bien à profit à l'avenir. Mais Gros-Jean s'approche : voyons si nous réussirons à le persuader.

SCÈNE III.

LE BAILLI, GROS-JEAN.

LE BAILLI.

Eh bien, Gros-Jean, vous voilà donc enfin de retour?

GROS-JEAN.

Oui, monsieur le bailli, à vot' sarvice; comment vous en va?

LE BAILLI.

Fort bien, Gros-Jean, fort bien. Votre voyage vous a-t-il valu bien de l'argent?

GROS-JEAN.

Il devait m'en valoir; mais j'ai mangé tout ce que j'avais porté; encore bien heureux d'en avoir eu assez.

LE BAILLI.

Et comment cela? Votre oncle avait des vignes, à ce que vous m'aviez dit.

GROS-JEAN.

Oui, mais la justice a tout vendangé; c'est comme la grêle, monsieur le bailli : c'est même encore pire; car tous les frais ont fauché le reste; et personne n'a eu rien, que deux ou trois créanciers, qui disent encore qu'on leur a pris les trois quarts de ce qu'ils devaient avoir.

LE BAILLI.

Cela arrive quelquefois comme cela.

GROS-JEAN.

Tout le monde mourrait à présent, que je ne voudrais pas me baisser pour avoir un héritage.

LE BAILLI.

Vous avez raison.

GROS-JEAN.

Ne parlons plus de cela, monsieur le bailli. Quelle nouvelle y a-t-il ici? Comment se porte ma femme?

LE BAILLI.

Votre femme se porte très-bien; mais il y a bien des nouvelles depuis votre départ.

GROS-JEAN.

Comment donc! et sont-elles bonnes du moins?

LE BAILLI.

Oui, elles ne sont pas mauvaises.

GROS-JEAN.

Eh, pardi, monsieur le bailli, comptez-moi donc un peu ça.

LE BAILLI.

Vous savez, quand vous êtes parti, que nous avions un nouveau seigneur qui venait d'acheter cette terre-ci ?

GROS-JEAN.

Oui, vraiment, et je n'étions pas fâché d'être délivré de l'autre. Celui-ci est-il meilleur ?

LE BAILLI.

Je vous en réponds ; c'est un homme qui aime à faire le bien du paysan.

GROS-JEAN.

Voilà un brave homme; pardi, c'ti-là.

LE BAILLI.

Mais il veut qu'on travaille. Il prétend que ce village sera très-riche dans quatre ans, si on veut faire ce qu'il dira.

GROS-JEAN.

Et pourquoi pas ? D'abord qu'on veut notre bien, monsieur le bailli, c'est raisonnable.

LE BAILLI.

Il dit aussi qu'il veut prouver que plus on a d'enfants, et plus on est riche.

GROS-JEAN.

Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Mais il faut pouvoir les élever, ces enfants ; ils ne travaillent pas en venant au monde.

LE BAILLI.

Il sait bien cela ; et pour qu'il y ait beaucoup d'enfants dans son village, et qui se portent bien, voici ce qu'il a imaginé.

GROS-JEAN.

Voyons, voyons ; j'aimons déjà ce seigneur-là, moi, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Écoutez bien.

GROS-JEAN.

Oh, par la mordié, je n'en pardrons pas un mot, voyez-vous.

LE BAILLI.

Chaque enfant qui viendra au monde pendant dix ans, il donnera au père cent écus.

GROS-JEAN.

Cent écus! Et quand cela commencera-t-il?

LE BAILLI.

Oh, il y a déjà plus d'un an de passé.

GROS-JEAN.

Plus d'un an! Je suis bien malheureux de m'être en allé, j'aurions déjà gagné cent écus au moins.

LE BAILLI.

Mais, depuis votre départ, votre femme est accouchée.

GROS-JEAN.

Ma femme est accouchée, monsieur le bailli? Mais il y a dix-huit mois; et quand je suis parti, elle n'était pas grosse.

LE BAILLI.

Il faut donc le dire au seigneur; car il veut que les enfants soient réellement du mari.

GROS-JEAN.

Gardez-vous-en bien, monsieur le bailli. Je ne sais ce que je dis. Oh, sûrement je me rappelle...

LE BAILLI.

Prenez-y garde.

GROS-JEAN.

J'aurai donc les cent écus?

LE BAILLI.

Oui, par enfant.

GROS-JEAN.

Pardi, ce n'est pas tout perdre; mais c'est un seigneur d'or! Que je suis fâché de m'être en allé!

LE BAILLI.

Tenez, voilà votre femme. Vous lui avez grande obligation de cet argent-là.

GROS-JEAN

Ah, pardi, je vous en réponds. Je vois bien que sans elle je ne les aurois jamais eus.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, CATHERINE montrant un enfant qu'elle porte.

GROS-JEAN.

Eh, dis donc, femme, est-ce un fieu ou une fille, que j'ons pour ces cent écus?

CATHERINE.

C'est tous les deux, Gros-Jean.

GROS-JEAN, avec joie.

Quoi, j'ons deux enfants?

CATHERINE.

Oui, vraiment, mon ami.

GROS-JEAN.

Ah, pargué, femme, c'est un trésor! Quoi, monsieur le bailli, j'aurai six cents francs?

LE BAILLI.

Oui, tu peux y compter.

GROS-JEAN.

Voilà une brave femme, monsieur le bailli!

LE BAILLI, à Catherine.

Cela va bien.

CATHERINE, au Bailli.

Oh, je vais le rendre encore plus content.

LE BAILLI, à Catherine.

Prenez garde à ce que vous direz.

CATHERINE.

Ah, Gros-Jean, nous aurons plus de six cents francs.

GROS-JEAN.

Comment donc?

CATHERINE.

Ces deux enfants-là sont venus ensemble, vois-tu.

GROS-JEAN.

Oui?

CATHERINE.

Eh bien, je suis grosse encore, je vas en avoir aussi deux, cela fera douze cents francs.

GROS-JEAN, avec joie.

Pardi, t'as raison.

LE BAILLI, à part.

Cette femme-là me ruinera. (A Catherine.) Mais vous n'êtes pas grosse?

CATHERINE.

Cela ne fait rien : je le deviendrai.

GROS-JEAN.

Quest-ce que t'as, dis donc, femme? Mais quel bonheur, monsieur le bailli !

LE BAILLI.

Oui, cela est très-heureux.

GROS-JEAN.

Mais si cela va comme cela tous les ans; v'là que j'aurons six cents francs de rente.

LE BAILLI.

Je vous le disais bien, votre femme vous enrichira.

GROS-JEAN.

Pardi, c'est bien vrai. Je croyais d'abord devoir te gronder...

LE BAILLI, à Gros-Jean.

Qu'est-ce que vous allez dire?

GROS-JEAN.

Oh! rien, rien, monsieur le bailli; je nous observerons.

CATHERINE.

Pourquoi donc vouloir me gronder, mon ami?

GROS-JEAN.

Oh! je dis gronder; ce n'est pas gronder, à moins que ce soit te gronder de ce que tu n'étais pas venue avec moi.

CATHERINE.

J'aurais été bien aise d'y aller.

GROS-JEAN.

Eh pardi non, j'en aurions été bien fâché.

CATHERINE.

Comment, c'est bien vrai?

GROS-JEAN.

Sans doute; ne faut-il pas que les enfants soient faits ici, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Sûrement.

GROS-JEAN.

Allons, allons, c'est bon. As-tu préparé à souper?

CATHERINE.

Oui, mon ami.

GROS-JEAN.

Eh bien, allons boire à la santé d'un si bon seigneur. Monsieur le bailli, en voudriez-vous prendre votre part?

LE BAILLI.

Pourquoi pas? j'aime les braves gens, les honnêtes gens.

GROS-JEAN.

Allons, venez donc; car je vous aimons bien aussi nous; n'est-ce pas, Catherine?

CATHERINE.

Oh, pour cela, oui; et ce sera toujours tout de même.

GROS-JEAN.

Tu as raison; femme. Allons, allons souper, je parlerons un peu de cela à la table.

LES FOUX.

PROVERBE XIV.

PERSONNAGES.

M. DISSONANT, *musicien.*
M. L'ABBÉ HIATUS, *poëte.*
M. DESJARRETS, *maître de ballets.*
CABRY, *prévôt de M. Desjarrets.*
Mme DOUAIREVILLE, *plaideuse.*
UN GARÇON CAFETIER.

La scène est dans un des cafés du Boulevard.

LES FOUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DISSONANT entre en chantant entre ses dents. Il se promène, bat la mesure, s'arrête, et dit :

Ce n'est pas cela. Revoyons mes papiers. (Il tire un papier de sa poche, et il lit.)

C'est Victoire ici qu'on aime et que l'on fête.

Victoire, Victoire! Où madame de Franville a-t-elle été prendre le nom de Victoire? On est accoutumé à mettre une roulade sur le mot Victoire; je ne peux pourtant pas commencer mon air par une roulade. Quand le diable y serait, il faudra qu'elle s'en passe : d'ailleurs je ne veux pas composer cela à la française. A la française, moi! Quoi, c'est cela qui m'arrête? Allons, allons, il faut prendre le parti de continuer comme j'ai commencé. Voyons un peu. (Il chante.)

Air : *Adoré, adoré, poursuivi des belles*, etc., de l'École de la jeunesse.

C'est Victoire ici qu'on aime et que l'on fête,
C'est le plus doux amusement;
Du bonheur on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant :
Du bonheur on se trouve au faîte.
Il y renaît à chaque instant :
C'est Victoire ici que l'on fête,
C'est le plus doux amusement;
Du bonheur on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant,

Fort bien, fort bien.

C'est Victoire ici que l'on fête,
C'est le plus doux amusement;
Du bonheur on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant.

Bravo, bravo. Il faut écrire cela tout de suite. Garçon, garçon!

SCÈNE II.

M. DISSONANT, LE GARÇON.

LE GARÇON.

On y va. (Il arrive.) Ah ! c'est vous, monsieur Dissonant?

M. DISSONANT.

Oui, oui, donnez-moi... (Il chante.)
Il y renaît à chaque instant.

LE GARÇON.

Qu'est-ce que vous voulez? Du café, de la limonade, de l'orgeat?

M. DISSONANT.

Non, non, une plume et de l'encre.

LE GARÇON.

Vous allez en avoir dans l'instant. (Il va en chercher.)

M. DISSONANT chante.

Du plaisir on se trouve au faîte,
Il y renaît à chaque instant,
Sans tourment,
Très-gaîment,
Sûrement
Très-content.
C'est Victoire ici que l'on fête;
C'est le plus doux amusement.

Ah, charmant, charmant! Allons donc; la plume, l'encre?

LE GARÇON.

La voilà, monsieur.

M. DISSONANT, s'asseyant et écrivant en chantonnant.

C'est Victoire ici que l'on fête.
C'est le plus doux amusement.

SCÈNE III.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, LE GARÇON.

L'ABBÉ entre en rêvant.

Faut-il qu'une malheureuse rime m'arrête! (Il se promène.)

M. DISSONANT chante et écrit.

Sans tourment,
Très-gaîment,
Très-content,
Sûrement.
C'est Victoire ici que l'on fête;
C'est le plus doux amusement.

L'ABBÉ.

Revoyons encore. (Il lit.)
Ainsi qu'on voit naître les fleurs
Aux doux commandements de Flore,
L'amour, des plus vives couleurs,
Orne le teint de Léonore.

Je ne changerai sûrement rien à cela.
Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'aurore
Répand... répand... répand...

M. DISSONANT chante.

Sans tourment,
Très-gaîment...
(Il chante sans prononcer.)
C'est le plus doux amusement.

L'ABBÉ.

Monsieur, ce que vous faites là sera-t-il long?

M. DISSONANT.

Monsieur, je n'en sais rien. (Il chante.)

L'ABBÉ.

Monsieur, c'est que j'ai un couplet à faire, pour la fête d'une dame...

M. DISSONANT.

Moi de même, monsieur l'abbé; je ne fais pas un couplet, mais une ariette pour la fête d'une dame, et qui, je me flatte, ne sera pas mauvaise. (Il chante.)

C'est le plus doux amusement.

A présent, voyons la reprise. (Il chante.)

Tout s'anime; on aime à rire...

L'ABBÉ

Avec cet homme-là, je ne ferai jamais rien, si je n'écris.

(M. Dissonant chante sans prononcer, en écrivant.)

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'aurore
Répand...

Il faut absolument que j'écrive. Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

L'ABBÉ.

Une plume et de l'encre. (Le garçon va prendre l'écritoire de M. Dissonant pendant qu'il chante, et l'abbé se met à écrire.)

Tout s'anime, on aime à rire,
La gaîté toujours vous soutient,
L'on ne se lasse pas de dire :
Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

M. DISSONANT.

Écrivons, écrivons. (Il cherche sa plume.) Qu'est donc devenue l'écritoire? Hé, garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

M. DISSONANT.

Eh bien, mon encre, ma plume, qu'en avez-vous fait?

LE GARÇON.

J'ai cru que vous n'en aviez plus que faire; je l'ai donnée à M. l'abbé. Je m'en vais vous en chercher une autre.

M. DISSONANT.

Allons, dépêchez-vous donc; ce drôle-là me fera perdre mes idées. (Il chante.)

L'on ne se lasse pas de dire:
Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

L'ABBÉ.

Monsieur, si vous chantez toujours, je ne pourrai jamais faire mon couplet.

M. DISSONANT.

Monsieur, vous me prenez bien mon encre.

L'ABBÉ.

Ah! monsieur, je m'en vais vous la rendre, si vous ne voulez plus chanter.

M. DISSONANT.

Oh bien, l'on m'en donnera d'autre.

L'ABBÉ.

Mais ce n'est qu'une rime que je cherche.

LE GARÇON.

Monsieur, voilà de l'encre et une plume.

M. DISSONANT.

C'est bon. (Il chante.)
Il rend l'âme contente,
L'on ne désire plus rien.
Divin, divin! (Il écrit et chante.)
Il rend l'âme contente,
L'on ne désire plus rien.

L'ABBÉ.

Mais, monsieur....

M. DISSONANT chante.

Sans cesse on rit, toujours on chante,
Sans cesse on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Monsieur?

M. DISSONANT.

Laissez, laissez donc.
Sans cesse on rit, toujours on chante.

L'ABBÉ.

Mais, monsieur, il m'est impossible de rien faire, si vous continuez de chanter haut.

M. DISSONANT.

Travaillez pendant que j'écris. (Il chante tout bas.)

L'ABBÉ.

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'aurore
Répand...

C'est incroyable que je ne puisse rien trouver.

M. DISSONANT chante.

Sans cesse on rit, toujours on chante :
Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !
Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !

L'ABBÉ.

Mais, monsieur...

M. DISSONANT chante.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !
(Il se lève et bat la mesure.)
Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien. (Il écrit, et chante bas.)

L'ABBÉ.

Il va peut-être rester tranquille : essayons d'achever. (Il se frotte la tête.)

SCÈNE IV.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY.

M. DESJARRETS.

Cabry!

CABRY.

Monsieur?

M. DESJARRETS.

Dans combien de temps faut-il que je sois chez madame de Versant?

CABRY.

Dans trois quarts d'heure.

M. DESJARRETS.

Trois quarts d'heure! Il n'y a personne ici, j'ai envie de commencer mon ballet en question. Sais-tu les airs?

CABRY.

Je sais les deux premiers.

M. DESJARRETS.

C'est bon. Joue-moi d'abord la marche des Paladins.

CABRY.

Je la sais tout entière.

M. DESJARRETS.

Attends un moment. (Il fait quelques pas.) Je marche en avant d'abord, je reviens.... C'est cela, allons. (Cabry joue.)

M. DISSONANT, L'ABBÉ.

Eh, monsieur! monsieur!

M. DESJARRETS.

Comment, messieurs, qu'est-ce que vous avez donc? Ah, c'est vous, monsieur Dissonant!

M. DISSONANT.

C'est moi-même qui compose une ariette, monsieur Desjarrets.

M. DESJARRETS.

Ah, une ariette nouvelle?

M. DISSONANT.

Oui, vraiment, pour madame de Franville.

M. DESJARRETS.

Je fais aussi un ballet pour sa fête.

M. DISSONANT.

C'est fort bien : mais faites taire votre maudit violon. Vous me faites perdre le ton, je ne sais plus où j'en suis.

M. DESJARRETS.

Vous vous moquez, vous êtes trop habile pour cela.

L'ABBÉ.

Moi, monsieur, je fais un bouquet, je cherche une rime, et votre violon me distrait.

M. DESJARRETS.

Allons, allons, joue toujours. (Cabry joue, et M. Desjarrets danse.)

M. DISSONANT.

Un moment seulement, que j'aie écrit ceci. (Il chante.)

Sans cesse on rit, toujours on chante.

M. DESJARRETS.

Joue donc. (Il danse, et M. Dissonant chante.)

M. DISSONANT.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

Arrêtez donc.

M. DESJARRETS.

Mais je n'ai pas de temps à perdre, en honneur.

L'ABBÉ.

Mais, monsieur, par grâce...

M. DESJARRETS.

Allons, Allons. (Cabry joue, et il danse.) Attends, attends un moment. (Il marche.)

M. DISSONANT.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!
Mais grand bien,
Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

Mais, monsieur Dissonant, comment voulez-vous que je compose mon pas, si vous me chantez un autre air que celui sur lequel je dois danser?

M. DISSONANT.

Mais, monsieur Desjarrets, comment voulez-vous que j'achève d'écrire mon ariette, quand vous faites jouer un autre air que celui que j'ai dans la tête?

L'ABBÉ.

Hé, messieurs, comment voulez-vous tous les deux que je fasse des vers avec un pareil bruit?

M. DESJARRETS.

Messieurs, vous ferez comme vous voudrez. Allons, joue, et recommençons le tout. (Il danse. M. Dissonant et l'Abbé se désespèrent.)

M. DISSONANT.

C'est impossible!

L'ABBÉ.

Je n'y tiens pas!

M. DESJARRETS.

Cela va bien, je tiens ma marche. Laisse-moi dessiner ma gavotte. (Il compose en marchant, sans violon.)

M. DISSONANT chantant.

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!
Mais grand bien,
Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

M. Dissonant, chantez donc tout bas.

M. DISSONANT.

Je le veux bien, pourvu que vous ne fassiez pas jouer du violon.

L'ABBÉ.

Ah! à la bonne heure.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, laissez-moi faire. (Il danse.) Nous croisons par ici, ha, ha! à gauche à présent, chassez, fort bien, non, je tourne, ah, ah! l'entrelas.... (Il continue en marchant.)

SCÈNE V.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY, Mme DOUAIREVILLE.

Mme DOUAIREVILLE, à Cabry.

Monsieur, n'avez-vous pas vu ici M. Rongeant?

CABRY.

Qu'est-ce que c'est, madame, que M. Rongeant?

Mme DOUAIREVILLE.

C'est mon procureur.

CABRY.

Je ne le connais pas; adressez-vous à ces messieurs, ils vous diront cela, ils étoient ici avant nous.

Mme DOUAIREVILLE, à M. Dissonant.

Monsieur, voudriez-vous bien me dire....

M. DISSONANT chante.

Il rend l'âme contente;
L'on ne désire plus rien.

M. DESJARRETS.

Monsieur Dissonant, je m'en vais faire jouer du violon. (Il compose.)

M. DISSONANT.

Ah! je vous demande pardon.

Mme DOUAIREVILLE, à M. Dissonant.

Monsieur, dites-moi donc si vous avez vu mon procureur ici. Il est pour moi de la dernière importance que je lui parle à l'instant; on vient de me faire signifier un arrêt qui me réduira à la mendicité. Je n'ai pas un morceau de pain, si...

M. DISSONANT.

Dieu vous bénisse, ma bonne dame.

Mme DOUAIREVILLE.

Mais, monsieur, je ne demande pas l'aumône; répondez-moi, je vous prie.

M. DISSONANT.

Je suis occupé, madame, adressez-vous à ces messieurs.

Mme DOUAIREVILLE.

Sauront-ils où il est?

M. DISSONANT.

Oh, sûrement.

Mme DOUAIREVILLE.

Monsieur l'abbé?

M. DISSONANT.

Oui, oui.

Mme DOUAIREVILLE, à l'Abbé.

Monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Je ne veux rien acheter, je n'ai pas le temps.

Mme DOUAIREVILLE.

Mais, monsieur, je ne suis pas une marchande, je suis une femme de qualité qui est la plus malheureuse du monde.

L'ABBÉ.

Vous n'êtes pas si malheureuse que moi. Qu'est-ce que vous demandez?

Mme DOUAIREVILLE.

Mon procureur.

L'ABBÉ.

Procureur! Il y a cent rimes à ce mot-là.

Mme DOUAIREVILLE.

Je ne vous parle ni de rime, ni de raison; car je crois que j'aurais tort. Mais à qui donc s'adresser ici? Ah! voilà un monsieur qui se promène: il ne me dira pas qu'il est occupé celui-là du moins. (Elle va à M. Desjarrets.) Monsieur, pourrez-vous m'enseigner ce que je demande? Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, tenez, passez par là.

Mme DOUAIREVILLE.

Par où, monsieur?

M. DESJARRETS.

A droite.

Mme DOUAIREVILLE.

A droite?

M. DESJARRETS.

Oui. Revenez à présent.

Mme DOUAIREVILLE.

Ici?

M. DESJARRETS.

Oui, chassez.

Mme DOUAIREVILLE.

Qui voulez-vous que je chasse?

M. DESJARRETS.

Vous ne m'entendez pas: tenez, approchez-vous de moi.

Mme DOUAIREVILLE.

Comme cela?

M. DESJARRETS.

Oui. En avant à présent.

Mme DOUAIREVILLE.

Mais pourquoi faire?

M. DESJARRETS.

Vous allez voir, donnez-moi la main. Allons, Cabry, joue.

CABRY, accommodant son violon.

Monsieur, tout-à-l'heure.

M. DISSONANT.

Pour moi, je m'en vais.

L'ABBÉ.

Et moi aussi. (Cabry joue.)

M. DESJARRETS.

Allons, madame, laissez-vous conduire.

Mme DOUAIREVILLE.

Je ne demande pas mieux.

M. DESJARRETS.

Plus vite donc.

Mme DOUAIREVILLE.

Vous me faites danser?

M. DESJARRETS.

Sans doute. (Il la mène fort vite.)

Mme DOUAIREVILLE.

Je n'en puis plus, ah! ah!

M. DESJARRETS.

Pourquoi donc voulez-vous danser, si vous n'avez pas la force?

Mme DOUAIREVILLE.

Eh, je n'en ai pas d'envie, monsieur!

M. DESJARRETS.

Ma foi, je l'ai cru. Allons-nous-en.

Mme DOUAIREVILLE.

La tête a tourné ici à tout le monde. J'ai envie d'aller attendre mon procureur chez lui. Il faudra bien qu'il revienne du moins pour se coucher.

L'IMPORTANT.

PROVERBE XV.

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL DE FRANCE.
LE CHEVALIER DE COURE-PLAINE, *aide-maréchal-des-logis de l'armée.*
SAINT-GRATIEN, *aide-major.*
D'AUVERSAC, *capitaine d'infanterie.*
GERVAULT, *capitaine de cavalerie.*
DERINCOURT, *capitaine de dragons.*
UN GARÇON *de théâtre.*

La scène est dans le foyer de la Comédie française.

L'IMPORTANT.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

SAINT-GRATIEN.

Eh bien, d'Auversac, que ferons-nous?

D'AUVERSAC.

Ma foi, je n'en sais rien. Quelle diable de fantaisie, de venir ici un jour de pièce nouvelle! Je savais bien que nous n'y trouverions pas de place.

SAINT-GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que ce serait la plus belle chose du monde, que depuis long-temps on n'a rien vu de pareil.

D'AUVERSAC.

Mais si elle est bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de rester à la comédie italienne...

SAINT-GRATIEN.

Mais il n'y avait personne. Et puis je n'entends pas l'italien.

D'AUVERSAC.

Ni moi non plus; mais Arlequin me fait rire.

SAINT-GRATIEN.

Oui, avec les cabinets de tourlourette, la laitière pour dire une lettre, mariner pour marier; M. Bataillon, Pataflon; c'est toujours la même chose.

D'AUVERSAC.

Cela ne fait rien; j'aime mieux cela qu'une tragédie, ou de la musique où je ne connais rien.

SAINT-GRATIEN.

Chacun a son goût.

D'AUVERSAC.

Tu aurais besoin de rire un peu, au moins; car tu travailles trop.

SAINT-GRATIEN.

Cela te paraît comme cela, parce que tu ne fais rien, toi.

D'AUVERSAC.

Ne veux-tu pas que j'aille me casser la tête sur des cartes de géographie, ou à faire des calculs? C'est à vous autres, messieurs de l'état-major, à vous donner cette peine-là. A propos, est-ce une affaire finie? entres-tu dans l'état-major de l'armée?

SAINT-GRATIEN.

Oui, c'est décidé. Je voudrais voir seulement le chevalier de Coure-Plaine, pour savoir de lui quand je pourrai voir M. le Maréchal.

D'AUVERSAC.

Que ne vas-tu chez lui?

SAINT-GRATIEN.

On ne le trouve jamais le chevalier; et c'est pour cela principalement que je suis venu ici, pour voir si je ne le rencontrerais pas.

D'AUVERSAC.

Ah! je ne m'étonne plus, si tu n'as pas voulu aller à la comédie italienne.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, D'AUVERSAC, SAINT-GRATIEN.

LE CHEVALIER entre d'un air effaré.

Il n'y a personne ici. (Il veut sortir.)

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Qui est-ce qui m'appelle là? Ah, c'est vous, monsieur de Saint-Gratien! N'avez-vous pas vu le petit Duc, votre colonel?

SAINT-GRATIEN.

Non; personne n'est venu ici depuis que nous y sommes.

LE CHEVALIER.

C'est inconcevable! Il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ses affaires, et je ne le trouve pas.

SAINT-GRATIEN.

Il va peut être y venir.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut; il a à me parler pour faire changer de quartier à son régiment. Il faut que je sache du moins où il veut aller, pendant que nous faisons le nouvel arrangement.

SAINT-GRATIEN.

Je n'en sais rien; il ne m'en a pas parlé : mais, monsieur le chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir : vous veniez de sortir.

LE CHEVALIER.

Oui, le Maréchal m'a envoyé chercher, et nous n'avons rien fait; notre travail est remis à ce soir à neuf heures.

SAINT-GRATIEN.

On ne pourra donc pas le voir d'aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Non; nous serons renfermés toute la soirée.

SAINT-GRATIEN.

J'aurais pourtant besoin de lui parler, et cela me dérange beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je conçois cela. Avez-vous une place ici?

SAINT-GRATIEN.

Non, vraiment; et vous?

LE CHEVALIER.

Oh, moi, j'ai la loge de la Maréchale, et puis celles de toutes les femmes de ma connaissance; mais on ne peut pas se partager.

SAINT-GRATIEN.

Vous êtes bien heureux! Savez-vous quand M. le Maréchal partira?

LE CHEVALIER.

Oui; mais je ne peux pas le dire.

SAINT-GRATIEN.

Et notre département?

LE CHEVALIER.

est fait.

SAINT-GRATIEN.

De quel côté à peu près?

LE CHEVALIER.

C'est un secret; mais vous allez avoir vos ordres tout-à-l'heure.

SAINT-GRATIEN.

J'aurais bien voulu rester ici encore quelques jours.

LE CHEVALIER.

Cela sera difficile. Si vous voulez, j'en parlerai au Maréchal, et j'obtiendrai sûrement qu'on retarde votre départ.

SAINT-GRATIEN.

Tout de bon, vous me feriez plaisir.

LE CHEVALIER.

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

SAINT-GRATIEN.

Je vous en serai très-obligé. Je n'ai besoin que de huit jours, pour avoir seulement le temps d'acheter des chevaux.

LE CHEVALIER.

Je ne conçois pas cela. (Il tire sa montre.) Il est près de cinq heures et demie, la Maréchale doit être arrivée; elle va bien me gronder, je m'enfuis.

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Mais, quand vous voudrez; demain, après-demain, ou à Versailles, où nous serons toute la semaine prochaine.

SCÈNE III.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

D'AUVERSAC.

N'est-ce pas là cet important qui égara notre colonne la campagne dernière, qui nous fit faire six lieues au lieu de deux, sans pouvoir trouver notre camp, et puis qui nous laissa là?

SAINT-GRATIEN.

C'est lui-même.

D'AUVERSAC.

Que le diable l'emporte! C'est aussi lui qui voulait battre les paysans hanovriens parce qu'ils n'entendaient pas le français, et qui ne savait par leur répondre quand ils lui parlaient latin.

SAINT-GRATIEN.

C'est vrai.

D'AUVERSAC.

Eh bien, ce sont pourtant ces gens-là qui ont toutes les grâces. Cela me met toujours en colère, de voir que, sans aucun talent que de la fatuité, l'on parvienne ainsi; pendant que nous...

SAINT-GRATIEN.

Paix donc, si l'on t'entendait!...

D'AUVERSAC.

Cela est-il faux? Je sais bien que tu ne seras pas comme cela toi.

SAINT-GRATIEN.

Je crois que voilà M. le Maréchal; oui, c'est lui-même.

SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC, UN GARÇON.

LE MARÉCHAL, au garçon de théâtre.

Va-t-on bientôt commencer?

LE GARÇON.

Oui, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Eh, vous voilà, mon cher Saint-Gratien! Je suis bien aise de vous voir. Vous viendrez ce soir chez moi, n'est-ce pas?

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le Maréchal, je le désirais fort; mais...

LE MARÉCHAL.

Eh bien, qui vous en empêchera?

SAINT-GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que vous seriez renfermé toute la soirée avec M. le chevalier de Coure-Plaine.

LE MARÉCHAL.

Avec le chevalier de Coure-Plaine! Et qui vous a dit cela?

SAINT-GRATIEN.

C'est lui-même, monsieur le Maréchal. Je viens de le voir dans l'instant.

LE MARÉCHAL.

Ah! celui-là n'est pas mauvais; moi renfermé avec lui! Et pourquoi faire?

SAINT-GRATIEN.

Pour travailler, à ce qu'il dit.

LE MARÉCHAL.

Mais la tête lui a donc tourné?

SAINT-GRATIEN.

Il s'est même chargé de parler à monsieur le Maréchal pour me donner quelques jours à rester ici.

LE MARÉCHAL.

Quelques jours! Vous ne vous en irez qu'avec moi.

SAINT-GRATIEN.

Sûrement je suis à vos ordres ; mais c'est qu'il prétend que monsieur le Maréchal partira dans peu peut-être.

LE MARÉCHAL.

Moi! dans deux mois au plus tôt. Ah! je suis bien aise de savoir tout cela. C'est encore un joli travailleur!

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le Maréchal, ne lui dites pas que c'est moi qui ai dit cela.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi? Laissez-moi faire. Le voilà justement.

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL, SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Maréchal, je venais savoir si vous arriviez, pour....

LE MARÉCHAL.

Où avez-vous donc pris, monsieur le Chevalier, que nous devions être renfermés ensemble toute la soirée?

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le Maréchal, c'est que j'ai cru...

LE MARÉCHAL.

Et pour travailler avec vous encore?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai pensé que vous aimeriez mieux voir M. de Saint-Gratien le matin.

LE MARÉCHAL.

Vous avez fort mal pensé. Je veux le voir toujours, à toute heure. Et vous vous mêlez de vouloir protéger? Cela vous va bien, vis-à-vis de lui surtout!

LE CHEVALIER.

Moi?

LE MARÉCHAL.

Oui, vous. Vous me faites partir bientôt. A vous entendre, je suis à vos ordres apparemment.

LE CHEVALIER.

En vérité, je n'ai jamais pensé...

LE MARÉCHAL.

Allons, allons. Madame la Maréchale est-elle arrivée?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur le Maréchal; je venais au-devant de vous pour vous le dire.

LE MARÉCHAL.

Venez, Saint-Gratien, je veux vous présenter à madame la Maréchale. Il faut, pour faire connaissance avec elle, que vous veniez souper avec nous. Y a-t-il une place dans sa loge pour Saint-Gratien!

LE CHEVALIER.

Non, monsieur le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Et où étiez-vous, vous?

LE CHEVALIER.

Dans sa loge.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, vous trouverez une autre place; un agréable comme vous ne saurait jamais manquer.

SAINT-GRATIEN.

Mais, monsieur le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de monsieur le Chevalier.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi donc cela? Allons, je vous dis que je le veux. Venez.

SAINT-GRATIEN.

Bonsoir d'Auversac, à demain.

D'AUVERSAC.

Je suis charmé de ce qui vient d'arriver. Adieu.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GERVAULT.

LE CHEVALIER.

Me voilà bien avancé! Que devenir à présent?

GERVAULT.

Eh bien, Chevalier, que fais-tu donc ici? La pièce va commencer.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien.

GERVAULT.

Tu es bien heureux toi, je ne sais pas comme tu fais; tu es toujours placé le mieux du monde. Je suis venu trop tard, et je ne peux pas trouver un coin; tout est plein.

LE CHEVALIER.

Je voudrais pouvoir te donner ma place; car j'ai envie de m'en aller.

GERVAULT.

Bon, quelle folie!

LE CHEVALIER.

Je ne te mens pas. J'ai promis à la duchesse qui est malade, d'aller lui tenir compagnie pendant la comédie, parce qu'elle n'aura personne.

GERVAULT.

Tu iras après la grande pièce, et tu lui en diras des nouvelles; cela te servira d'excuse.

LE CHEVALIER.

Non, je t'en prie, jette-moi à sa porte : tu me feras plaisir; car je ne pourrai jamais trouver mes gens.

GERVAULT.

Quoi, tu laisserais comme cela la Maréchale? fi donc! je ne le souffrirai jamais, je suis trop de tes amis pour cela, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu entrer dans sa loge.

LE CHEVALIER.

Je te dis que je ne le veux pas; en honneur, j'ai affaire.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, DERINCOURT, GERVAULT.

DERINCOURT.

Eh bien, mon pauvre Chevalier, te voilà donc débusqué? La loge de la Maréchale est remplie et tu n'y es pas! Tu dois être bien humilié, de te voir comme cela préférer un nouveau-venu.

GERVAULT.

Quoi, tu me trompais?

LE CHEVALIER.

Non, je t'assure que je n'ai pas voulu y rester, et que j'ai même cédé ma place.

DERINCOURT.

Oui; cédé sa place, il y a bien été forcé par le Maréchal. Je sais ton histoire; je viens de rencontrer d'Auversac, qui m'a tout conté.

GERVAULT.

Tu me la diras.

DERINCOURT.

Je t'en réponds bien.

GERVAULT.

Ah, bien! Je viens te mener chez la duchesse, où tu veux aller. Derincourt y viendra aussi.

DERINCOURT.

Je ne demande pas mieux.

GERVAULT.

Et tu lui diras ce qui vient de lui arriver.

DERINCOURT.

Cela sera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras! Allons, allons.

(Ils s'en vont, et emmènent le chevalier.)

L'ENRAGÉ.

PROVERBE XVI.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ERMONT, *lieutenant-général.*
LE CHEVALIER DE GIRSAC, *lieutenant d'infanterie.*
Mme THOMAS, *maîtresse d'auberge.*
M. HACHIS, *cuisinier.*

La scène est dans une auberge.

L'ENRAGÉ.

La scène représente une chambre d'auberge de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, Mme THOMAS.

Mme THOMAS entrant la première, et fermant la fenêtre.

Monsieur le Comte, voilà votre chambre.

LE COMTE.

Elle n'est pas trop bonne; mais une nuit est bientôt passée.

Mme THOMAS.

Monsieur, c'est la meilleure de la maison, et personne n'a encore couché dans ce lit-là depuis que les matelas ont été rebattus.

LE COMTE.

Voulez-vous bien mettre cela quelque part? (Il lui donne son chapeau, son épée et sa canne, et il s'assied.) Ah çà, madame Thomas, qu'est-ce que vous me donnerez à souper?

Mme THOMAS.

Tout ce que vous voudrez, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Mais encore?

Mme THOMAS.

Vous n'avez qu'à dire.

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez?

Mme THOMAS.

Je ne sais pas bien; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter M. l'écuyer?

LE COMTE.

Ah! oui, je serai fort aise de causer avec M. l'écuyer.

Mme THOMAS, criant.

Marianne, dites à M. l'écuyer de monter.

LE COMTE.

Avez-vous bien du monde dans ce temps-ci, madame Thomas?

Mme THOMAS.

Monsieur, pas beaucoup, depuis qu'on a fait passer la grande route par... chose...

LE COMTE.

Je passerai toujours par ici, moi; je suis bien aise de vous voir, madame Thomas.

Mme THOMAS.

Ah, monsieur! je suis bien votre servante, et vous avez bien de la bonté.

LE COMTE.

Il y a long-temps que nous nous connaissons.

Mme THOMAS.

Monsieur m'a vue bien petite.

LE COMTE.

Et vous m'avez toujours vu grand, vous : c'est bien différent.

SCÈNE II.

LE COMTE, Mme THOMAS, M. HACHIS.

Mme THOMAS.

Tenez, monsieur l'écuyer, parlez à M. le Comte.

LE COMTE.

Ah, monsieur l'écuyer, qu'est-ce que vous me donnerez à manger?

M. HACHIS.

Monsieur, dans ce temps-ci, nous n'avons pas de grandes provisions.

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que vous avez?

M. HACHIS.

Qu'est-ce que monsieur le Comte aime?

LE COMTE.

Je ne suis pas difficile; mais je veux bien souper. Voyons.

M. HACHIS.

Si monsieur le Comte avait aimé le veau...

LE COMTE.

Oui, pourquoi pas?

M. HACHIS.

Ce matin, nous avions une noix de veau excellente.

LE COMTE.

Eh bien, donnez-la-moi.

M. HACHIS.

Oui; mais il y a deux messieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à monsieur le Comte.

LE COMTE.

Mais quoi?

M. HACHIS.

Madame Thomas, si nous avions cette outarde de l'autre jour...

LE COMTE.

Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci?

Mme THOMAS.

Oui, monsieur, quelquefois.

LE COMTE.

Et vous ne pourriez pas en avoir une?

M. HACHIS.

Oh, mon dieu, non.

LE COMTE.

Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour?

Mme THOMAS.

Ce n'est pas nous, ce sont des voyageurs qui passent par ici, et qui nous en font voir quand ils en ont; et quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

M. HACHIS.

Six mois! il n'y en a pas trois.

Mme THOMAS.

Je dis qu'il y en a six, puisque c'était le jour du mariage de M. le bailli.

M. HACHIS.

Vous croyez?

Mme THOMAS.

J'en suis sûre.

LE COMTE.

Oui; mais avec tout cela, je meurs de faim, et je ne sais pas encore ce que j'aurai à souper.

Mme THOMAS.

Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

M. HACHIS.

Oui, cela se peut faire, et cela n'est pas long.

LE COMTE.

Eh bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. HACHIS.

Allons, allons. (Il s'en va et il revient.) Je pense à une chose: nous n'en avons pas de poulets, nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, et ils sont trop petits.

Mme THOMAS.

Eh bien, nous donnerons autre chose à monsieur.

LE COMTE.

Mais dépêchez-vous.

Mme THOMAS.

Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. HACHIS.

Vous savez bien que, depuis qu'on a jeté un sort sur le colombier, il n'y en revient plus.

Mme THOMAS.

C'est vrai, je n'y pensais pas.

LE COMTE.

Mais donnez-moi de la viande de boucherie, et finissons.

Mme THOMAS.

Monsieur l'écuyer n'est pas long, il est accoutumé à servir promptement.

LE COMTE.

Donnez-moi des côtelettes.

M. HACHIS.

On a mangé les dernières à dîner.

LE COMTE.

N'y a-t-il pas ici un boucher?

Mme THOMAS.

Oui, monsieur, mais c'est aujourd'hui jeudi; il ne tuera que demain.

LE COMTE.

Quoi, je ne pourrai donc rien avoir!

M. HACHIS.

Pardonnez-moi; mais c'est qu'il faut savoir le goût de monsieur.

LE COMTE.

Mais j'aime tout, et vous n'avez rien.

M. HACHIS.

Si monsieur voulait un gigot, par exemple?

LE COMTE.

Oui; et vous n'en aurez pas?

M. HACHIS.

Je vous demande pardon, nous en avons un.

LE COMTE.

Ah, voilà donc quelque chose! Et il sera bien dur?

M. HACHIS.

Non, monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

LE COMTE.

Eh bien, mettez-le à la broche tout de suite.

M. HACHIS.

Allons, allons, il sera bientôt cuit.

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre chose?

M. HACHIS.

Non, monsieur, pour le présent; mais si vous repassiez dans huit jours...

LE COMTE.

Eh, va te promener. Allons, ne perdons pas de temps.

M. HACHIS.

J'y vais, j'y vais.

Mme THOMAS.

Et moi, je m'en vais mettre le couvert en attendant.

LE COMTE.

Allons, dépêchez-vous tous les deux.

Mme THOMAS.

Vous n'attendrez pas. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE seul, prenant du tabac.

Quelle diable d'auberge! (Il se promène.) On ne m'y rattrapera plus. (Il regarde à la fenêtre et il lit l'enseigne.) « Ici l'on fait noces et festins, à pied et à cheval. » Ce sont de jolis festins, je crois.

SCÈNE IV.

LE COMTE, Mme THOMAS.

Mme THOMAS, mettant le couvert.

Le couvert sera bientôt mis; c'est toujours une avance.

LE COMTE.

Et le gigot est-il à la broche?

Mme THOMAS.

Oui, monsieur, il y a long-temps.

LE COMTE.

Pourvu qu'il ne soit pas gâté encore.

Mme THOMAS.

Oh, non, monsieur, le mouton est tué d'hier.

LE COMTE.

D'hier? Il sera dur comme un chien.

Mme THOMAS.

Non, non. (Elle s'en va et revient.) Quel vin veut monsieur le Comte?

LE COMTE.

Eh, celui que vous aurez.

Mme THOMAS.

Nous avons du vin blanc et du vin rouge.

LE COMTE.

Donnez-moi du blanc.

Mme THOMAS.

C'est bien choisir, car c'est le meilleur.

LE COMTE.

Oui, je crois que ce sera de joli vin!

Mme THOMAS.

Il est excellent; car quand monseigneur l'intendant passe par ici, on en met toujours six bouteilles dans son carrosse.

LE COMTE.

Pour ses gens apparemment?

Mme THOMAS.

Non, car c'est lui qui paie tout.

LE COMTE.

Je le crois bien.

Mme THOMAS.

Vous verrez, vous verrez. (Elle crie.) Marianne! Oh! (Elle sort et prend deux bouteilles qu'elle met sur la table.) Tenez, en voilà de deux façons; vous choisirez. (Elle s'en va et elle revient.) Monsieur, je voulais vous dire une chose.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au gigot!

Mme THOMAS.

Oh, non, monsieur, tout au contraire.

LE COMTE.

Eh bien, dites donc.

Mme THOMAS.

Monsieur, c'est que nous avons là-bas un jeune officier, et ...

LE COMTE.

Quoi?

Mme THOMAS.

Si monsieur le Comte voulait, il aurait l'honneur de souper avec lui.

LE COMTE.

Et le gigot est-il fort?

Mme THOMAS.

Oh, oui, monsieur.

LE COMTE.

Sans cela il ne souperait pas, n'est-ce pas?

Mme THOMAS.

Mais nous serions bien embarrassés.

LE COMTE.

Faites-le monter.

Mme THOMAS.

Je m'en vais le lui dire.

LE COMTE.

Écoutez, apportez un couvert.

Mme THOMAS.

Oui, oui, monsieur.

LE COMTE.

Attendez donc; le connaissez-vous cet officier?

Mme THOMAS.

Oui, monsieur; il passe toujours par ici.

LE COMTE.

Vous ne savez pas son nom?

Mme THOMAS.

Son nom? Ah! c'est M. le chevalier de Girsac.

LE COMTE.

Girsac?

Mme THOMAS.

Oui, j'en suis bien sûre; car il a passé par ici quand il était page, et il a écrit son nom sur la cheminée de sa chambre.

LE COMTE.

Allons, faites-le venir.

Mme THOMAS.

J'y vais, j'y vais. Monsieur le Chevalier, monsieur le Chevalier, par ici, par ici. Entrez là.

SCÈNE V.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Monsieur le Chevalier, entrez donc. (Le Chevalier fait de très-grandes révérences.) Je serais charmé de faire connaissance avec vous.

LE CHEVALIER.

Mon général, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE COMTE.

Asseyez-vous donc. (Le chevalier s'assied.) Nous ferons mauvaise chère. D'où venez-vous comme cela?

LE CHEVALIER.

Du régiment, mon général; de Dunkerque.

LE COMTE.

Qu'est-ce qui en est lieutenant-colonel à présent? est-ce toujours le bon homme la Garde?

LE CHEVALIER.

Non, mon général; il a obtenu une lieutenance de roi. C'est M. de Gouvière.

LE COMTE.

Ah! qui était dans Poitou?

LE CHEVALIER.

Justement.

LE COMTE.

Et le major?

LE CHEVALIER.

C'est encore M. de la Verdac.

LE COMTE.

Un gros garçon, que j'ai vu, il y a bien long-temps, commandant de bataillon.

LE CHEVALIER.

Oui, mon général.

LE COMTE.

Et qu'est devenu le petit Guiraudan? C'était un joli officier.

LE CHEVALIER.

Il s'est marié d'abord qu'il a eu la croix, et il a quitté.

LE COMTE.

Et comment appelez-vous..... un grand, qui était si fou? Attendez.....

LE CHEVALIER.

Du Merlier?

LE COMTE.

Oui, c'est cela; je l'aimais beaucoup.

LE CHEVALIER.

Il a été tué à Hastembeck.

LE COMTE.

Ah, le pauvre diable!.... Je ne sais pas si l'on nous fera bientôt souper.

LE CHEVALIER.

Mon général, si vous voulez, j'irai voir.

LE COMTE.

Oui, oui, vous êtes ici le junior. Mais voilà madame Thomas, restez, restez.

SCÈNE VI.

LE COMTE, Mme THOMAS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh bien, madame Thomas, où en sommes-nous?

Mme THOMAS.

Je viens voir si ces messieurs veulent être servis?

LE COMTE.

Eh mais, sûrement, tout de suite.

Mme THOMAS.

Allons, allons. (Elle va chercher le souper.)

LE COMTE.

Mettons-nous toujours à table.

(Ils s'arrangent tous les deux, et déploient leurs serviettes.)

Mme THOMAS, apportant le gigot (1).

Tenez, messieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

LE COMTE.

Oui; mais il est bien petit, madame Thomas.

Mme THOMAS.

Pas trop, monsieur; vous en serez bien content.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez, mon général, je m'en vais le couper.

LE COMTE.

Non, non, laissez-moi faire. (Il coupe le gigot.) Avez-vous faim?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment; car je n'ai pas dîné.

LE COMTE.

Tant pis.

Mme THOMAS.

Ah çà, messieurs, vous n'avez plus besoin de rien?

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre chose?

Mme THOMAS.

Non, monsieur, dont je suis bien fâchée. Quand vous appellerez, je viendrai tout de suite.

(1) On fait un gigot avec un morceau de pain, dans lequel on enfonce une fourchette pour faire le manche, que l'on entoure de papier.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Tenez, monsieur le Chevalier, voilà une bonne tranche, un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

LE CHEVALIER, dévorant.

J'aurai bientôt fait.

LE COMTE, mangeant.

Vous vous étouffez.

LE CHEVALIER.

Oh, que non.

LE COMTE.

Allons, buvez un coup.
(Ils boivent.)

LE CHEVALIER.

Mon général, voulez-vous bien me donner une autre tranche?

LE COMTE.

Vous mangez trop vite.

LE CHEVALIER.

Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de temps, comme vous voyez.

LE COMTE.

Oui, oui.
(Ils mangent vite tous les deux.)

LE CHEVALIER.

Mon général, je suis fâché de la peine; mais si vous vouliez me laisser prendre.

LE COMTE, coupant.

Eh, non, non, un moment, s'il vous plaît. Tenez, voilà un bon morceau.

LE CHEVALIER.

Oh, il sera bientôt expédié. (Il mange d'une vitesse incroyable.)

LE COMTE, à part en mangeant.

Il faut prendre un parti ici.

LE CHEVALIER.

Mon général, voulez-vous bien?...

LE COMTE.

Buvez en attendant. (Le chevalier boit.) Tenez, cela sera peut-être un peu dur. (Il lui donne un morceau en faisant une grimace.) Eh bien, comment le trouvez-vous? (Il fait encore une grimace, et le chevalier le regarde avec étonnement.)

LE CHEVALIER.

Fort bon. (Il le regarde, et le comte redouble ses grimaces.)

LE COMTE.

Il y a à tirer. (Il fait une grimace.)

LE CHEVALIER.

Un peu; mais cela ne fait rien. (Le comte fait encore une grimace, qui étonne de plus en plus le chevalier.)

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez donc? (Il fait une grimace.)

LE CHEVALIER.

C'est que... vous...

LE COMTE, faisant la grimace.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas ce que cela veut dire.

LE COMTE, faisant la grimace.

Ce mouvement-là que je fais?

LE CHEVALIER.

Oui, mon général.

LE COMTE, faisant la grimace.

Je vous le dirai si vous voulez : ce n'est rien.

LE CHEVALIER.

Vous ne faisiez pas de même avant le souper.

LE COMTE, faisant la grimace.

Non, cela vient de me prendre tout-à-l'heure. Depuis quinze jours je suis comme cela souvent. Tenez, mangez ce petit morceau-là. (Il fait la grimace.)

LE CHEVALIER.

Et peut-on savoir d'où cela vient?

LE COMTE, faisant la grimace.

Je vous le dirai si vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien... (Il fait la grimace.)

LE CHEVALIER, avec inquiétude.

Par un chien?

LE COMTE. Il fait la grimace.

Oui, un petit chien noir... Mangez-donc.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus faim.

LE COMTE, faisant la grimace.

Quand je fais ce mouvement-là, je crois toujours le voir, ce chien, comme s'il allait se jeter sur moi. (Il fait la grimace.) Mais ce n'est rien.

LE CHEVALIER se lève, prend son assiette en regardant attentivement le Comte.

LE COMTE, faisant la grimace.

Où allez-vous?

LE CHEVALIER, s'en allant.

Je m'en vais revenir.

LE COMTE.

Mais restez donc.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, mangeant.

Si je n'avais pas pris ce parti-là, je me serais couché sans souper. (Il mange le reste du gigot.) Ils se disputent là-bas. Dépêchons-nous. (Il boit.) Il n'est pas mauvais ce petit gigot-là. Quel train! Madame Thomas! madame Thomas!

SCÈNE IX.

Mme THOMAS, sans paraître.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais lui parler.

LE COMTE.

Eh bien, venez donc.

Mme THOMAS à la porte, tenant la clef.

Comment, monsieur...

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez donc? Entrez, entrez.

Mme THOMAS, à la porte.

C'est M. le Chevalier, qui dit comme cela que c'est fort mal fait à moi de le faire souper avec un enragé.

LE COMTE.

Il le croit réellement?

Mme THOMAS, à la porte.

Comment, s'il le croit! Oui, monsieur, il le croit; et c'est fort mal fait à vous de venir comme cela décrier mon auberge.

LE COMTE.

Mais je ne suis pas enragé.

Mme THOMAS, à la porte.

Pourquoi donc est-ce qu'il le dit?

LE COMTE.

Approchez, approchez. Est-ce que les enragés boivent et mangent?

Mme THOMAS, approchant.

Ah! c'est vrai. Il est donc fou.

LE COMTE.

Apparemment.

Mme THOMAS.

Je ne comprends pas cela.

LE COMTE.

Faites-le venir.

Mme THOMAS, criant.

Monsieur le Chevalier, venez, venez.

LE COMTE, criant.

Allons, Chevalier, arrivez.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, Mme THOMAS.

Mme THOMAS.

Entrez donc. M. le Comte n'est pas enragé.

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes pas enragé?

LE COMTE.

Je vous dis que non.

LE CHEVALIER, avançant.

J'ai cru que vous alliez le devenir.

LE COMTE.

C'est un conte que je vous ai fait.

Mme THOMAS.

Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

LE COMTE.

Je m'en vais boire à votre santé. (Il boit.)

Mme THOMAS.

Vous savez bien que les enragés ne boivent ni ne mangent.

LE CHEVALIER.

Mais, mon général, pourquoi faisiez-vous donc toutes ces grimaces?

LE COMTE.

Pour vous empêcher de manger autant. Mais nous faisons la même route, et demain je vous promets de vous bien donner à dîner,

LE CHEVALIER.

Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

LE COMTE, se levant.

Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux?

LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

Mme THOMAS.

Pendant ce temps-là je m'en vais desservir tout cela, et faire préparer vos lits. (Elle emporte le plat et les assiettes.)

LE COMTE.

Vous ferez bien, madame Thomas. Allons, venez, Chevalier.

(Ils sortent.)

LE DIAMANT.

PROVERBE XVII.

PERSONNAGES.

Mme DE GERCOURT.
M. DE GERCOURT.
LE COMTE DE TOURMONT.
HENRIETTE, *femme-de-chambre de Mme de Gercourt.*
M. DE MIRVAULT, *frère de M. de Gercourt.*
IKAEL, *marchand juif, allemand.*
DUMONT, *valet-de-chambre de Mme de Gercourt.*
CHAMPAGNE, *laquais de M. de Gercourt.*

La scène est à Paris, chez madame de Gercourt.

LE DIAMANT.

SCÈNE PREMIÈRE.

IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

Matemoiselle Henriette, pale-vous un peu à moi.

HENRIETTE.

Ah, c'est vous, monsieur Ikaël?

IKAEL.

Oui, matemoiselle, j'ai tonne pien à vous le pon chour.

HENRIETTE.

Qu'est-ce qui vous fait venir ici aujourd'hui? Avez-vous quelque chose de nouveau à vendre?

IKAEL.

Oh! j'ai un marché, c'est pour rien; c'est plus que un ponheur pour celle qui l'aura.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

IKAEL.

C'est un tiamant qui vaut touze mille francs, et que l'on tonne pour... je vous tis pour rien.

HENRIETTE.

Voyons.

IKAEL.

Tenez, regartez avec ces yeux dont vous êtes connaissante. (Il lui donne une bague.)

HENRIETTE.

C'est une bague?

IKAEL.

Oui, justement, vous connaissez fort pon, sur la moment.

HENRIETTE.

Elle est belle; mais le prix fait tout.

IKAEL.

C'est un fort pel eau ; avec la feu qu'il chette, c'est un grand éclair.

HENRIETTE.

Et combien voulez-vous le vendre?

IKAEL.

C'est un prix te touze mille francs qu'il faut.

HENRIETTE.

Douze mille francs?

IKAEL.

Il coûte cela, et je tonne moi, parce que c'est un tame qui a pesoin t'argent, pour moitié.

HENRIETTE.

Six mille francs?

IKAEL.

Oui, justement, six mille francs; je porte à fous, pour faire voir à matame te Gercourt.

HENRIETTE.

Attendez; elle va venir, vous lui parlerez.

IKAEL.

Je veux pien. Je tonne aussi à vous, matemoiselle, si je fends ici.

HENRIETTE.

Tenez, je l'entends. (Elle lui rend la bague.)

SCÈNE II.

Mme DE GERCOURT, HENRIETTE, IKAEL.

Mme DE GERCOURT, dédaigneusement.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là, mademoiselle?

HENRIETTE.

C'est monsieur Ikaël, madame.

Mme DE GERCOURT.

Ah, oui, c'est vrai. Qu'est-ce qu'il veut? (Elle s'assied.)

IKAEL.

Matame; je marche ici pour fous faire un service fort peau.

HENRIETTE.

Tenez, madame, c'est un diamant admirable, voyez!

Mme DE GERCOURT,

Un diamant? Non, je ne veux pas le voir.

IKAEL.

Mais, matame, le vue il ne coûte rien; regarte un peu seulement, comme il prille. (Il donne la bague.)

Mme DE GERCOURT.

Il n'est pas vilain. (Elle le regarde avec attention.) Mademoiselle, mon diamant du milieu n'est-il pas plus beau que cela?

HENRIETTE.

Non, vraiment.

Mme DE GERCOURT.

Mais vous avez raison; il jette beaucoup de feu.

HENRIETTE.

C'est ce que j'ai vu de mieux dans ce genre-là, et il n'est pas cher.

IKAEL.

Non, il est pour un morceau te pain.

Mme DE GERCOURT.

Mais c'est que j'en raffole! Réellement cela ferait un effet!... Je ne le garderais pas en bague.

HENRIETTE.

Dites donc à madame.

IKAEL.

S'il faut parler en conscience, je tis à l'heure même. Il faut touze mille francs; on n'aurait pas un pareil pour ste prix, je jure.

Mme DE GERCOURT.

Douze mille francs! C'est beaucoup d'argent. Je ne veux plus le voir. (Elle le regarde toujours.)

HENRIETTE.

Mais dites donc à madame le dernier mot, monsieur Ikaël.

Mme DE GERCOURT.

Non, je n'en veux plus entendre parler.

IKAEL.

Matame, je tis encore un parole : il faut touze mille francs, comme j'ai tit; mais je tonne à matame pour six mille, parce que c'est un personne tont l'affaire il est embarrassée, c'est un tame qui a choué et a pesoin t'archent.

Mme DE GERCOURT.

Six mille francs. Combien cela fait-il de louis?

IKAEL.

Justement teux cent cinquante, comme cela il est vrai.

Mme DE GERCOURT.

Deux cent cinquante louis? Mademoiselle, cela n'est pas cher, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Non, vraiment; et vous trouveriez bien à vous en défaire à ce prix-là.

Mme DE GERCOURT.

Il me fait un plaisir!... que je ne puis pas dire.

IKAEL.

Oui, il est fort plaisantement acréable; matame il a raison.

HENRIETTE.

Eh bien, madame, il faut l'acheter.

Mme DE GERCOURT.

Mais, je n'ai pas d'argent, et je n'ai rien à vendre.

IKAEL.

Si vous n'avez point t'archent, tonne-moi autre chose; je prends sur la pon prix.

Mme DE GERCOURT.

Que je suis malheureuse!

HENRIETTE.

Mais si monsieur voulait...

Mme DE GERCOURT.

Mon mari! Oui, c'est bien à lui qu'il faut s'adresser! Allons, reprends ton diamant, je ne veux plus le voir. (Elle rend la bague.)

IKAEL.

Mais il a grand tort, il trouvera jamais un pareil, matame.

Mme DE GERCOURT.

Allons, va-t'en ; cela me donne une humeur épouvantable!

HENRIETTE.

Monsieur Ikaël, attendez un moment.

IKAEL.

Je reste toujours, encore.

HENRIETTE.

Madame, il me vient une idée. M. le comte de Tourmont vous prêterait bien six mille francs peut-être?

Mme DE GERCOURT, souriant.

Lui?

HENRIETTE.

Pourquoi pas? Vous les lui rendrez quand vous voudrez.

Mme DE GERCOURT.

Il est vrai que le comte... Henriette, tu as bien de l'esprit; au moins.

HENRIETTE.

Madame, c'est mon zèle pour vous qui me fait imaginer cela. Ce marché est unique, et je ne voudrais pas vous le voir manquer.

Mme DE GERCOURT, nonchalamment.

Mais, c'est que le comte... Crois-tu qu'il le veuille?

HENRIETTE.

Sûrement: il n'y a pas assez long-temps qu'il vous connaît pour qu'il ne saisisse pas cette occasion de vous faire plaisir, puis madame lui fera vouloir.

Mme DE GERCOURT.

Je lui ferai vouloir? Mais c'est que je ne l'aime pas trop.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela fait? Vous n'en aimez pas d'autre mieux que lui à présent.

Mme DE GERCOURT.

Non... Écoute. Tu as raison; il va sûrement arriver, et je lui ferai une querelle...

HENRIETTE.

J'entends, et le raccommodement se fera par la bague.

Mme DE GERCOURT.

Non, je ne veux pas qu'il me la donne.

HENRIETTE.

Sans doute; mais il vous prêtera l'argent qu'il faut pour l'acheter.

Mme DE GERCOURT.

C'est cela même.

HENRIETTE.

Ah, j'entends un carrosse! (Elle va voir à la fenêtre.) C'est lui qui arrive. Je vais faire cacher le Juif dans l'anti-chambre, et je reviendrai. Vous me direz quand il faudra le faire entrer.

Mme DE GERCOURT.

Oui, c'est fort bien.

(Henriette emmène le Juif.)

SCÈNE III.

Mme DE GERCOURT, LE COMTE, DUMONT.

DUMONT, annonçant.

M. le comte de Tourmont.

Mme DE GERCOURT.

Quoi, c'est vous, monsieur le Comte! (Elle se lève.)

LE COMTE.

Que faites-vous donc, madame? Mais qu'avez-vous! Vous me paraissez bien abattue.

Mme DE GERCOURT.

Je n'ai rien, monsieur. Mais comment êtes-vous ici aujourd'hui?

LE COMTE.

Moi, madame! où puis-je être mieux? Si vous saviez avec quelle impatience j'attends le moment de vous voir...

Mme DE GERCOURT.

Moi? Celui-là est merveilleux! Je vous jure que je ne m'y attendais pas.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc dire, madame? Vous me désespérez, réellement.

Mme DE GERCOURT.

Voilà, par exemple, ce que je ne crois pas : tenez, soyez vrai. Je ne trouve pas que vous ayez tort; vous avez pu croire que je vous aimerais...

LE COMTE.

Comment! me serais-je abusé? Vous me faites trembler!

Mme DE GERCOURT.

Non, monsieur, je ne vous fais pas trembler. Laissez-moi dire. Je crois que j'ai pu vous paraître aimable : mais à la longue, on ne paraît pas toujours la même; il y a tant de femmes qui ont l'art de plaire, qu'il n'est pas difficile d'en trouver qui puissent vous paraître mieux que moi.

LE COMTE.

Je ne comprends pas...

Mme DE GERCOURT.

Cela n'est pas difficile cependant; quand j'aime, à peine l'exprimai-je : j'ai une façon d'être toute particulière. Les hommes aiment les femmes vives, je ne le suis pas, ce n'est pas votre faute. Vous trouvez mieux, cela est tout simple.

LE COMTE.

Mieux, mieux! Mais, madame...

Mme DE GERCOURT.

Non, je vous dis vrai, la Présidente vous convient, et si j'étais homme, je sens que je l'aimerais.

LE COMTE.

La Présidente! à peine lui ai-je parlé jamais.

Mme DE GERCOURT.

Quoi! hier, pendant le souper... Là, pouvez-vous nier?

LE COMTE.

Je ne nie pas qu'elle m'a demandé quand j'irais à Versailles, et que je lui ai répondu que je n'en savais rien.

Mme DE GERCOURT.

Mais en répondant cela, on ne regarde pas une femme jusque dans le fond de l'âme, et on ne l'attend pas pour lui donner la main après le souper, quand on n'a pas autre chose à lui dire. Je ne suis pas jalouse au moins, n'allez pas le croire, ce n'est pas un reproche.

LE COMTE.

Vous seriez bien fâchée que je le crusse; tant je vous suis indifférent.

Mme DE GERCOURT.

Indifférent! non; j'ai de l'amitié pour vous.

LE COMTE.

Ah, madame, cessez ce ton; vous m'accablez, vous me désespérez; je ne vois que vous au monde capable de m'attacher, je ne veux vivre que pour vous.

Mme DE GERCOURT.

On dit toujours cela.

LE COMTE.

On peut le dire; mais on ne le sent pas comme je le sens; et je jure que jamais...

Mme DE GERCOURT.

Pourquoi cet empressement pour la Présidente? Car, si vous voulez que je vous l'avoue, cela m'a véritablement fâchée. Une femme qu'à peine vous connaissez...

LE COMTE.

Eh, madame, pourquoi ne me l'avoir pas dit? Je n'ai même rien lu dans vos yeux qui me l'annonçât.

Mme DE GERCOURT.

Parce que je voulais...

SCÈNE IV.

Mme DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE, IKAEL du côté du Comte.

HENRIETTE.

Madame a sonné, je crois?

Mme DE GERCOURT.

Non, mademoiselle. Eh bien, pourquoi donc laisser entrer cet homme-là?

IKAEL.

Monsieur Comte, si vous êtes ami de matame, c'est un marché t'or.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?

Mme DE GERCOURT.

Allons, je n'en veux point. Mademoiselle, je vous en prie, faites-le sortir.

HENRIETTE.

Mais, madame, que M. le Comte juge.

IKAEL.

Oui, monsieur Comte, c'est un tiamant qui n'a pas sa pareil dans tout la monde entier.

LE COMTE.

Un diamant? Voyons.

Mme DE GERCOURT.

Non, ne regardez pas cela : d'ailleurs je n'en ai que faire.

LE COMTE.

Il est fort beau, combien veux-tu le vendre?

IKAEL.

Je tirai à monsieur Comte, il me connaît pien. A Metz, monsieur Comte, vous savez pien que j'étais connu dans la régiment?

LE COMTE.

Allons, finis.

IKAEL.

Monsieur Comte, je tis ste tiamant, il faut touze mille francs, comme je suis moi un Juif. Eh pien, je tonne à matame pour six mille francs.

LE COMTE.

Six mille francs?

IKAEL.

Oui, pas plis.

Mme DE GERCOURT.

Je n'en ai que faire.

LE COMTE, à Henriette.

Est-ce un bon marché, réellement?

HENRIETTE.

Oui, vraiment, très-bon.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne le prenez-vous pas, madame?

Mme DE GERCOURT.

Parce que j'en ai assez d'autres.

LE COMTE.

Je crois deviner... Le trouvez-vous beau?

Mme DE GERCOURT.

Mais je ne l'ai pas trop vu, je ne veux pas être tentée.

LE COMTE.

Regardez-le : il me paraît très-brillant; et s'il vous convient, il n'y a pas à hésiter.

Mme DE GERCOURT.

Il est très-agréable... mais...

LE COMTE.

Vous n'avez pas d'argent peut-être?

Mme DE GERCOURT.

Non, je n'en veux point, absolument.

LE COMTE.

Mais si c'est cela, il ne faut pas laisser échapper cette occasion-ci.

IKAEL.

Oh, c'est un pon occasion.

LE COMTE.

Je me charge de le payer, et vous me le rendrez quand vous voudrez.

Mme DE GERCOURT.

Non, je ne veux pas devoir absolument.

LE COMTE.

A moi, sans doute; car qui est-ce qui ne doit pas?

Mme DE GERCOURT.

A vous, ni à personne, que pour des choses indispensables.

LE COMTE.

Prenez-le toujours, si vous vous en dégoûtez, vous me le rendrez, ou vous me le paierez; vous ferez ce qu'il vous plaira. Toi, Ikael, attends-moi là-dedans. Je te donnerai ton argent chez moi, où je vais retourner.

IKAEL.

Matame, il garde ton la bague?

Mme DE GERCOURT.

Oui, oui, puisque le Comte le veut. En vérité, monsieur le Comte, je ne sais pas encore quand je pourrai vous rendre cet argent-là: il faudra que nous prenions des arrangements.

LE COMTE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

IKAEL.

Monsieur Comte, matame, matemoiselle, je suis pien pour vous servir. (Il veut s'en aller.)

LE COMTE.

Attends-moi.

IKAEL.

Ah! monsieur Comte, je suis pas pressé.

SCÈNE V.

Mme DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE.

Mme DE GERCOURT.

Il est véritablement très-beau ce diamant-là, et je crois avoir fait un très-bon marché; mais, Comte, je crains que cela ne vous dérange.

LE COMTE.

Moi, madame! je vous jure que non; n'ayez donc pas cette crainte-là.

Mme DE GERCOURT.

Mademoiselle, ne le trouvez-vous pas beau?

HENRIETTE.

Oui, madame, et je suis bien aise que vous l'ayez acheté.

Mme DE GERCOURT.

Ah, mon dieu! Mais je n'y pensais pas; me voilà dans le plus grand embarras : c'est comme si je ne l'avais pas ce diamant.

LE COMTE.

Et pourquoi?

Mme DE GERCOURT.

Parce que je n'en pourrai pas faire usage, je ne pourrai pas le porter.

LE COMTE.

Comment?

Mme DE GERCOURT.

Mon mari connaît tous mes diamants, et il sait bien qu'il ne me donne pas assez pour que je puisse acheter quelque chose de ce prix-là.

LE COMTE.

Votre réflexion est embarrassante.

Mme DE GERCOURT.

Je suis désespérée. Il faut que je m'en détache absolument, et que le Juif le reprenne.

LE COMTE, avec joie.

Madame, il me vient une idée admirable! Il faut que le Juif le reprenne, oui : écoutez, écoutez; c'est délicieux!

Mme DE GERCOURT.

Dites donc?

LE COMTE.

Ikaël le portera à votre mari, il le lui donnera pour cent louis; le bon marché le tentera, et il l'achètera pour vous le donner.

Mme DE GERCOURT.

Oui, votre idée est plaisante, et je gagnerai même à cela cent louis que je vous devrai de moins.

LE COMTE.

Mademoiselle Henriette, faites entrer le Juif.

Mme DE GERCOURT.

En vérité, Comte, vous êtes ravissant! Je n'aurais jamais eu l'esprit d'inventer cela.

LE COMTE.

Croyez-vous encore à la Présidente?

Mme DE GERCOURT.

Allons, allons, ne parlons plus d'elle.

HENRIETTE.

Je vais donc faire entrer le Juif?

Mme DE GERCOURT.

Oui, oui.

HENRIETTE.

Monsieur Ikaël!

SCÈNE VI.

Mme DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE, IKAEL.

LE COMTE.

Ikaël, écoute bien ce que je te vais dire.

IKAEL.

Oui, monsieur Comte.

LE COMTE.

Voilà la bague qu'il faut que tu reprennes...

IKAEL.

Quoi, matame il ne veut plis; c'est un grand tort, il est un fort pon marché, pour véritablement.

LE COMTE.

Ce n'est pas cela; il faut que tu la donnes à M. de Gercourt, le mari de madame, pour cent louis.

IKAEL.

Ah, monsieur Comte, je ne veux pas moins de six mille francs, en conscience; c'est comme je tis.

LE COMTE.

On te la paiera toujours six mille francs; mais tu la donneras à M. de Gercourt pour cent louis...

IKAEL.

Mais, monsieur Comte, il fait un plaisanterie; cent louis il fait pas six mille francs.

LE COMTE.

Non, mais cela fait deux mille quatre cents livres.

IKAEL.

Eh pien, monsieur Comte, fous foyez pien que je ne peux pas pour teux mille quatre cents livres.

LE COMTE.

Non; mais je te donnerai trois mille six cents livres, moi, pour le reste du paiement.

IKAEL.

Ah! je comprends fort pien; fous achetez à fous teux, fous, monsieur Comte, et M. Gercourt encore.

LE COMTE.

Oui; c'est cela.

Mme DE GERCOURT.

Mais il ne faut pas qu'il aille dire à mon mari que vous paierez le reste.

IKAEL.

Il faut pas?

LE COMTE.

Non, vraiment. Tiens, Henriette te mènera chez lui, ou bien où il sera. Et tu lui diras que cette bague est à vendre pour six mille francs. S'il n'en veut pas pour ce prix là, tu diminueras jusqu'à cent louis. Pour lors il la prendra, il te donnera cent louis, et je te donnerai le reste.

IKAEL.

Je comprends fort pon; c'est pour lui faire croire encore un plus pon marché que six mille francs.

LE COMTE.

Oui; et tu ne lui parleras pas de moi, ni de madame.

IKAEL.

Oh, laissez faire; je suis assuré à présent avec la tiamant. Où faut-il porter?

Mme DE GERCOURT.

Henriette te le dira; et quand il en sera temps...

IKAEL.

Ah, pon, pon!

HENRIETTE.

Madame, je crois que voilà monsieur.

Mme DE GERCOURT.

Mon carrosse doit être au bout du jardin, sur le rempart.

HENRIETTE.

C'est monsieur, lui-même.

Mme DE GERCOURT.

Eh bien, je m'en vais. Reste ici; il ne saura pas que je serai sortie: il y viendra sûrement. Venez, Comte.

SCÈNE VII.

M. DE GERCOURT, HENRIETTE.

M. DE GERCOURT, *avec des papiers à la main.*

Où est madame de Gercourt, mademoiselle? Je la croyais ici.

HENRIETTE.

Monsieur, elle vient de sortir dans l'instant par la porte du rempart.

M. DE GERCOURT, s'asseyant et lisant ses papiers.

Et reviendra-t-elle souper ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur ; car elle se plaignait encore ce matin qu'elle ne vous voyait presque plus.

M. DE GERCOURT, lisant.

Oui, je crois que c'est bien là ce qui l'occupe! Je souperai pourtant ici aujourd'hui.

HENRIETTE.

Cela lui fera grand plaisir.

M. DE GERCOURT, lisant.

Mademoiselle... auriez-vous une écritoire?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, en voilà une.

M. DE GERCOURT, essayant d'écrire.

Mais cela n'écrit non plus... C'est bien là une écritoire de femme! Je vous en prie, dites qu'on me fasse venir mon caissier, ou M. Lenoir; c'est égal.

HENRIETTE.

Monsieur, ils n'y sont pas.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Comment, il n'y a personne au bureau?

HENRIETTE.

Non, parce que madame a donné sa loge de la comédie à ces messieurs, et ils y sont allés.

M. DE GERCOURT, écrivant.

C'est bien nécessaire que des commis aillent à la comédie! Mais je sais bien pourquoi; c'est que cette femme-là n'a jamais le sou, et qu'elle se fait avancer ses quartiers par le caissier.

HENRIETTE.

C'est bien vrai, monsieur, qu'elle n'a pas d'argent. Si elle

en avait eu, je lui aurais fait faire aujourd'hui un bon marché; mais je n'ai pas voulu seulement lui en parler.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Vous avez bien fait; et vous devriez, si vous lui êtes attachée, chasser tous ces petits marchands qui viennent sans cesse, et qui sont une source de ruine pour les femmes.

HENRIETTE.

C'est aussi ce que je fais toujours. Monsieur, si vous vouliez voir le marché dont je vous parle...

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je n'ai point d'argent, mademoiselle.

HENRIETTE.

Cela ne fait rien : je vais toujours vous l'aller chercher.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Cela est inutile.

(Henriette sort et va chercher Ikaël.)

SCÈNE VIII.

M. DE GERCOURT, IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

Monsieur, je suis pien pour servir à fous.

M. DE GERCOURT.

Qu'est-ce que c'est? quoi, un Juif! Pourquoi laisse-t-on entrer ces gens-là ici?

HENRIETTE.

Monsieur, c'est moi qu'il a demandée; c'est l'homme au bon marché dont je vous parlais.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je n'en ai que faire, allons.

IKAEL.

Si monsieur il foulait regarter seulement ste tiamant.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je te dis que non.

IKAEL.

Monsieur, consitérez que je l'apporte ici de préférence, et que ste tiamant qu'il vale touze mille francs partout, on la tonne pour six mille.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

S'il valait douze mille francs, on ne le donnerait pas pour moitié.

IKAEL.

Non, cela il est frai, comme il tit monsieur; mais c'est la pesoin t'argent sur la moment, qui fait cette marché pon.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Laisse-moi en repos.

HENRIETTE.

Mais, monsieur, voyez-le.

M. DE GERCOURT, *regardant le diamant.*

Voyons donc. Oui, il est fort beau; mais je n'en veux point.

IKAEL.

Eh pien, compien monsieur il feut tonner?

M. DE GERCOURT, *remettant le diamant sur la table et écrivant.*

Rien.

IKAEL.

Oh, rien, c'est un patinage, et monsieur il n'est pas capable, s'il ne regarte pas; mais je puis encore temanter moins, si il veut examiner : je tonne pour deux cents louis.

HENRIETTE.

Ah, monsieur, deux cents louis! c'est pour rien.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Que veux-tu que j'en fasse?

HENRIETTE.

Mais, monsieur, pour madame; c'est bientôt sa fête.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Bon! elle en a assez.

HENRIETTE.

Elle n'en a pas un comme cela.

IKAEL, présentant le diamant.

Oui, monsieur, regarte encore.

M. DE GERCOURT.

Je vois bien. Allons; pour me débarrasser, je t'en donnerai cent louis.

IKAEL.

Ah, monsieur, ste tiamant-là pour cent louis; j'ai pas volé, je puis pien tire.

M. DE GERCOURT.

C'est tout ce que j'en puis donner. Allons, laisse-moi donc en repos.

IKAEL.

Eh pien, mettre cent cinquante?

M. DE GERCOURT.

Non.

IKAEL.

Fous ne foulez pas?

M. DE GERCOURT.

Je te dis que non.

IKAEL.

Eh pien, monsieur, prentre ton pour cent louis; mais je puis pien assurer que je fends jamais encore pour cette prix-là.

M. DE GERCOURT.

Ils disent toujours cela.

HENRIETTE.

Je crois qu'il a raison. Quel plaisir cela va faire à madame!

M. DE GERCOURT.

Oh, oui! tu verras, il faudra que je lui aie encore obligation de le prendre peut-être. (Il écrit un billet.)

HENRIETTE.

En vérité, monsieur, vous ne connaissez pas la bonté de son cœur.

M. DE GERCOURT, écrivant.

La bonté de son cœur!... Voilà un billet pour les cent louis : tu n'as qu'à attendre que le caissier soit revenu.

IKAEL.

Monsieur, s'il y a encore t'autres sortes pour la service, je fiens sur la moment.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Non, non, je ne veux plus te voir.

IKAEL.

Monsieur, je suis fort obligé. (Il sort avec Henriette.)

SCÈNE IX.

M. DE GERCOURT, M. DE MIREVAULT, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

M. de Mirevault.

M. DE GERCOURT.

Mon frère? (Il se lève.) Et par quelle aventure à cette heure-ci?

M. DE MIREVAULT.

Je viens vous dire une nouvelle.

M. DE GERCOURT.

Une nouvelle?

M. DE MIREVAULT.

Oui; nous marions ma fille.

M. DE GERCOURT.

Ah, ah! Asseyez-vous donc.
(Ils s'asseyent.)

M. DE MIREVAULT.

J'ai trouvé un parti qui me convient.

M. DE GERCOURT.

Tant mieux! Est-ce le trésorier des états de...

M. DE MIREVAULT.

Non, non; c'est un colonel.

M. DE GERCOURT.

Un colonel?

M. DE MIREVAULT.

Oui, ou du moins qui en a la promesse; c'est un homme de grande qualité.

M. DE GERCOURT.

Diantre!

M. DE MIREVAULT.

Ma fille sera présentée, et il pourrait même arriver, s'il mourait quelques parents..., vous m'entendez bien..., qu'elle aurait le tabouret.

M. DE GERCOURT.

Et vous et votre femme, qu'est-ce que vous auriez?

M. DE MIREVAULT.

Nous aurons que nous marierons bien notre fille.

M. DE GERCOURT.

Oui, c'est une grande affaire que vous faites là. Et votre gendre est-il riche?

M. DE MIREVAULT.

Non, pas à présent; mais il a les plus grandes espérances.

M. DE GERCOURT.

Enfin, vous êtes bien content?

M. DE MIREVAULT.

Oui, je voudrais voir votre femme pour lui en faire part.

M. DE GERCOURT.

Elle est sortie; mais je me charge de le lui dire. Et comment s'appelle...

M. DE MIREVAULT.

Quoi, je ne vous l'ai pas dit?

M. DE GERCOURT.

Non, vraiment.

M. DE MIREVAULT.

C'est le marquis de Ferville, vous le connaissez?

M. DE GERCOURT.

Sûrement.

M. DE MIREVAULT.

Vous voyez bien?

M. DE GERCOURT.

Oui, c'est une très-bonne affaire.

M. DE MIREVAULT.

Je suis bien aise que vous l'approuviez. Ah çà, je m'en vais; car j'ai mille choses à acheter, des étoffes, des diamants...

M. DE GERCOURT.

Est-ce que vous vous connaissez en diamants?

M. DE MIREVAULT.

Oui, vraiment, et très-bien même.

M. DE GERCOURT.

Tenez, voyez un peu cela.

M. DE MIREVAULT.

Ah, ah! c'est fort beau!

M. DE GERCOURT.

Qu'est-ce que cela vaut?

M. DE MIREVAULT.

Mais, attendez. Cela vaut douze mille francs, et au meilleur marché dix.

M. DE GERCOURT.

Vous le croyez?

M. DE MIREVAULT.

Je vous dis que je m'y connais très-bien.

M. DE GERCOURT.

Devinez combien il m'a coûté; c'est un hasard.

M. DE MIREVAULT.

Huit mille francs?

M. DE GERCOURT.

Pas tant.

M. DE MIREVAULT.

Si vous l'avez eu pour six, c'est pour rien.

M. DE GERCOURT.

Il ne me coûte que cent louis.

M. DE MIREVAULT.

Cela est inconcevable; car il est admirable.

M. DE GERCOURT.

Je vous dis vrai.

M. DE MIREVAULT.

Pardi, vous devriez bien me le céder; c'est un hasard unique.

M. DE GERCOURT.

Je ne le peux pas, je l'ai acheté pour madame de Gercourt.

M. DE MIREVAULT.

Elle en a tant! et vous me feriez le plus grand plaisir du monde.

M. DE GERCOURT.

Eh bien, écoutez, arrangeons-nous.

M. DE MIREVAULT.

Je ne demande pas mieux.

M. DE GERCOURT.

Vous l'avez estimé dix mille francs?

M. DE MIREVAULT.

Oui; est-ce que vous voulez me le vendre cela?

M. DE GERCOURT.

Fi donc! Voici ce que je veux dire; vous mariez ma nièce: je serai obligé de lui faire un présent.

M. DE MIREVAULT.

Eh bien, vous lui donnez ce diamant?

M. DE GERCOURT.

Oui; mais vous me rendrez mes cent louis.

M. DE MIREVAULT.

Mais, vous ne lui donnerez rien par cet arrangement-là.

M. DE GERCOURT.

Je vous demande pardon, et l'excédant des cent louis.

M. DE MIREVAULT.

Cela ne se peut pas, et vous vous moquez de moi.

M. DE GERCOURT.

Non, je ne le cède qu'à cette condition.

M. DE MIREVAULT.

C'est un peu vilain ce que vous faites là.

M. DE GERCOURT.

Vilain ou non, voyez si cela vous convient.

M. DE MIREVAULT.

Allons, comme vous voudrez.

M. DE GERCOURT.

Vous me rendrez mes cent louis à votre aise, pourvu que je les aie demain avant midi.

M. DE MIREVAULT.

Oui, oui. (Il s'en va.)

SCÈNE X.

M. DE GERCOURT écrivant, MADAME DE GERCOURT.

Mme DE GERCOURT.

Et par quel hasard, monsieur, êtes-vous établi ici?

M. DE GERCOURT, écrivant.

Je suis venu vous y chercher; j'y suis resté.

Mme DE GERCOURT, s'asseyant.

C'est bien honnête à vous. Je me plaignais tantôt de ce que je ne vous vois jamais que des instants.

M. DE GERCOURT.

Comment donc, ceci est nouveau!

Mme DE GERCOURT.

Mais point du tout. Il semble, à vous entendre, que je ne vous aime pas; vous savez bien le contraire.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Moi! point du tout.

Mme DE GERCOURT.

Oh, laissez donc là vos écritures.

M. DE GERCOURT, écrivant.

Si vous voulez, je m'en irai chez moi.

Mme DE GERCOURT.

C'est bien répondre à tout ce que je vous dis de tendre!

M. DE GERCOURT, écrivant.

De tendre! Sûrement ce que je fais vaut mieux que de la tendresse pour vous. Je suis occupé à recueillir, quand vous ne faites que songer à répandre, à dépenser.

Mme DE GERCOURT.

L'un est plus honnête que l'autre. Répondez-moi donc. N'avez-vous vu personne depuis que vous êtes rentré?

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Non. Ah! j'ai vu mon frère. Il marie sa fille, il est enchanté!

Mme DE GERCOURT.

Je le crois.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Au marquis de Ferville.

Mme DE GERCOURT.

Au marquis de Ferville! C'est bien fait à eux! C'est ma belle-sœur qui aura fait ce mariage-là; car c'est la plus ridicule créature avec sa vanité...

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je me suis chargé de vous le dire.

Mme DE GERCOURT.

A la bonne heure; comme ils voudront. Mais vous avez vu quelqu'un encore?

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je vous dis que non.

Mme DE GERCOURT.

Pour cela, vous dites que vous venez me chercher, et vous êtes bien peu occupé de moi : comment voulez-vous qu'on cause avec vous pendant que vous écrivez? Dites-moi donc, on m'a dit que vous aviez vu quelqu'un encore?

M. DE GERCOURT.

Ah! un Juif.

Mme DE GERCOURT.

Un Juif? Quoi, vous auriez acheté quelque chose pour moi? Je vous reconnais bien là; il y a long-temps que vous ne m'aviez rien donné, et vous vous en êtes souvenu : qu'est-ce que c'est?

M. DE GERCOURT.

J'avais acheté un diamant.

Mme DE GERCOURT.

Pour moi?

M. DE GERCOURT.

Oui.

Mme DE GERCOURT.

Laissez donc cela... Eh bien, où est-il? Donnez-le moi. Il est sûrement beau?

M. DE GERCOURT.

Oui, il est fort beau.

Mme DE GERCOURT.

Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Écoutez-moi.

Mme DE GERCOURT.

Mais, que voulez-vous dire? Voyons le diamant.

M. DE GERCOURT.

Laissez-moi vous expliquer ceci.

Mme DE GERCOURT.

Mais, quelle explication faut-il? Donnez-le moi.

M. DE GERCOURT.

Attendez; c'est un marché admirable que j'ai fait. Mon frère l'a estimé dix mille francs.

Mme DE GERCOURT.

Il doit être beau.

M. DE GERCOURT.

Oui, vraiment, il est beau, et je ne l'ai acheté que cent louis.

Mme DE GERCOURT.

Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Voici bien le meilleur : mon frère l'a trouvé charmant, il en a eu envie.

Mme DE GERCOURT.

Vous ne le lui avez pas donné?

M. DE GERCOURT.

Je n'ai pas été si sot.

Mme DE GERCOURT.

Vous avez bien su tout le plaisir que vous me feriez.

M. DE GERCOURT.

Écoutez jusqu'au bout ; il voulait que je le lui cédasse pour cent louis.

Mme DE GERCOURT.

Mais point du tout.

M. DE GERCOURT.

Sans doute : voici ce que j'ai fait. J'ai dit : Puisqu'il marie sa fille, je serai obligé de lui faire un présent.

Mme DE GERCOURT.

Eh bien ?

M. DE GERCOURT.

Je lui ai dit : Vous trouvez qu'il vaut dix mille francs ; en vous le cédant pour cent louis...

Mme DE GERCOURT, *intriguée.*

Comment ?

M. DE GERCOURT.

Voyez mon calcul ; c'est comme si je donnais à ma nièce sept mille six cents livres.

Mme DE GERCOURT.

Eh bien, vous le lui avez donné ?

M. DE GERCOURT.

Oui ; mais il me rendra mes cent louis. Voilà ce qu'on appelle saisir l'occasion.

Mme DE GERCOURT.

Allez, vous êtes odieux ; c'est une vilenie abominable !

M. DE GERCOURT.

Voilà bien comme sont les femmes ; elles n'entendent rien aux affaires.

Mme DE GERCOURT.

Mais, si c'est un bon marché, pourquoi n'en aurais-je pas profité ?

M. DE GERCOURT.

Mais songez donc que c'est sept mille six cents livres que je donne, sans qu'il m'en coûte un sou.

Mme DE GERCOURT.

Je songe que vous ne savez rien faire qui puisse me faire plaisir. Non, monsieur, jamais, j'étais bien sotte de l'imaginer.

M. DE GERCOURT.

Mais...

Mme DE GERCOURT.

Non, je ne veux rien entendre.

M. DE GERCOURT.

On ne peut donc jamais avoir d'agrément dans sa maison, en cherchant même à faire de son mieux. J'étais revenu ici pour souper avec vous, et je m'en vais.

Mme DE GERCOURT.

Allez, allez, monsieur, chercher à gagner sur un Juif. Voilà comme sont ces messieurs les maris; et ils veulent qu'on les aime après cela!

SCÈNE XI.

Mme DE GERCOURT, LE COMTE, HENRIETTE.

LE COMTE.

Eh bien, madame, cela a-t-il bien réussi?

Mme DE GERCOURT, séchement.

Oui, monsieur, très-bien.

LE COMTE.

Ah, j'en suis enchanté!

Mme DE GERCOURT.

Oui, vous avez eu là une belle idée! Il a acheté le diamant cent louis, et il l'a cédé à son frère pour le même prix.

LE COMTE.

Quoi, vous ne l'avez pas?

Mme DE GERCOURT.

Non, monsieur, non. Faut-il vous le répéter cent fois? Voilà le fruit de votre belle imagination.

LE COMTE.

Mais, madame, j'ai cru...

Mme DE GERCOURT.

Monsieur, il fallait me laisser faire; mais vous vous croyez toujours plus d'esprit que nous.

LE COMTE.

Je suis bien loin de le penser, et je vous ai toujours trouvée supérieure en tout à tout ce que je connais.

Mme DE GERCOURT.

Toutes ces fadeurs-là sont hors de saison, et vous me ferez plaisir de vous retirer.

LE COMTE.

Parlez-vous sérieusement?

Mme DE GERCOURT.

Oui, monsieur, et très-sérieusement. Je sens que je ne vous dirais que des choses désagréables.

LE COMTE.

J'espère que demain vous ne penserez pas comme cela.

Mme DE GERCOURT.

Demain, comme aujourd'hui, je ne veux plus vous revoir. Ne me suivez point, c'est un parti pris; c'est inutile. (Elle s'en va avec Henriette.)

LE COMTE.

Amour, soins, argent, rien ne peut vaincre leurs caprices, et nous avons toujours tort!

LES SECONDES

LOGES DE L'OPÉRA, LE DIMANCHE.

PROVERBE XVIII.

PERSONNAGES.

Mme GOURSAIN, *marchande de galons.*
M. GOURSAIN, *son mari.*
Mme MERIGON, *marchande de drap.*
M. MERIGON, *son mari.*
M. MORANDAL, *intendant de maison.*
M. RENARD, *procureur au Châtelet.*

La scène est dans une des secondes loges, après l'opéra.

LES SECONDES
LOGES DE L'OPÉRA, LE DIMANCHE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme GOURSAIN, Mme MERIGON, M. RENARD, M. MORANDAL.

M. MORANDAL.

Eh bien, mesdames, comment avez-vous trouvé l'opéra aujourd'hui?

Mme GOURSAIN.

Assez joli; il n'est pourtant pas si beau que l'autre.

M. MORANDAL.

Lequel?

Mme GOURSAIN.

Eh, celui qu'on jouait, il y a eu dimanche quinze jours.

M. MORANDAL.

Armide: ah dame! c'est autre chose; mais chacun vaut son prix.

Mme MERIGON.

Monsieur Morandal, n'avez-vous pas vu mon chou? Il m'a promis de venir me reprendre ici.

M. MORANDAL.

Il est monté avec moi, et il va venir tout-à-l'heure. Mais qui est-ce qui est là qui se cache avec son chapeau? N'est-ce pas un certain procureur appelé Renard? Il me semble avoir vu ce visage-là quelque part.

M. RENARD.

Visage, toi-même, eh, polisson. Je voudrais bien savoir pourquoi on laisse entrer ici des gens du parterre!

Mme MERIGON.

Ah, madame, il va recommencer! En vérité, il nous a fait bien rire toujours pendant l'opéra. Il a été on ne peut pas plus divertissant.

M. MORANDAL.

Je le crois bien; c'est le métier des singes. (Il rit.) Ah, ah, ah, ah.

Mme GOURSAIN.

Ah! monsieur Morandal, finissez donc, ne me faites pas rire davantage; car je n'en peux plus à force de me retenir.

M. RENARD.

Il ne fallait pas vous gêner, madame, et me demander mon chapeau.

Mme MERIGON, riant très-fort et essuyant ses yeux.

Hi, hi, hi, hi, hi. Ah, je n'en puis plus!

Mme GOURSAIN.

Mais, où prend-il donc tout ce qu'il dit?

Mme MERIGON.

Ah! je crois que voilà mon mari.

SCÈNE II.

Mme GOURSAIN, Mme MERIGON, M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

Mme MERIGON.

Eh bien, mon chou, où étais-tu donc? Nous t'attendions.

M. MERIGON.

Allons, allons, me voilà. Madame Goursain est-elle un peu contente!

Mme GOURSAIN.

Oh! pour cela oui.

M. MERIGON.

Vous me croirez une autre fois, madame; vous voyez que je me connais en musique, moi.

Mme GOURSAIN.

Oui; mais M. Goursain m'avait dit que j'entendrais l'air que chante ma fille : j'ai toujours écouté, et on ne l'a pas chanté.

M. RENARD.

C'est qu'on ne savait pas que vous étiez ici; mais une autre fois cela n'arrivera plus.

M. MERIGON.

Renard se moque de vous, madame Goursain; je vous en avertis.

Mme GOURSAIN.

Bon, je ne l'écoute ni plus ni moins que s'il ne parlait pas.

Mme MERIGON.

Si tu savais, mon chou, tout ce qu'il nous a dit! Il a pensé nous faire crever de rire; il nous a fait des contes...

M. RENARD.

Sans les barons.

Mme GOURSAIN.

Il n'a jamais été si fou.

M. MORANDAL.

C'est vous, mesdames, qui lui tournez la tête.

Mme MERIGON.

Ah, c'est bien honnête cela, monsieur Morandal! Il ne nous a pas dit de ces choses-là, par exemple.

M. RENARD.

Comment! mais c'est que je ne parle jamais de choses, moi : pour qui me prenez-vous?

M. MERIGON.

Voilà votre paquet, mesdames; pourquoi l'attaquez-vous aussi? Il ne restera jamais court.

M. RENARD.

Oh, ces dames savent bien que ce n'est pas mon défaut.

Mme MERIGON.

Comment, nous le savons bien? Celui-là est assez impertinent. (A madame Goursain.) Est-ce que vous en savez quelque chose, madame?

Mme GOURSAIN.

Il faut lui pardonner, il ne sait ce qu'il dit. Où est donc M. Goursain? Je l'ai vu dans le parterre, qui se donnait des airs de lorgner. Dame, il fallait voir! Est-ce qu'il ne nous a pas lorgnées aussi nous?

M. MORANDAL.

C'était avec ma lorgnette, que je lui avais prêtée. Elle est fort bonne.

Mme GOURSAIN.

Il n'avait donc pas la sienne; car il en a une garnie en argent, qui est fort belle: c'est un milord anglais qui la lui a donnée. Et tenez, monsieur Mérigon, vous savez bien; c'est celui à qui nous avons fait ce gros envoi pour un grand mariage... Vous souvenez-vous?

M. MERIGON.

Oui, oui, je me rappelle cela, j'ai quelque idée confuse...

M. RENARD.

On ne dit plus confuse; on dit honteuse, n'est-ce pas, mesdames, que c'est plus honnête?

Mme GOURSAIN.

Ah, mon dieu, le drôle de corps! Ne finirez-vous donc jamais?

M. RENARD.

Je n'ai pas encore commencé.

Mme GOURSAIN.

Tenez, tenez, voilà M. Goursain.

SCÈNE III.

Mme COURSAIN, Mme MERIGON, M. GOURSAIN, M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

M. GOURSAIN.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer.

Mme MERIGON.

Bonjour, monsieur Goursain.

M. GOURSAIN.

Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là que vous avez avec vous?

M. MERIGON.

Allons, allons; entre dans la loge, tu le verras.

M. GOURSAIN.

Oh, je n'ai que faire d'y entrer. Est-ce que vous ne vous en allez pas donc? Voulez-vous coucher ici? Je suis votre serviteur.

Mme GOURSAIN.

Mon ami, tu ne me dis rien? Dis donc, la poule, d'où viens-tu?

M. GOURSAIN.

Pardi! moi, je vous attendais toujours là-bas. Il n'y a presque plus personne. Eh, dis donc, toi, frère Renard, qu'estce que tu fais là dans ton coin? Tu ne dis rien?

M. RENARD.

Ces dames m'ont défendu de parler.

M. GOURSAIN.

A propos, monsieur Morandal, j'ai vu votre Duc là-bas.

M. MORANDAL.

Ne vous a-t-il pas demandé si j'étais ici!

M. GOURSAIN.

Non, il ne m'a pas parlé; mais il m'a fait l'honneur de me saluer bien poliment.

M. MORANDAL.

Il me demande quelquefois : eh bien, monsieur Morandal, comment avez-vous trouvé l'opéra dimanche, et les dames avec qui vous étiez? Ah, ah, monsieur le drôle, vous n'êtes pas de mauvais goût!

M. GOURSAIN.

Tout de bon?... Écoute donc cela, madame Goursain.

Mme MERIGON.

Qu'est-ce que c'est? Nous n'avons pas entendu.

M. MORANDAL.

Je disais à M. Goursain, que M. le Duc vous trouvait fort jolies toutes les deux.

Mme GOURSAIN.

Quoi, tout de bon, il vous a parlé de nous?

M. MORANDAL.

Oui, en vérité.

Mme MERIGON.

C'est bien honnête à lui, et il nous fait bien de l'honneur.

Mme GOURSAIN.

Il faudrait le prier de venir un jour à notre maison de Passy.

Mme MERIGON.

Ah, que c'est bien dit!

M. MORANDAL.

Il ne demanderait pas mieux.

Mme GOURSAIN.

Comme cela ferait enrager madame Augrand, avec sa vieille croix de Saint-Louis, elle qui dit toujours qu'elle n'aime que les gens de condition! Il faudra arranger cela, entendez-vous, monsieur Morandal?

M. MORANDAL.

Oui, oui, laissez-moi faire.

M. MERIGON.

Dites donc un peu, vous autres, qu'est-ce que vous avez fait de l'abbé?

Mme MERIGON.

Il est allé à son concert de la rue de la Verrerie.

M. GOURSAIN.

Et viendra-t-il souper?

Mme GOURSAIN.

Il nous a promis sans faute de n'y pas manquer...

M. MERIGON.

C'est que je serais bien aise que M. Morandal qui passe sa vie avec des gens de condition, l'entendît chanter. Vous verriez comme c'est une belle voix; il fait toujours trembler toutes les vitres de la maison quand il chante.

Mme MERIGON.

Ah, c'est vrai! mon chou a raison; il faut se boucher les oreilles pour l'entendre.

M. GOURSAIN.

Ah, oui, c'est le plus beau creux du monde! N'est-ce pas comme cela qu'il faut dire?

M. RENARD.

Oui, mais pas devant des dames; il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. (Il rit.) Ah, ah, ah, ah.

M. MORANDAL.

Celui-là est un peu fort de café, mesdames, qu'en dites-vous?

Mme GOURSAIN.

Allons, allons-nous-en. Madame Merigon, je vous conseille de vous trousser un peu; car dans ces temps humides-là, on abîme ici toutes ses robes.

Mme MERIGON.

Vous avez bien raison. Monsieur Goursain, aidez-moi un peu à sortir d'ici; mais ne me lâchez pas, car je ne suis pas légère.

M. GOURSAIN.

Appuyez, appuyez-vous; là, vous y voilà.

Mme GOURSAIN.

Monsieur Goursain, Bertrand est-il là-bas?

M. GOURSAIN.

Oui, oui, il est avec le carrosse; mais j'ai renvoyé Lapierre.

Mme GOURSAIN.

Et pourquoi donc cela?

M. GOURSAIN.

Il faut bien qu'il aille mettre le couvert. Vous ne pensez à rien, vous autres.

Mme MERIGON.

Ah, oui, les hommes s'entendent beaucoup au ménage! N'est-il pas vrai, madame? Je crois que sans nous ils seraient bien embarrassés... Ah, monsieur Renard, prenez donc garde, vous allez me faire tomber.

M. RENARD.

Ne craignez rien. Allez, allez, ce que je tiens je le tiens bien.

M. MORANDAL.

Il n'est pas procureur pour rien; il a la serre bonne.

M. GOURSAIN.

Ah çà, monsieur Morandal, allez-vous-en, vous et Renard, avec ces dames.

M. MERIGON.

Oui, oui; nous nous en irons Goursain et moi de notre côté.

Mme MERIGON.

Où vont-ils donc comme cela?

M. RENARD.

Ils ont une petite fille en ville. Laissez-les faire; il ne faut pas que les femmes se mêlent de cela.

Mme MERIGON.

Adieu, mon chou; ne sois donc pas long-temps.

M. MERIGON.

Ne vous inquiétez pas, nous arriverons avant vous.

M. RENARD.

Si vous ne revenez pas, vous nous écrirez; mais prenez garde au cornet où vous tremperez votre plume, entendez-vous?

LES

DEUX CHAPEAUX.

PROVERBE XIX.

PERSONNAGES.

M. DE BRECOURT.
Mme DE BRECOURT.
LE MARQUIS DE ROSEMONT.
VICTOIRE, *femme-de-chambre de Mme de Brecourt.*

La scène est chez Madame de Brecourt.

LES DEUX CHAPEAUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE BRECOURT, VICTOIRE.

Mme DE BRECOURT, en entrant, cherche dans ses poches.

C'est inconcevable, que j'aie perdu la lettre du marquis! Mais, dites donc, mademoiselle, qu'est-ce que j'en ai fait?

VICTOIRE.

Madame l'a reçue à sa toilette.

Mme DE BRECOURT.

C'est vrai. Ah, la voilà! Dites un peu qu'on ne laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Hors M. le marquis?

Mme DE BRECOURT.

Sans doute; mais il ne viendra pas, il vient de me le mander.

VICTOIRE.

Cela n'y fera rien peut-être...

Mme DE BRECOURT.

Donnez-moi mon écritoire, et allez-vous-en.

(Victoire lui donne l'écritoire et sort.)

SCÈNE II.

Mme DE BRECOURT, M. DE BRECOURT.

Mme DE BRECOURT, écrivant.

Comment peut-il ne pas me voir aujourd'hui, quand j'ai tout arrangé!... Qui est là?

M. DE BRECOURT.

C'est moi.

Mme DE BRECOURT, *cachant la lettre qu'elle écrivait.*

Par quel hasard, à l'heure qu'il est?

M. DE BRECOURT.

Qu'est-ce que vous cachez là?

Mme DE BRECOURT.

Ce n'est rien, monsieur. *(Elle ferme son écritoire.)*

M. DE BRECOURT.

Je veux le voir.

Mme DE BRECOURT.

Moi, je ne le veux pas.

M. DE BRECOURT.

Je vous dis que je veux absolument que vous me le montriez.

Mme DE BRECOURT.

C'est inutile, vous dis-je.

M. DE BRECOURT.

Madame, ces façons-là ne me conviennent point du tout.

Mme DE BRECOURT.

J'en suis bien fâchée; mais cela ne sera pas autrement.

M. DE BRECOURT.

C'est ce que nous verrons. Vous confirmez mes soupçons, si vous voulez que je vous le dise.

Mme DE BRECOURT.

Et quels soupçons, monsieur?

M. DE BRECOURT.

Vous devez m'entendre.

Mme DE BRECOURT, *ironiquement.*

Je ne suis pas aussi pénétrante que vous.

M. DE BRECOURT.

Madame, ceci n'est point du tout une plaisanterie.

Mme DE BRECOURT.

Je le vois bien.

M. DE BRECOURT.

Ne me forcez donc pas de m'expliquer.

Mme DE BRECOURT.

Oh, c'est précisément ce que je vous demande.

M. DE BRECOURT.

Eh bien, madame, vous devez être assez raisonnable pour vous déterminer à ne plus voir le Marquis.

Mme DE BRECOURT.

Le Marquis! Et la raison, s'il vous plaît?

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas d'autre chose à vous dire.

Mme DE BRECOURT.

Mais, monsieur, c'est un homme de fort bonne compagnie...

M. DE BRECOURT.

Il peut l'être pour vous, mais il ne l'est pas pour moi.

Mme DE BRECOURT.

C'est d'une singularité!...

M. DE BRECOURT.

Singularité tant qu'il vous plaira....

Mme DE BRECOURT.

Mais, comment voulez-vous que je l'empêche de venir ici?

M. DE BRECOURT.

En lui faisant défendre votre porte.

Mme DE BRECOURT.

Cela sera fort honnête.

M. DE BRECOURT.

Plus que vous ne pensez. Enfin, je vous en prie, et très-sérieusement.

Mme DE BRECOURT.

Vous vous donnerez là une belle réputation, car on vous devinera.

M. DE BRECOURT.

C'est mon affaire. (Il sort.)

SCÈNE III.

Mme DE BRECOURT.

Qu'est-ce que cela veut dire? (Elle écoute.) Le voilà sorti. Écrivons au Marquis. (Elle écrit.)

SCÈNE IV.

Mme DE BRECOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Madame, vous me voyez, malgré ce que je vous ai mandé. J'ai trouvé le moment de m'échapper... Mais qu'avez-vous donc?

Mme DE BRECOURT.

Je suis désespérée; je ne sais qui vous a desservi auprès de mon mari...

LE MARQUIS.

Comment?

Mme DE BRECOURT.

Il ne veut plus que je vous voie.

LE MARQUIS.

Est-il bien possible? Je sais d'où cela vient.

Mme DE BRECOURT.

De qui?

LE MARQUIS.

De madame de Mirecourt.

Mme DE BRECOURT.

Elle en serait capable?

LE MARQUIS.

Vous ne la connaissez pas.

Mme DE BRECOURT.

Que lui avez-vous fait?

LE MARQUIS.

Rien; mais c'est vous qu'elle veut persécuter. Elle ne vit que de tracasseries : elle avait voulu m'y associer; mais je l'ai traitée avec un si grand mépris, que je ne suis pas surpris de ce qui nous arrive. Mais que vous a dit votre mari? que croit-il?

Mme DE BRECOURT.

Fort peu de chose, je crois. Je ne l'ai même jamais vu jaloux.

LE MARQUIS.

C'est sûrement cette femme-là qui a tout fait. Mais quel parti prenez-vous? m'abandonnerez-vous?...

Mme DE BRECOURT.

Ah, Marquis! tout cela m'afflige, me tourne la tête.

LE MARQUIS.

Si vous m'aimiez réellement!....

Mme DE BRECOURT.

Eh! c'est parce que je vous aime...

LE MARQUIS.

Il faut laisser passer cette boutade, elle ne saurait durer. J'ai même un moyen sûr, si vous voulez y consentir, et très-facile: je dérouterai madame de Mirecourt.

Mme DE BRECOURT.

Et comment?

LE MARQUIS.

Elle m'a cru lié avec une autre femme; je n'ai qu'à feindre de lui rendre des soins...

Mme DE BRECOURT.

Non, ce moyen-là ne me plaît point du tout.

LE MARQUIS.

Que craignez-vous?

Mme DE BRECOURT.

Cette femme peut devenir sensible, et d'indifférente qu'elle vous serait, vous pourriez...

LE MARQUIS.

Vous ne vous rendez pas justice

Mme DE BRECOURT.

Il vaut mieux que vous me voyiez chez ma sœur.

LE MARQUIS.

Quoi, jamais ailleurs?

Mme DE BRECOURT.

Je ne peux empêcher que vous ne soupiez quelquefois dans les mêmes maisons.

LE MARQUIS.

Vous feignez de ne pas m'entendre.

Mme DE BRECOURT.

Pardonnez-moi, je vous entends; si le soin de ma gloire vous occupait....

LE MARQUIS.

Ah, pardonnez!...

Mme DE BRECOURT.

Voilà à quoi nous exposent nos maris avec leurs façons; mais ne comptez pas en profiter jamais.

LE MARQUIS.

Je n'ai point d'autres desseins que de faire ce qui pourra vous plaire.

Mme DE BRECOURT.

Ne m'en parlez donc plus.

LE MARQUIS.

Je vous le promets. (Il lui baise la main.)

Mme DE BRECOURT, effrayée.

Qu'est-ce que j'entends? J'ai fait fermer ma porte. Voyez un peu.

LE MARQUIS, regardant à la fenêtre.

C'est votre mari!

Mme DE BRECOURT.

Et votre carrosse?

LE MARQUIS.

Il est chez ma mère, je suis venu tout seul.

Mme DE BRECOURT.

S'il va entrer ici! Je crois l'entendre; cachez-vous dans mon boudoir.

LE MARQUIS.

J'y vais. (Il laisse son chapeau sur le fauteuil où il était assis, et il entre dans le boudoir.)

SCÈNE V.

M. DE BRECOURT, Mme DE BRECOURT.

M. DE BRECOURT entre en lisant des papiers; il se retourne et dit à ses gens Qu'on n'ôte pas mes chevaux. (Et continuant de lire, il s'approche du fauteuil où était le marquis, y laisse tomber son chapeau, et s'assied. A madame de Brecourt, toujours en lisant.) Vous n'êtes pas sortie?

Mme DE BRECOURT.

Non.

M. DE BRECOURT, lisant,

—(1)Pourquoi n'avez-vous pas été à l'opéra?

Mme DE BRECOURT.

C'est que je ne m'en suis pas souciée apparemment.

M. DE BRECOURT, lisant.

— Vous ne vous en êtes pas souciée ? — Si vous n'aviez pas de petite loge, vous me tourmenteriez pour en avoir une.

Mme DE BRECOURT.

Cela pourrait bien être.

M. DE BRECOURT, lisant.

— Le marquis est-il venu?

Mme DE BRECOURT.

Vous avez donné de si bons ordres...

M. DE BRECOURT, lisant.

Moi?

Mme DE BRECOURT.

Apparemment. — Pourquoi rentrez-vous donc à présent?

M. DE BRECOURT.

Pourquoi ? — (Il remet ses papiers dans sa poche.) Parce que je veux reposer mes chevaux ; j'ai couru tout le Marais sans trouver personne.

Mme DE BRECOURT.

Il fallait aller chez madame de Mirecourt.

(1) Nota. Cette marque — indique des temps de silence nécessaires dans le jeu de cette scène.

M. DE BRECOURT.

— (Il monte sa montre.) Madame de Mirecourt?

Mme DE BRECOURT.

Sans doute; c'est une femme charmante, elle vous ressemble.

M. DE BRECOURT.

— (Il remet sa montre.) Je ne peux pas la souffrir.

Mme DE BRECOURT.

Vous ne soupez pas ici apparemment?

M. DE BRECOURT.

— (Il ronge le bout de son doigt.) Je ne sais pas si je souperai. (Il se coupe une envie au doigt.) Ils veulent que je prenne du lait.

Mme DE BRECOURT.

A la bonne heure; car je vous avertis qu'il n'y a point de souper, je ne mangerai rien.

M. DE BRECOURT.

— (Il remet ses ciseaux.) Vous ne mangerez rien?

Mme DE BRECOURT.

Non; ainsi si vous voulez souper, je vous conseille de vous en aller plus tôt que plus tard.

M. DE BRECOURT.

— (Il prend du tabac lentement.) Je verrai.

Mme DE BRECOURT.

Mais si vous n'avez pas de chevaux, prenez les miens.

M. DE BRECOURT.

Oui, et puis vous direz que je vous les ai estropiés.

Mme DE BRECOURT.

Quel raisonnement!

M. DE BRECOURT.

— (Remettant sa tabatière.) A propos de chevaux, je vous en ai acheté deux beaux, fort grands.

Mme DE BRECOURT.

Je ne me soucie pas plus de grands chevaux que de grands hommes.

M. DE BRECOURT.

Vous vous en servirez pourtant.

Mme DE BRECOURT.

Déterminez-vous donc, si vous voulez souper dehors.

M. DE BRECOURT.

— (Il raccommode une de ses boucles de jarretières.)

Oui, vous avez raison?

Mme DE BRECOURT.

Allons, allez-vous-en donc, monsieur.

M. DE BRECOURT.

— (Il la regarde.) Savez-vous que je ne vois personne coiffée comme vous?

Mme DE BRECOURT.

Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE BRECOURT.

Oh, moi, rien du tout! (Il se lève lentement, et il prend le chapeau du Marquis pour le sien, sans y regarder.) Je reviendrai peut-être vous tenir compagnie, puisque vous êtes seule.

Mme DE BRECOURT.

Ne vous gênez pas.

M. DE BRECOURT.

Sûrement, je reviendrai. (A ses gens.) Allons, eh!

SCÈNE VI.

Mme DE BRECOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, sortant du cabinet.

Mais, savez-vous qu'il est assommant?

Mme DE BRECOURT.

Vous êtes bien heureux qu'il ne se soit pas endormi; car quelquefois il vient chez moi pour me faire cette faveur-là. (Le Marquis veut s'asseoir, et prend le chapeau de M. de Brecourt, sans y regarder.) Que faites-vous donc!

LE MARQUIS.

Mais...

Mme DE BRECOURT.

Non, je ne veux pas que vous restiez.

LE MARQUIS.

Et pourquoi?

Mme DE BRECOURT.

Vous avez dû entendre qu'il va revenir.

LE MARQUIS.

Mais un instant seulement.

Mme DE BRECOURT.

Je ne veux pas qu'il vous surprenne ici.

LE MARQUIS.

Mais quand vous verrai-je?

Mme DE BRECOURT.

Je vous le manderai; allez-vous-en, je vous en prie.

LE MARQUIS.

Comme vous me renvoyez sans peine!

Mme DE BRECOURT.

Je ne veux pas vous perdre tout-à-fait; voilà ce que vous devriez voir, au lieu de me faire des reproches.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous demande pardon. (Il lui baise la main.)

Mme DE BRECOURT.

Adieu, Marquis, adieu.

LE MARQUIS.

Adieu, madame, puisque vous le voulez. (Il sort.)

SCÈNE VII.

Mme DE BRECOURT, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah, madame, j'ai été dans une belle inquiétude quand j'ai entendu arriver monsieur! Où avez-vous donc caché M. le Marquis?

Mme DE BRECOURT.

Dans mon boudoir.

VICTOIRE.

C'est qu'il a été long-temps ici monsieur.

Mme DE BRECOURT.

J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Bon, le voilà qui revient; je suis fâchée de n'être pas sortie.

VICTOIRE.

Il est encore temps. Je m'en vais demander vos chevaux.

Mme DE BRECOURT.

Eh bien, oui; je dirai que ma sœur a envoyé me chercher. Il y viendra peut-être; mais cela vaudra mieux que de rester seule ici avec lui. (Victoire sort par la garde-robe.)

SCÈNE VIII.

Mme DE BRECOURT, M. DE BRECOURT.

Mme DE BRECOURT.

Quoi, monsieur, vous voilà déjà?

M. DE BRECOURT, troublé, agité.

Oui, madame, me voilà.

Mme DE BRECOURT.

Qu'avez-vous donc? est-ce encore quelque nouvelle folie.

M. DE BRECOURT.

Non, madame, ce n'est pas une folie.

Mme DE BRECOURT, langoureusement.

Vous m'épouvantez! Que vous est-il donc arrivé?

M. DE BRECOURT.

Vous m'avez dit que le Marquis n'était pas venu ici?

Mme DE BRECOURT.

Oui, monsieur. Quoi, c'est encore cela?

M. DE BRECOURT.

Oui, madame, vous avez le front de me soutenir qu'il n'est pas venu.

Mme DE BRECOURT.

Pourquoi ne le soutiendrais-je pas?

M. DE BRECOURT.

Parce que cela n'est pas vrai.

Mme DE BRECOURT.

Allons, monsieur, vous rêvez. Si vous allez vous mettre à me tourmenter comme cela, je n'y tiendrai pas; je vous en avertis.

M. DE BRECOURT.

Quand on ne fait que des choses honnêtes, on n'a pas recours au mensonge.

Mme DE BRECOURT.

Je vous dis ce qui est; et je vous prie de me laisser.

M. DE BRECOURT.

Non, madame, vous ne dites pas la vérité. Il est peut-être ici encore au moment que je vous parle.

Mme DE BRECOURT.

Eh bien, monsieur, cherchez si vous ne m'en croyez pas.

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas besoin de chercher pour vous convaincre.

Mme DE BRECOURT.

Comment donc?

M. DE BRECOURT.

Tenez, madame, voilà son chapeau que j'ai pris sur ce fauteuil, au lieu du mien.

Mme DE BRECOURT.

Son chapeau?

M. DE BRECOURT.

Oui; voyez le cachet.

Mme DE BRECOURT, prenant le chapeau, le regarde, et le lui rend.

Eh bien, s'il est meilleur que le vôtre, vous n'avez pas perdu au change.

M. DE BRECOURT.

Vous le prenez sur ce ton-là, madame; eh bien, nous nous séparerons.

Mme DE BRECOURT, se levant et s'en allant.

A la bonne heure.

M. DE BRECOURT, la suivant.

Je vais trouver tous vos parents, et leur rendre compte de votre conduite.

LA STATUE.

PROVERBE XX.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE MIREVAL.
Mlle DE RICHEVIÈRE, *nièce de la Comtesse.*
LE MARQUIS DE BRECY.
LE BARON DE FONPRÉ.
LE CHEVALIER DE CLAIREFOND.
UN LAQUAIS.

La scène est à Auteuil, dans le bosquet neuf du jardin du marquis de Brecy.

LA STATUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS.

Le Baron me suivait; qu'est-il devenu ? Mon cœur a besoin d'un ami, pour soulager la douleur qui m'accable; s'y refuserait-il ? Non, je le vois; j'ai tort de l'accuser. Le malheur nous rend souvent injustes et coupables.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

Eh bien, Marquis, me confierez-vous enfin le sujet de votre tristesse?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher Baron, à l'instant même; ce qui m'a fait désirer de vous parler ici, c'est que je veux vous y montrer le seul objet de consolation qui me reste.

LE BARON.

Ici, un objet de consolation?

LE MARQUIS.

Ou de regrets, n'importe; écoutez-moi. Vous savez que je devais épouser la Comtesse à mon retour de Touraine, où je l'ai connue. Quel heureux temps! Elle m'aimait alors; du moins je le croyais!

LE BARON.

Qui peut vous faire imaginer qu'elle ait pu changer?

LE MARQUIS.

Tout, Baron. Que je regrette l'heureux séjour de la pro-

vince! On est aimé sans distraction. Sûr d'occuper entièrement l'objet qu'on aime, que faut-il de plus?

LE BARON.

Quoique la Comtesse y soit née, en vous épousant, elle ne pouvait y demeurer long-temps.

LE MARQUIS.

Ah! sans l'état de ma mère, qui ne lui permet pas de quitter ce lieu-ci, je n'aurais pas été pressé de l'amener à Paris. J'espérais qu'ayant sa nièce avec elle en y arrivant, que demeurant avec ma mère et à Auteuil, ce serait la même chose que lorsque nous étions en province.

LE BARON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Je n'avais pas pensé que demeurer à Auteuil c'est être à Paris.

LE BARON.

C'est là ce qui vous fait retarder votre mariage?

LE MARQUIS.

Sans doute. La Comtesse a désiré de voir Paris; le goût de la dissipation s'est emparé d'elle; l'exemple, les airs l'ont entraînée; les plaisirs, les diverses connaissances, tout a contribué à la distraire de l'amour que je croyais qu'elle avait pour moi.

LE BARON.

Ne la suiviez-vous pas dans ces différents amusements?

LE MARQUIS.

Oui; mais semblable à l'homme qui donne le bras à une femme au bal, c'était moi dont elle était le moins occupée: témoin de toutes les agaceries qu'elle faisait, de ce désir de plaire à la multitude, mon cœur sans cesse déchiré ne put soutenir de la suivre en étant ainsi oublié; et j'ai voulu laisser passer les premiers moments d'ivresse où tant d'objets nouveaux l'avaient plongée.

LE BARON.

Sans lui faire aucun reproche de cette espèce d'oubli?

LE MARQUIS.

Les reproches ne ramènent point un cœur : ils font craindre à une femme qu'on ne veuille attenter à sa liberté ; et ils finissent par l'aigrir et par l'éloigner.

LE BARON.

Elle est peut-être piquée de votre froideur, du peu d'empressement que vous montrez de l'épouser, ne l'ayant amenée à Paris que dans ce dessein ?

LE MARQUIS.

Bien loin de pouvoir m'en flatter, je ne lis plus que de l'indifférence dans ses yeux.

LE BARON.

Et dans les vôtres, y voit-elle la même vivacité ?

LE MARQUIS.

Cherche-t-elle seulement à pénétrer ce qui se passe dans mon âme ?

LE BARON.

Au lieu de vous livrer à la douleur, que ne lui parlez-vous ? Le manque de confiance éloigne souvent des cœurs faits pour s'aimer toujours. Permettez-moi de vous servir ; je veux...

LE MARQUIS.

Non, mon cher Baron, il serait inutile. Cette froideur encore n'est pas le seul reproche que je puisse faire à la Comtesse.

LE BARON.

Comment ?

LE MARQUIS.

Un goût nouveau m'a entièrement banni de son cœur. Le Chevalier s'est occupé de lui plaire, et il n'y a que trop réussi.

LE BARON.

Vous verrez que c'est encore une autre erreur.

LE MARQUIS.

Mon malheur ne me permet pas d'en douter ; un cœur qui sait aimer connaît facilement quand il a un rival qu'on lui préfère.

LE BARON.

Les amants sont souvent injustes lorsqu'ils sont jaloux. Mais quel est donc votre espoir?

LE MARQUIS.

Hélas, aucun!

LE BARON.

Et cet objet de consolation que vous devez goûter ici, quel est-il? Vous proposez-vous de devenir infidèle, avec tant d'amour?

LE MARQUIS.

J'en suis bien éloigné. Je ne veux jamais cesser d'aimer la Comtesse; je veux ici la regretter toujours, et y adorer son image, que moi seul y verrai.

LE BARON.

Je ne vous comprends point.

LE MARQUIS.

Je vais vous expliquer ce mystère. Ceci vous paraîtra un peu romanesque; mais n'importe. Ce bosquet, caché dans l'épaisseur de ce bois, vient d'être fini depuis huit jours: je l'avais consacré à la Comtesse; je comptais l'y amener le lendemain de mon mariage, et l'y surprendre agréablement, en lui faisant voir une statue qui la représente. Malheureusement, hélas! ce n'est plus le temps de penser à faire cette galanterie! J'ai fait cacher cette figure derrière ce treillage, qui se sépare et la laisse voir quand je veux, en poussant un simple ressort. Voilà, mon ami, la divinité que je veux adorer le reste de ma vie.

LE BARON.

C'est un délire que ce projet; je veux absolument vous en guérir, et...

LE MARQUIS.

J'entends quelqu'un; c'est la voix de la Comtesse et celle de sa nièce. Comment ont-elles pu pénétrer jusqu'ici? Tâchez de le découvrir; je m'enfuis; restez un moment avec elles, et revenez me trouver. Nous choisirons le temps où elles seront rentrées, pour revenir ici. (Il s'échappe.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE BARON.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur le Baron ! vous connaissez ce bosquet que le Marquis vient de faire faire, et qu'il nous cachait?

LE BARON.

Madame, je le vois pour la première fois.

LA COMTESSE.

Le hasard me l'a fait découvrir. Je cherchais un endroit écarté pour causer avec ma nièce, et je ne croyais pas en trouver un aussi agréable. Mais vous étiez avez le Marquis?

LE BARON.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Que faisiez-vous donc ici? Il vous montrait son ouvrage apparemment?

LE BARON.

Il est vrai; mais vous avez affaire avec Mademoiselle, ainsi..

(Il s'en va.)

LA COMTESSE.

Nous vous reverrons; vous ne retournez pas aujourd'hui à Paris?

LE BARON.

Non, madame, je n'irai que demain.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE.

LA COMTESSE.

Il m'évite; il connaît sans doute l'infidélité du Marquis; et il peut l'approuver!

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais le Marquis vous aimait si sincèrement! Comment pouvez-vous le soupçonner d'infidélité? Ah, ma tante! je mourrais plutôt que d'avoir un pareil soupçon sur l'amour que le Chevalier a pour moi.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien jeune, ma nièce; et vous ne connaissez pas encore les hommes.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

S'il y en a de perfides, je jurerais bien que le Chevalier ne sera jamais de ce nombre-là.

LA COMTESSE.

J'approuve cette façon de penser; il faut estimer ce qu'on aime. Voilà comme je croyais que je serais toujours avec le Marquis, avant de venir à Paris. J'ai vu naître sa froideur, j'ai cru la pouvoir ranimer par la jalousie. Il ignore que le Chevalier doit vous épouser; en essayant de le faire paraître amoureux de moi, j'ai eu la douleur de voir le Marquis insensible à cette épreuve; non, il ne m'aime plus!

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Peut-être craint-il de vous offenser, en vous montrant de la jalousie. Cessez cette feinte, puisqu'elle est inutile.

LA COMTESSE.

Elle ne durera pas long-temps, ma chère nièce; je suis même fâchée d'avoir retardé pour cela votre bonheur; dès ce jour même, je vais tout réparer.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Quoi, dès ce jour? Ah, ma chère tante!... Mais si vous n'êtes pas heureuse, il manquera toujours quelque chose à la satisfaction que je vais goûter.

LA COMTESSE.

Ce sentiment prouve bien votre tendresse pour moi, et me la rend plus chère à chaque instant. Apprenez donc tout ce que je redoute. Je me promenais avant-hier seule et fort tard; je m'égarai en rêvant à la froideur du Marquis. Il faisait clair de

lune; le hasard m'amena proche de ce bosquet. J'entendis parler, c'était lui : il se plaignait. Je m'avançai sans bruit et j'écoutai.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

O ciel! avec qui était-il! Je frémis pour vous!

LA COMTESSE.

Il était seul.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Et il parlait? Vous n'avez sûrement pas vu à qui?

LA COMTESSE.

Il était seul, vous dis-je. Il adressait des plaintes entre-coupées de soupirs, à une statue qu'il accusait d'ingratitude. Voilà souvent comme les hommes abandonnent qui les aime, pour vouloir être aimés de qui les délaisse.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Il parlait à une statue! ici?

LA COMTESSE.

Ici.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il y en a sûrement une que nous ne voyons pas.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Parler à une statue! ma tante, vous vous moquez de moi. Que peut-on lui dire?

LA COMTESSE.

Ah, ma nièce, il lui disait qu'il l'adorerait toujours.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je crains en vérité que la tête ne lui ait tourné. Cela est effrayant au moins; et je ne vois pas pourquoi vous seriez jalouse de cette statue.

LA COMTESSE.

Je vais vous l'apprendre. Avant de m'aimer, le Marquis aimait la marquise de Vermont; il en était aimé : mais la fortune de la Marquise étant réduite à rien, ses parents la forcèrent d'épouser Vermont, qui est très-riche. Il y avait dix ans qu'elle

était mariée, lorsque je connus le Marquis; il la regrettait toujours aussi vivement. Un cœur si tendre me parut estimable, je désirai de pouvoir le consoler; j'y parvins, et je l'aimai comme je l'aime encore. Si cette statue était celle de la Marquise, si c'est cet amour qui s'est ranimé, j'en mourrai de douleur.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais, où est-elle? cherchons. (Elle regarde de tous côtés.) Je ne vois rien.

LA COMTESSE.

Elle ne saurait paraître, sans savoir le secret qui peut ouvrir ce qui nous la cache; mais à force d'argent, l'ouvrier qui l'a faite m'a donné ce secret. Je l'ai ici. (Elle tire un papier.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Voyons promptement.

LA COMTESSE, montrant sur son papier.

Voici le treillage comme il est fait. Lisons. « En poussant le » bouton A, la niche s'ouvre; en poussant le bouton B, elle » se referme. »

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ah, ma tante! que ce soit moi, je vous prie. (Elle va pousser un bouton.) Eh bien, la niche ne s'ouvre pas.

LA COMTESSE.

C'est que c'est l'autre bouton sans doute; essayons. (Le treillage s'ouvre, et l'on voit une statue de femme.)

Mlle DE RICHEVIÈRE, avec joie.

Ah, ma tante, que vois-je!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

C'est vous-même.

LA COMTESSE.

Moi?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, examinez bien, ce sont tous vos traits. Il vous aime toujours! (Elle embrasse la Comtesse.)

LA COMTESSE.

J'ai peine à retenir l'excès de ma joie !

Mlle DE RICHEVIÈRE, la soutenant.

Ah, jouissez de tout votre bonheur !

LA COMTESSE.

C'était donc à moi qu'il parlait, qu'il adressait des plaintes si tendres !

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Et vous le croyiez ingrat ! Vous voyez bien, ma tante, qu'il ne faut pas soupçonner légèrement son amant d'être infidèle.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère nièce, vous avez raison. (Elle rêve.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

A quoi pensez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Il me vient une idée... Oui.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA COMTESSE.

Je dois récompenser le Marquis de tous les maux que je lui ai causés.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oh ! pour cela, oui.

LA COMTESSE.

Je gagerais qu'il était ici avec le Baron, pour lui faire voir cette statue.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'en jurerais, moi.

LA COMTESSE.

Nous allons refermer ce treillage.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, oui, venez.

(Elles ferment le treillage.)

LA COMTESSE.

Je pourrai pénétrer à travers la charmille qui est derrière

la figure, me mettre à sa place; et quand le Marquis reviendra pour la montrer au Baron, ce sera moi qu'il trouvera.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ah, ma tante! c'est l'amour même qui vous inspire.

LA COMTESSE.

Ma robe est blanche, une gaze, un voile... Julie m'ajustera tout cela à merveille, pour qu'au premier coup-d'œil il s'y méprenne un instant.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Qu'il sera délicieux pour lui cet instant!

LA COMTESSE.

Restez ici pour l'empêcher, ainsi que le Baron, d'approcher avant que j'aie pu me placer.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je ne demande pas mieux.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous sur ce banc, et faites semblant de lire. Avez-vous un livre?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ma tante, voilà le Chevalier.

LA COMTESSE, souriant.

J'entends, vous n'aurez pas besoin de livre, n'est-ce pas?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Si vous permettez...

LA COMTESSE.

Quand le Marquis et le Baron viendront, vous ne vous en irez que lorsque je vous enverrai dire de me venir parler.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je n'ai point d'autre affaire; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Ne dites rien au Chevalier de mon projet; sa vivacité, sa joie pourraient le déranger.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ne craignez rien.

LA COMTESSE.

La contrainte ne sera pas longue.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Monsieur le Chevalier, j'ai une affaire qui ne me permet pas de rester ici : mais je vous y laisse en bonne compagnie; vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de ma confiance en vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame; mais j'ai à me plaindre du retard que vous apportez à mon mariage. Je suis très-aise de vous servir; mais il est cruel que ce soit un ingrat qui empêche l'amant tendre et constant d'être heureux.

LA COMTESSE.

Ne voyez-vous pas autant que vous le voulez ce que vous aimez? Ce n'est pas une situation si fâcheuse; et vous pourriez être plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais que vous sert de me faire jouer un personnage comme celui que je fais auprès de vous, quand le Marquis ne montre pas la moindre jalousie?

LA COMTESSE.

Elle est peut-être sur le point d'éclore.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, je ne vous comprends point; je vois régner sur votre visage une espèce de satisfaction.....

LA COMTESSE, souriant.

C'est sans doute l'espoir qui renaît; que sait-on? Adieu, Chevalier, je vous reverrai ici.

SCÈNE VI.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci, mademoiselle. La Comtesse n'est point comme à l'ordinaire; vous-même ne semblez plus partager mon impatience; qu'est-ce que cela veut dire? Que dois-je craindre ou espérer?

M[lle] DE RICHEVIÈRE.

Le retard ne doit vous faire rien craindre.

LE CHEVALIER.

Ah! quand on aime bien vivement, tout doit alarmer.

M[lle] DE RICHEVIÈRE.

Non : tout au contraire, on doit jouir de son bonheur, surtout lorsque l'on est sûr d'être aimé.

LE CHEVALIER.

Mais ne peut-il pas échapper ce bonheur, lorsqu'on le craint le moins? Votre tranquillité n'est-elle pas désespérante? Vous n'êtes pas aujourd'hui comme je vous ai vue jusqu'à présent. Loin de partager ma peine....

M[lle] DE RICHEVIÈRE.

Quelle peine voulez-vous que j'aie? Vous m'aimez; que me faut-il de plus?

LE CHEVALIER.

Aimer autant que je vous aime.

M[lle] DE RICHEVIÈRE.

Et qui vous dit que je sois changée? Je connais votre cœur; qui pourrait m'alarmer?

LE CHEVALIER.

Je m'y perds... Ah, si je suis injuste, pardonnez à l'amour le plus tendre qui fut jamais!

M[lle] DE RICHEVIÈRE, *soupirant.*

Ah!

LE CHEVALIER.

Vous soupirez?

Mlle DE RICHEVIÈRE, à part.

Si je pouvais lui dire...

LE CHEVALIER.

Vous parlez bas.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Tenez... Ce soir je vous dirai...

LE CHEVALIER.

Quoi?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, vous le saurez.

LE CHEVALIER.

Vous augmentez mon inquiétude.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Calmez-vous; je vous réponds qu'il ne peut nous arriver rien que d'heureux.

LE CHEVALIER.

Vous me trompez peut-être...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Non, je vous le jure; je ne sais point feindre, et ce soupçon m'offense.

LE CHEVALIER, piqué.

Je suis injuste, je le sens; je me tairai. Vous avez des secrets pour moi, quand jusqu'au moindre mouvement de mon cœur vous est connu. Où règne l'amour, la confiance doit aussi régner; mais...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je ne vous aime pas? Achevez; le pensez-vous?

LE CHEVALIER.

Comment voulez-vous que je croie...

Mlle DE RICHEVIÈRE, piquée.

Je ne veux rien, monsieur.

LE CHEVALIER, à genoux.

O ciel! que je meure à vos pieds, si j'ai pu vous accuser...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Douter de mon cœur! et dans quel instant!

LE CHEVALIER.

Voyez mon repentir; je consens à vous perdre pour toujours, si j'ai jamais d'autres volontés que les vôtres.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Si votre bonheur et le mien ne dépendaient pas du secret que je vous fais, pourrais-je me taire?

LE CHEVALIER.

Ah, vous me ravissez! (Il se relève et lui baise la main.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'entends quelqu'un.

LE CHEVALIER.

C'est le Baron et le Marquis.

SCÈNE VII.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, au Baron.

Retirons-nous; la Comtesse est peut-être près d'ici.

LE BARON.

Je vais le savoir. (Ils avancent.) Monsieur le Chevalier, je vous croyais ici avec madame la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Vous voyez que non; une affaire l'a fait rentrer chez elle.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, sans quoi nous y serions; mais elle nous a promis de nous faire avertir quand elle serait libre.

LE BARON.

Voici un de ses gens.

SCÈNE VIII.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON, UN LAQUAIS.

Mlle DE RICHEVIÈRE, au laquais.

Ma tante me demande?

LE LAQUAIS.

Oui, mademoiselle.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'y vais. Venez-vous, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Sûrement ; je ne vous quitte pas.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Il ne la quitte pas! Non, pour la suivre chez la Comtesse. Ai-je tort d'être jaloux?

LE BARON.

Oui; car si la Comtesse aimait le Chevalier, l'aurait-elle laissé ici tête à tête avec sa nièce?

LE MARQUIS.

Mais s'il était possible qu'elle m'aimât encore, verrait-elle ma froideur sans inquiétude? Pourquoi écouter le Chevalier avec tant de complaisance? Tout ce qu'il fait la charme ; elle ne cesse de le louer, et en ma présence.

LE BARON.

Ce serait là ce qui me ferait croire...

LE MARQUIS.

Qu'elle ne l'aime pas?

LE BARON.

Sans doute; sans cela elle y mettrait plus de mystère.

LE MARQUIS.

Elle croit peut-être que j'ai cessé de l'aimer, et elle se venge. Ma situation est affreuse: j'en mourrai; mais c'est ici que je veux expirer.

LE BARON.

Quel délire!

LE MARQUIS.

Oui, viens, regarde cette image que j'adore. (Il ouvre le treillage, et l'on voit la Comtesse à la place de la statue.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

Ah, c'est elle-même! Eh bien, tombe à ses pieds.

LE MARQUIS.

Que vois-je!

LA COMTESSE.

Celle qui n'a jamais cessé de vous aimer, et qui vous aimera toujours.

LE MARQUIS.

N'est-ce point un songe?

LA COMTESSE.

Non, Marquis. Quand c'est parce que l'amour est extrême qu'il peut offenser, il mérite d'être excusé.

LE MARQUIS.

Je meurs de joie et de regret!

LA COMTESSE.

Au sein de la constance, comment nous pouvions-nous soupçonner d'infidélité!

LE MARQUIS.

Je ne le comprendrai jamais.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BARON.

LA COMTESSE.

Tenez, Marquis, voilà l'objet de votre jalousie; voilà le Chevalier, dont vous avez retardé, sans le savoir, le mariage avec ma nièce.

LE MARQUIS.

Quoi, il l'épouse?

LE COMTESSE.

Oui, dès demain.

LE MARQUIS.

Que de torts j'ai à réparer! et qu'ils doivent tous deux m'en vouloir!

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Vous allez faire le bonheur de ma tante; le nôtre le suivra; nous n'avons rien à vous reprocher.

LE

CHAPON AU GROS SEL.

PROVERBE XXI.

PERSONNAGES.

Mme MINOT, *maîtresse de l'auberge du Panier-Fleuri.*
M. DESPRÉS.
M. DUPONT.
M. GUARINI, *chanteur italien.*
CLAUDE, *garçon du Panier-Fleuri.*

La scène est dans une salle de l'auberge du Panier-Fleuri.

LE
CHAPON AU GROS SEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MINOT, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS.

Bonjour, madame Minot. Vous n'avez personne aujourd'hui ici?

Mme MINOT.

C'est que tout le monde a dîné de bonne heure, pour aller à la revue du roi.

M. DESPRÉS.

Ah, c'est donc cela! Ils auront beau temps.

Mme MINOT.

Vous n'y allez donc pas, vous, monsieur?

M. DESPRÉS.

Ma foi, non. J'ai pourtant vu bien des gens de ma connaissance qui y allaient, et qui ont voulu m'y mener; mais ils avaient tous dîné, ce n'était pas là mon compte.

Mme MINOT.

Et puis quand on a vu cela une fois, c'est comme cent.

M. DESPRÉS.

Vous l'avez vue vous, madame Minot?

Mme MINOT.

Ah, pardi! je m'en souviendrai long-temps; on fit reculer si fort le fiacre où j'étais, qu'il culbuta; j'étais grosse de cinq mois, je fis une fausse couche qui m'a fait garder le lit plus d'un an; et encore j'en ai pensé mourir : aussi, depuis ce temps-là, je n'ai pas eu envie de me fourrer dans les embarras.

M. DESPRÉS.

Je le crois.

Mme MINOT.

Quand on parlait de la revue à M. Minot, il fallait voir la grimace qu'il faisait, le pauvre défunt.

M. DESPRÉS.

Quoi, M. Minot est mort?

Mme MINOT.

Eh, vraiment, oui, il y a eu un an aux Rois, bon jour, bonne œuvre.

M. DESPRÉS.

Je ne savais pas cela.

Mme MINOT.

Je le crois bien; vous êtes toujours par voie et par chemin : c'est ce qui fait qu'on vous voit si rarement.

M. DESPRÉS.

Eh, vraiment oui; autrefois ce n'était pas de même.... Il est temps de songer à dîner pourtant. Ah, voilà Dupont!

SCÈNE II.

Mme MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT.

M. DUPONT.

Quoi, tu n'es pas à la revue, toi, Després?

M. DESPRÉS.

Ma foi, non.

M. DUPONT.

Bonjour, madame Minot

Mme MINOT.

Monsieur, je suis bien votre servante.

M. DESPRÉS.

Et pourquoi n'y as-tu pas été avec ton cabriolet?

M. DUPONT.

Parce que l'année passée j'y ai perdu un cheval qui m'avait

coûté cinq cents francs; je n'ai pas eu envie qu'il m'en arrivât autant aujourd'hui.

M. DESPRÉS.

Quoi, ton cheval pie?

M. DUPONT.

Justement.

M. DESPRÉS.

Diable! cela n'est pas régalant.

M. DUPONT.

As-tu dîné?

M. DESPRÉS.

Non, vraiment.

M. DUPONT.

Eh bien, nous dînerons ensemble. Madame Minot, faites-nous donner un chapon au gros sel.

Mme MINOT.

Vous allez en avoir un; tenez, mettez-vous-là.

M. DUPONT.

C'est bien dit.

Mme MINOT.

Claude!

SCÈNE III.

Mme MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, CLAUDE.

CLAUDE.

Qu'est-ce qu'il y a, Madame?

Mme MINOT.

Apportez un chapon à ces messieurs.

M. DUPONT.

Claude, songe un peu que c'est pour nous.

CLAUDE.

Ah! ne vous inquiétez pas, vous serez contents.

Mme MINOT, apportant du pain.

Je m'en vais toujours vous donner du pain et du vin.

M. DESPRÉS.

Du meilleur, au moins, madame Minot.

Mme MINOT.

C'est du Bourgogne excellent.

M. DUPONT.

Laissons-la faire. Tiens, mets-toi là.

M. DESPRÉS.

Je suis bien ici.

(Ils se placent tous les deux.)

M. DUPONT.

Sais-tu bien qu'elle n'est pas encore trop déchirée.

M. DESPRÉS.

Pardi, je le crois bien. Combien y a-t-il qu'elle est mariée? Tu dois te souvenir de cela, toi.

M. DUPONT.

Oui, c'est la première année que j'ai été à Angers. Il y a huit ans; et elle en avait dix-sept ou dix-huit.

M. DESPRÉS.

Cela fait vingt-six.

M. DUPONT.

Je disais bien. A-t-elle quelqu'un?

M. DESPRÉS.

Je crois que non : il y a eu un homme bien amoureux d'elle; mais elle est sage.

M. DUPONT.

Oui, sage, je t'en réponds!

M. DESPRÉS.

Ma foi, je me le suis laissé dire.

Mme MINOT.

Tenez, vous goûterez ce vin-là; vous verrez si je vous trompe.

M. DUPONT.

Nous verrons si vous nous servez en amis.

Mme MINOT.

Vous m'en direz votre avis. Eh bien, Claude?

CLAUDE.

Me voilà, me voilà!

M. DESPRÉS.

Allons, cela sent bon.

M. DUPONT.

Ma foi, j'ai faim. Avez-vous dîné, vous, madame Minot?

Mme MINOT.

Ah, Monsieur! je ne dîne pas de si bonne heure.

M. DESPRÉS.

Mais aujourd'hui vous n'aurez plus personne.

M. DUPONT.

Allons, dînez avec nous.

Mme MINOT.

Vous me faites bien de l'honneur; mais je ne le peux pas.

M. DESPRÉS.

Quelles façons! (Il se lève, la mène et la fait asseoir.) Allons, mettez-vous là.

Mme MINOT.

Mais je ne prendrai pas votre place du moins.

M. DESPRÉS.

Pourquoi cela? N'en voilà-t-il pas une autre? Allons, sers madame Minot, Dupont.

M. DUPONT.

Je ne demande pas mieux. Tenez, madame, un peu de sauce. Allons, Després, à toi.

(Ils boivent et mangent.)

M. DESPRÉS.

Madame Minot, est-ce que vous n'avez pas encore pensé à vous remarier?

Mme MINOT.

Non, monsieur, je ne suis point lasse encore d'être veuve; quand on est bien, il faut s'y tenir.

M. DUPONT.

Mais vous étiez bien aussi quand vous étiez mariée?

Mme MINOT.

Ah! comme ça, tantôt haut, tantôt bas. Il n'est rien tel que d'être sa maîtresse.

M. DESPRÉS.

Ma foi, vous avez raison. Allons, buvons un coup; car le chapon est un peu salé. (Il verse à boire.)

M. DUPONT.

Il faut qu'il soit comme cela.

M. DESPRÉS.

Je le sais bien ; il est fort bon.

M. DUPONT.

A votre santé, madame Minot.

M. DESPRÉS.

Et moi aussi, de tout mon cœur.

Mme MINOT.

Messieurs, je vous suis bien obligée.

(Ils boivent tous trois.)

M. DUPONT.

Eh! je crois que voilà Guarini.

Mme MINOT.

Oui, il a dîné ici.

SCÈNE IV.

Mme MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, M. GUARINI.

M. GUARINY entre en chantant d'une voix claire.

Sospirate, sospirate...

M. DUPONT.

D'où venez-vous donc comme cela, monsieur Guarini?

M. GUARINI.

Ah! messieurs, je suis votre serviteur. Je viens de Versailles, pour chanter ici au concert.

M. DESPRÉS.

Je ne vous ai pas vu la dernière fois que j'ai été à Versailles.

M. GUARINI.

C'est que j'ai passé huit jours à Saint-Germain.

M. DUPONT.

Et où allez-vous à présent?

M. GUARINI.

Au concert.

M. DESPRÉS.

Mais il est de trop bonne heure.

M. GUARINI.

C'est que nous avons répétition.

M. DUPONT.

Buvez un coup avec nous.

M. GUARINI.

Je vous suis bien obligé.

M. DESPRÉS.

Oui, nous nous en irons avec vous.

M. DUPONT.

Oui, parce qu'en attendant l'heure du concert, nous nous promènerons sur la terrasse, et nous verrons revenir tout le monde de la revue.

M. DESPRÉS.

C'est bien dit.

M. GUARINI.

Je vais vous attendre.

M. DUPONT.

Nous avons fini.

(Ils se lèvent de table.)

Mme MINOT.

Vous ne voulez pas de dessert, messieurs?

M. DESPRÉS.

Bon! dans ce temps-ci; il n'en vaut pas la peine.

M. DUPONT.

Oui, oui, il vaut mieux se promener pendant qu'il fait encore soleil. Allons-nous-en.

M. DESPRÉS.

Nous vous paierons cela une autre fois, madame Minot.

(Ils s'en vont.)

Mme MINOT.

Ah! que cela ne vous embarrasse pas non plus que moi. Je suis bien votre servante.

L'ABBÉ DE COURE-DÎNER.

PROVERBE XXII.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE COURE-DINER.
DAME ANNE, *gouvernante de l'Abbé.*
M. DE MONTFORT, *homme de finance.*
CHAMPAGNE, *laquais de M. de Montfort.*
LE PRÉSIDENT DES BOUQUINS, *amateur de livres.*
LA FRANCE, *laquais du Président.*
LA MARQUISE D'AIMETOUT.
JULIE, *femme-de-chambre de la Marquise.*
BEAULIEU, *valet-de-chambre du vicomte de Guermont.*
FLAMAND, *laquais du Vicomte.*
M. BOURNIN, *médecin.*
Mme BERTRAND, ... } *voisines de l'Abbé.*
BABET, *fille de Mme Bertrand,* } *voisines de l'Abbé.*

La scène est chez l'Abbé, chez M. de Montfort, chez le Président des Bouquins, chez la Marquise d'Aimetout, dans l'antichambre du vicomte de Guermont, et à la porte de l'Abbé, sur le palier de l'escalier.

L'ABBÉ DE COURE-DÎNER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est chez l'Abbé.

L'ABBÉ, DAME ANNE.

L'ABBÉ, sortant.

Vous entendez bien ce que je vous dis, dame Anne?

DAME ANNE.

Oui, monsieur l'Abbé; mais je suis fâchée que vous ne vouliez pas dîner ici; vous auriez un gigot bien mortifié, bien bon.

L'ABBÉ.

Un gigot, un gigot! Voilà un joli dîner, quand on a grand appétit. Je m'en vais chez M. de Montfort.

DAME ANNE.

Ah! vous ferez meilleure chère là qu'ici.

L'ABBÉ.

Je vous en réponds.

DAME ANNE.

En ce cas-là, monsieur l'Abbé ne reviendra que ce soir?

L'ABBÉ.

Non. Passez un peu chez la blanchisseuse de rabats.

DAME ANNE.

Oui, oui, monsieur l'Abbé; j'irai voir ma sœur en même temps.

L'ABBÉ.

Si l'imprimeur m'apporte une feuille, vous lui direz de revenir demain matin; elle sera corrigée.

DAME ANNE.

Je vous apprêterai de l'encre pour ce soir.

SCÈNE II.

La scène est chez M. de Montfort.

M. DE MONTFORT écrivant à son bureau. CHAMPAGNE.

M. DE MONTFORT.

Qu'est-ce que c'est que cela !

CHAMPAGNE.

Ce sont vos lettres que vous aviez laissées hier dans le salon.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. (Champagne s'en va.) Met-on mes chevaux?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur.

M. DE MONTFORT.

Vous m'avertirez quand ils seront mis.

CHAMPAGNE, annonçant.

M. l'Abbé de Coure-Dîner.

M. DE MONTFORT.

Qu'il entre.

SCÈNE III.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ.

M. DE MONTFORT, écrivant.

Bonjour, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous êtes en affaire?

M. DE MONTFORT.

Non, voilà qui est fini. (Il n'écrit plus.) Eh bien, savez-vous quelque chose de nouveau?

L'ABBÉ.

Non, je n'ai vu personne d'aujourd'hui. J'ai dîné hier chez M. votre frère, où nous avons eu une longe de veau de Rouen, qui était délicieuse.

M. DE MONTFORT.

Eh bien, vous mangerez la pareille ici.

L'ABBÉ, avec joie.

Ma foi, je n'en serai pas fâché; car j'avoue que c'est ce que j'ai mangé de meilleur.

M. DE MONTFORT.

Aimez-vous les guignards de Chartres?

L'ABBÉ.

Je vous en réponds.

M. DE MONTFORT.

J'en ai aussi; et des coqs de bruyère...

L'ABBÉ.

Savez-vous que personne ne fait aussi bonne chère que vous.

M. DE MONTFORT.

Je m'en pique un peu, à vous dire vrai. Que diable! il faut bien vivre; l'argent n'est fait que pour s'en servir. J'attends une truite du lac de Genève, dont je veux que vous mangiez aussi.

L'ABBÉ.

Je les connais. Diable! c'est admirable.

M. DE MONTFORT.

Je suis bien fâché qu'elle ne soit pas arrivée.

L'ABBÉ.

Oh, il ne faut pas tout manger le même jour!

M. DE MONTFORT.

N'en dites rien à mon frère.

L'ABBÉ.

Je n'ai garde; personne n'en pourrait avoir. Il faut avouer que c'est un furieux mangeur.

M. DE MONTFORT.

Mais vous ne lui cédez guère, vous, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oh, je ne mange plus! Autrefois c'était bien différent; je suis bien baissé.

M. DE MONTFORT.

Cela va bien encore. Ah çà, viendrez-vous dîner demain avec moi?

L'ABBÉ, avec inquiétude.

Demain?

M. DE MONTFORT.

Oui; la truite sera peut-être arrivée.

SCÈNE IV.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, vos chevaux sont mis.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. (Il se lève, Champagne lui donne son épée.)

L'ABBÉ.

Vous ne dînez donc pas ici aujourd'hui?

M. DE MONTFORT.

Non, je m'en vais dîner à Auteuil chez un de mes confrères. Où dînez-vous? Voulez-vous que je vous mène?

L'ABBÉ.

Je vous suis obligé: ce n'est pas votre chemin, et il est tard. Je vais chez le président des Bouquins.

M. DE MONTFORT.

Vous ferez mauvaise chère là.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment; mais c'est que j'ai affaire à lui. Quelquefois cependant...

M. DE MONTFORT.

A demain. Allons, passez donc.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE V.

La scène est chez le Président des Bouquins.

LE PRÉSIDENT, en robe-de-chambre, entrant; LA FRANCE, apportant des livres.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là tout ce qu'il vous a donné?

LA FRANCE.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Mais il y en a un plus grand.

LA FRANCE.

Il l'avait vendu; si monsieur le Président avait envoyé une heure plus tôt, il l'aurait eu.

LE PRÉSIDENT.

Je lui avais dit que je le prendrais. Voyez qui est là.

LA FRANCE.

C'est M. l'abbé de Coure-Dîner.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

LE PRÉSIDENT.

Ah, l'Abbé, c'est bien honnête de me venir voir!

L'ABBÉ.

Monsieur le Président sait bien que quand je ne viens pas ici, ce n'est pas ma faute.

LE PRÉSIDENT.

J'en suis persuadé. Eh bien, le manuscrit en question? La Bysantine grecque; c'est-il bientôt traduit?

L'ABBÉ.

Vous ne pouvez l'avoir que dans un an; mais vous l'aurez. Vous aurez aussi la Sagesse de Charon, sans année.

LE PRÉSIDENT.

Allons, c'est bon; je vous ferai voir de nouvelles acquisitions que j'ai faites, qui ne dépareront pas ma bibliothéque.

L'ABBÉ, un peu inquiet.

Je le crois; vous êtes assez connaisseur pour cela.

LE PRÉSIDENT.

J'attends encore un homme qui a beaucoup voyagé, et avec qui je veux vous faire dîner.

L'ABBÉ, avec joie.

Je ne demande pas mieux.

LE PRÉSIDENT.

J'arrangerai pour que cela soit un de ces jours.

L'ABBÉ.

Je croyais que c'était aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Non; aujourd'hui je n'aurais pas pu, parce que j'ai toujours remis à prendre des eaux depuis un mois; et j'ai enfin commencé. Cela demande du régime.

L'ABBÉ se lève.

C'est très-bien fait.

LE PRÉSIDENT.

Je suis bien aise qu'on vous ait laissé entrer, vous mangerez un poulet avec moi.

L'ABBÉ.

Je vous suis bien obligé; je ne peux pas avoir cet honneur-là.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi? Avec vous je ne ferai point de façons; j'ai un pâté de perdrix. Nous causerons, restez.

L'ABBÉ.

Je suis engagé, et il est tard; j'ai même peur de me faire attendre. Une autre fois je serai charmé de passer un peu de temps seul avec vous.

LE PRÉSIDENT.

Où allez-vous?

L'ABBÉ.

Chez la marquise d'Aimetout; et je suis très-pressé.

LE PRÉSIDENT.

Oh, elle ne dîne pas de bonne heure.

L'ABBÉ.

Je vous demande pardon. Elle a changé d'heure en changeant de jour.

LE PRÉSIDENT.

C'est que si vous y voyez l'abbé Basane, vous me feriez plaisir de lui dire ce que je vais vous expliquer. Asseyez-vous.

L'ABBÉ.

Et non, je vous l'enverrai, cela vaudra mieux.

LE PRÉSIDENT.

Je voudrais qu'il fût prévenu. Cela sera fait dans un instant.

L'ABBÉ.

S'il n'y est pas je viendrai vous revoir.

LE PRÉSIDENT.

C'est que je voudrais vous éviter cette peine-là.

L'ABBÉ.

Ce n'est jamais une peine pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Si fait, vous avez des affaires. En deux mots...

L'ABBÉ.

Il est près de deux heures et demie. Je ne peux pas.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, en vous reconduisant, vous serez au fait aussi bien que moi. (L'Abbé s'en va et le Président suit.) L'abbé Basane connaît un homme depuis mil sept cent quarante-cinq, qui a envie d'avoir un morceau que j'ai, qui est unique; c'est... vous le connaissez.... (Ils sortent tous deux.) les Labyrinthes de Bernard Hachin.

SCÈNE VII.

La scène est chez la Marquise.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE, s'asseyant.

Mademoiselle, où a-t-on mis le tableau que j'ai envoyé ici?

JULIE.

Dans le boudoir, madame.

LA MARQUISE.

Comment le trouvez-vous?

JULIE.

Je ne l'ai pas regardé, madame.

LA MARQUISE.

Comment, vous n'avez pas plus de curiosité que cela?

JULIE.

Si c'étaient des rubans ou des dentelles, je les verrais, parce que je m'y connais.

LA MARQUISE.

Et ce magot, qu'on m'a donné hier, qui est unique?

JULIE.

Ah! madame, il m'a bien amusée, parce qu'il remue la tête.

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas cela qu'il y a à considérer; c'est comme il est bien fait; c'est la vérité qu'il y a dans le visage.

JULIE.

La vérité. Est-ce qu'il parle? Je n'en savais rien.

LA MARQUISE.

Vous êtes insupportable! Vous n'entendez seulement pas la valeur des mots.

JULIE.

J'ai cru que la vérité était de ne pas mentir, et qu'il fallait parler pour cela. Voilà ce que je veux dire.

LA MARQUISE.

Elle croit que je ne comprends pas ce qu'elle me dit, elle me l'explique ; c'est délicieux, cela, par exemple ! Donnez-moi cet *in-folio*, qui est sur mon secrétaire.

JULIE.

Un *in*... ?

LA MARQUISE.

Un grand livre.

JULIE, annonçant.

M. l'abbé de Coure-Dîner.

LA MARQUISE.

Non, mademoiselle, je n'en ai plus que faire ; allez-vous-en dîner.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, L'ABBÉ.

LA MARQUISE.

Ah, l'Abbé ! vous voilà de bonne heure aujourd'hui ! J'en suis enchantée.

L'ABBÉ.

Je craignais qu'il ne fût plus tard ; c'est mon impatience ordinaire quand je viens ici.

LA MARQUISE.

L'Abbé, eh bien, cette pièce nouvelle que vous et moi nous avions trouvée charmante, et qui est tombée ! Expliquez-moi donc cela.

L'ABBÉ.

Madame, je la soutiens toujours très-bonne ; et sa chute est une chose toute simple : nous devions la prévoir.

LA MARQUISE.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

C'est un genre qui n'est pas fait pour tout le monde ; avant de faire de pareilles pièces, il faut former le goût du public.

LA MARQUISE.

Oui ; mais comment y parvenir ?

L'ABBÉ.

Comme je fais, par exemple, par des dissertations bien raisonnées.

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui lit ces ouvrages-là ? Ceux qui n'en ont que faire.

L'ABBÉ.

Madame, les nouvelles routes trouvent toujours des difficultés ; mais...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous regardez ?

L'ABBÉ.

Il n'est que deux heures à votre pendule ?

LA MARQUISE.

Elle est arrêtée depuis huit jours. Et puis moi je ne me soucie pas de savoir l'heure qu'il est. Est-ce que vous avez affaire ?

L'ABBÉ.

Non, pas à présent.

LA MARQUISE.

Eh bien, que vous fait l'heure ?

L'ABBÉ.

C'est que je ne vois arriver personne aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Pour quoi faire ?

L'ABBÉ.

Pour dîner.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas dîné ?

L'ABBÉ.

Non, vraiment.

LA MARQUISE.

Il fallait donc dire cela, l'Abbé. J'ai changé encore mon jour ; est-ce que vous ne le savez pas ?

L'ABBÉ.

Non, madame, en vérité.

LA MARQUISE.

Eh bien, l'on va vous faire quelque chose. Je ne dîne pas moi, parce que je suis d'un souper de noce; mais je vous tiendrai compagnie.

L'ABBÉ.

En ce cas-là, madame, permettez...

LA MARQUISE.

Où irez-vous à l'heure qu'il est?

L'ABBÉ.

Chez le vicomte de Guermont, où je peux arriver à toute heure.

LA MARQUISE.

Le Vicomte? Il est malade, je crois.

L'ABBÉ.

Je l'ai vu avant-hier.

LA MARQUISE.

Je peux bien me tromper. Je voudrais pourtant bien que vous restassiez; je vous ferais voir un oursin qu'on va m'envoyer, qui est de la plus grande beauté, une momie, et une scalata qui est admirable!

L'ABBÉ.

Je verrai cela une autre fois.

LA MARQUISE.

Pourquoi? On vous fera des œufs brouillés, je ne sais quoi; vous en souperez mieux.

L'ABBÉ.

Je vous suis bien obligé, je ne soupe jamais.

LA MARQUISE.

Ah çà, l'Abbé, c'est jeudi que j'ai pris... Souvenez-vous-en.

L'ABBÉ.

Oui, oui, madame.

LA MARQUISE.

Ah, j'oubliais! L'Abbé, l'Abbé! (Elle court après lui.)

SCÈNE IX.

La scène est dans l'anti-chambre du vicomte de Guermont.

BEAULIEU, M. BOURNIN.

BEAULIEU, sortant d'une chambre et suivant M. Bournin.

Monsieur, quand reviendrez-vous?

M. BOURNIN.

A cinq heures, parce que nous verrons comme il sera; peut-être le saignerons-nous du pied.

BEAULIEU.

C'est donc une maladie bien sérieuse?

M. BOURNIN.

Je n'en sais rien encore; cela commence vivement : nous verrons ce que la saignée déterminera. Donnez-lui un lavement, comme je vous l'ai dit.

BEAULIEU.

Monsieur, j'ai envoyé un exprès à M. votre frère et à madame sa sœur.

M. BOURNIN.

Vous avez bien fait. Mettez ce que je vous ai dit dans le lavement.

BEAULIEU.

Je m'en vais en envoyer chercher tout-à-l'heure. Vous n'oublierez pas de revenir, monsieur?

M. BOURNIN.

Non, sûrement.

BEAULIEU.

Vous aurez le carrosse chez vous à cinq heures.

M. BOURNIN.

Eh bien, oui.

SCÈNE X.

BEAULIEU, FLAMAND.

BEAULIEU.

Flamand, Flamand!

FLAMAND, se réveillant.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez?

BEAULIEU.

Tenez, allez chez l'herboriste, chercher cela. (Il lui donne un papier.

FLAMAND.

C'est écrit là-dessus?

BEAULIEU.

Oui; allez donc, j'attends après.

FLAMAND, lentement.

Allons, j'y vais, j'y vais.

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, BEAULIEU.

L'ABBÉ.

Vous grondez ce pauvre Flamand?

BEAULIEU.

Oui, parce qu'il dort toujours.

L'ABBÉ.

Dites-moi un peu, monsieur Beaulieu, y a-t-il long-temps qu'on est à table?

BEAULIEU.

A table, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Oui; je n'ai pas pu venir plus tôt.

BEAULIEU.

Eh! M. le Vicomte est dans son lit; il a été saigné six fois depuis hier midi, et peut-être sera-t-il saigné du pied à cinq heures.

L'ABBÉ.

Et quelle est sa maladie?

BEAULIEU.

On n'en sait rien encore. M. Bournin sort d'ici, il doit revenir à cinq heures.

L'ABBÉ.

Cela est bien prompt. Puis-je entrer? Je vous dirais bien, moi...

BEAULIEU.

Non, il a défendu de lui laisser voir personne. Si madame sa sœur était ici, cela serait différent: mais je suis tout seul, et... vous entendez bien?

L'ABBÉ.

Oui, oui, vous avez raison.

BEAULIEU.

Je m'en vais auprès de lui.

L'ABBÉ.

Je viendrai savoir de ses nouvelles.

BEAULIEU.

Faites-moi demander, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui. (Beaulieu rentre.) Je n'ai pas autre chose à faire que de m'en retourner chez moi. Je meurs de faim; et il est trop tard pour aller ailleurs. (Il sort.)

SCÈNE XII.

La scène est à la porte de l'Abbé, sur le palier de l'escalier.

Mme BERTRAND avec une quenouille, BABET son ouvrage à la main.

BABET, écoutant à la porte de l'Abbé.

Ma mère, je n'entends rien.

Mme BERTRAND.

Il me semble pourtant que c'est le chien de dame Anne, qui hurlait.

BABET.

Écoutez vous-même.

Mme BERTRAND, écoutant.

C'est vrai, je n'entends rien non plus.

BABET.

Quand je vous dis que je l'ai vu sortir avec elle.

Mme BERTRAND.

Quand je vous dis, quand je vous douze : elle veut toujours savoir mieux que moi.

BABET.

N'allez-vous pas vous fâcher pour cela ?

Mme BERTRAND.

Je suis la maîtresse de me fâcher si je veux, apparemment.

BABET.

Oui, voilà un beau plaisir. Tenez, écoutez à présent, entendez-vous ?

Mme BERTRAND.

Non.

BABET.

Vous voyez bien que c'est le chien du charron ; je l'entends souvent, j'en suis sûre.

Mme BERTRAND.

Elle sait toujours tout ; les autres sont des bêtes, à l'entendre.

BABET.

Est-ce que je dis cela ?

Mme BERTRAND.

Il vaudrait mieux. Ah ! voilà M. l'Abbé. Nous allons voir si j'ai raison ou tort.

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ, Mme BERTRAND, BABET.

Mme BERTRAND.

Ah, monsieur l'Abbé !...

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que vous voulez, madame Bertrand ?

Mme BERTRAND.

C'est que nous croyons entendre hurler le chien de dame Anne.

L'ABBÉ.

Est-ce qu'elle n'y est pas ?

BABET.

Non, elle est sortie ; et elle nous a dit qu'elle ne reviendrait pas de sitôt.

Mme BERTRAND.

Mais, il y a long-temps. Ouvrez donc, que nous voyons si son chien y est.

L'ABBÉ, fouillant dans sa poche.

Bon, je n'ai pas ma clef à présent. Tout me contrarie aujourd'hui !

Mme BERTRAND.

C'est bien malheureux ! Nous aurions sûrement trouvé le chien.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas le chien que je voudrais trouver. Comment faire ?

Mme BERTRAND.

Si vous voulez quelque chose, monsieur l'Abbé...

L'ABBÉ.

Je voudrais dîner.

Mme BERTRAND.

Vous n'avez pas dîné?

L'ABBÉ.

Et non, vraiment.

Mme BERTRAND.

Tu vois bien, Babet, qu'il n'est pas si tard que tu disais.

L'ABBÉ.

Eh parbleu, si fait, il est tard.

BABET.

Vous voyez bien aussi que j'ai raison, ma mère.

Mme BERTRAND.

Allons, tais-toi.

L'ABBÉ.

Il faut bien que je m'en aille. Écoutez, madame Bertrand.

Mme BERTRAND.

Oui, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous direz à dame Anne de mettre le gigot à la broche tout-à-l'heure.

Mme BERTRAND.

Oui, monsieur l'Abbé.

BABET.

Mais elle ne reviendra pas de long-temps.

Mme BERTRAND.

Qu'est-ce que cela fait? Écoutons M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Cela fait tout. Qu'elle me fasse une soupe à l'oignon et une omelette, pendant que le gigot cuira.

Mme BERTRAND.

Oui, monsieur l'Abbé.

BABET.

Elle ne reviendra pas avant sept heures; car elle a dit qu'elle ne serait de retour qu'à la nuit.

Mme BERTRAND.

Veux-tu te taire?

L'ABBÉ.

A sept heures?

BABET.

Oui, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il en sera plus de huit, quand tout cela sera fait.

BABET.

Au moins.

L'ABBÉ.

Allons, je m'en vais prendre une tasse de café au lait; et j'irai à la comédie en attendant. Dites-lui bien de faire tout ce que je vous ai dit, entendez-vous?

Mme BERTRAND.

Oh, oui, monsieur l'Abbé, nous n'y manquerons pas.

L'ABBÉ.

Adieu, madame Bertrand; je vous serai bien obligé. (Il s'en va.)

Mme BERTRAND.

Monsieur, je suis bien votre servante. Tu es bien aise qu'il n'avait pas sa clef, à cause du chien?

BABET.

Pour cela non; car vous auriez vû qu'il n'y était pas.

Mme BERTRAND.

Allons, allons, rentre travailler, et ne me raisonne pas davantage.

(Elles rentrent toutes les deux.)

LE CHASSEUR
ET LES JOUEURS.

PROVERBE XXIII.

PERSONNAGES.

DURAND, *chasseur.*
CLERAC, | SAINT-ROMAIN, } *officiers d'infanterie, joueurs.*
LA RENTRÉE, *garde-chasse.*

La scène est dans un bois taillis, proche d'une ville de guerre.

LE CHASSEUR ET LES JOUEURS.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND marchant tout doucement, le fusil prêt à tirer, parlant à son chien qui chasse dans le taillis.

Eh, Patineau, tout beau. —Attends-moi. —Veux-tu venir ici?—Holà, là. —Eh bien? La vilaine bête!—Ah! voyons. (Il s'arrête et écoute.) Il faut qu'il n'y ait rien ici. —Où est allé... Patineau, Patineau! ah, je vais te tirer les oreilles.—Derrière.—Il n'y a point de sanglier ici : ils ne savent ce qu'ils disent. Eh, derrière donc. —Allons de l'autre côté; je reviendrai toujours bien ici. (Il s'en va.)

SCÈNE II.

CLERAC, SAINT-ROMAIN.

CLERAC.

Saint-Romain, tu te moques quand tu prétends que je t'ai gagné hier soixante et treize louis. Sur mon honneur, je veux mourir, si j'en ai plus de quarante-sept.

SAINT-ROMAIN.

Que ce soit toi ou un autre, cela m'est égal; je n'en ai pas moins perdu soixante et quinze; et il est dur, quand on perd autant, de ne pouvoir pas avoir sa revanche. Le diable emporte le lieutenant de roi et tout l'état-major!

CLERAC.

Il semble que ces gens-là n'aient d'autre plaisir que de nous poursuivre. Ils découvrent toujours où nous nous rassemblons.

SAINT-ROMAIN.

Et dans quel moment encore! presque toujours quand la chance tourne.

CLERAC.

Pour cela, oui; car j'allais avoir la main. Je suis presque sûr que j'aurais rattrapé tout ce que j'avais perdu.

SAINT-ROMAIN.

Viendraient-ils nous chercher hors de la ville, ici, par exemple?

CLERAC.

Mais si l'on découvrait que nous y eussions joué, nous irions en prison.

SAINT-ROMAIN.

Eh bien, nous y jouerions à notre aise.

CLERAC.

C'est selon. Je sais bien qu'à Besançon, où j'ai été six mois en prison, le geolier nous fournissait des cartes tant que nous voulions, la nuit surtout. Je n'ai jamais si bien passé mon temps.

SAINT-ROMAIN.

Ici ce ne serait pas de même, je t'en réponds.

CLERAC.

Cependant, si nous avions des cartes...

SAINT-ROMAIN.

J'en ai sur moi.

CLERAC.

Que risquons-nous? Asseyons-nous là.

SAINT-ROMAIN.

Je le veux bien. Qui diable nous découvrira?

CLERAC.

Ce bois-ci est très-fourré.

SAINT-ROMAIN.

Il ne peut nous arriver que d'aller en prison, si on le découvre; mais les officiers-majors ne viendront pas nous troubler du moins.

(Ils s'asseyent.)

CLERAC.

On n'est pas trop mal. Nous jouions quelquefois à l'armée bien plus mal à notre aise. Voyons, voyons tes cartes.

SAINT-ROMAIN.

Les voici.

CLERAC.

Mêlons.

(Ils mêlent tous deux les cartes.)

SAINT-ROMAIN.

Veux-tu voir à qui aura la main?

CLERAC.

Sans doute. (Il tire.) Allons, c'est à toi.

SAINT-ROMAIN.

Combien joues-tu?

CLERAC.

Un louis pour commencer. (Il coupe.)

SAINT-ROMAIN, donnant.

Dix-neuf, figure, sept. Trente-six, c'est beau jeu.

CLERAC.

Oui, oui, beau jeu, trente-six.

SAINT-ROMAIN.

Cinq, quatre, dix, huit, dame. Je l'avais dit. (Jetant les cartes.) Allons, deux louis.

CLERAC.

Comme tu voudras. Coupe... Cinq, quatre, huit, sept, neuf, trente-trois. Roi, neuf, as; quatre, six, deux. Trente-deux.

SAINT-ROMAIN.

A moi. (Il mêle.)

CLERAC.

Va trois louis. (Il coupe.)

SAINT-ROMAIN donne.

Trente-trois,—trente-deux.

CLERAC.

Encore trente-trois.

SAINT-ROMAIN.

Trente-cinq, — trente-deux.

CLERAC.

Toujours trente-deux! Quatre louis.

SAINT-ROMAIN.

Trente-deux. Te plains-tu des trente-deux?

CLERAC.

Allons, voyons.

SAINT-ROMAIN.

Trente et un.

CLERAC.

Quatre louis.

SAINT-ROMAIN.

Trente-six, — trente-sept.

CLERAC.

J'entends quelqu'un. C'est quelque garde peut-être, qu'est-ce que cela fait? (Il mêle.)

SCÈNE III.

CLERAC, SAINT-ROMAIN, DURAND.

SAINT-ROMAIN.

On approche.

CLERAC.

Il n'y a que faire de parler.

(Ils continuent de jouer sans rien dire.)

DURAND, le fusil prêt à tirer.

Patineau, derrière. — Il vient sûrement par ici. Avançons. — Tout beau. Il est là, tirons. (Il tire, et il blesse Saint-Romain.)

SAINT-ROMAIN.

Ah!

CLERAC.

As-tu été touché?

SAINT-ROMAIN, tombant.

Oui, au bras.

DURAND.

C'est un homme. Fuyons (Il s'en va.)

SCÈNE IV.

CLÉRAC, SAINT-ROMAIN, LA RENTRÉE.

LA RENTRÉE, accourant.

Qui est-ce qui a tiré ici ?

CLERAC.

Nous n'en savons rien ; mais mon ami est blessé.

SAINT-ROMAIN.

Oui, j'ai peut-être le bras cassé.

CLERAC.

Aidez-moi à le relever.

LA RENTRÉE.

Je le veux bien.

(Ils le relèvent.)

CLERAC.

Soutenez-le un peu, que je ramasse tout cela. (Il ramasse l'argent et les cartes.)

LA RENTRÉE.

Ne craignez rien.

SAINT-ROMAIN.

Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne ; je marcherai bien.

CLERAC.

Cela ne fait rien ; il faut toujours qu'il vienne avec nous, de crainte d'accident.

LA RENTRÉE.

Je ne demande pas mieux.

CLERAC.

Allons-nous-en.

(Ils aident Saint-Romain.)

SAINT-ROMAIN, à la Rentrée.

Ne dites pas que vous nous avez trouvés ici à jouer.

LA RENTRÉE.

Non, non.

L'AVOCAT CHANSONNIER.

PROVERBE XXIV.

PERSONNAGES.

M. DE LA BARRE, *avocat.*
M. DE LA MOTTE, *ami de M. de la Barre.*
Mme POURSUIT, *plaideuse.*
LA PIERRE, *laquais de M. de la Barre.*

La scène est dans le cabinet de M. de la Barre.

L'AVOCAT CHANSONNIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

M. DE LA BARRE, entrant.

N'est-il venu personne?

LA PIERRE.

Non, monsieur; voilà seulement une lettre qu'on a apportée.

M. DE LA BARRE.

Ah, c'est de Dupuis! (Décachetant la lettre.) Qu'est-ce qu'il veut? (Il lit.) Un café chez madame Dourci! Je ne serais pas fâché d'en avoir un. Qui est-ce qui connaît madame Dourci?... Ah, Duval! je m'en vais lui écrire. (Il se met à écrire.)

LA PIERRE.

Monsieur ne veut rien?

M. DE LA BARRE.

Attendez. (Il écrit.)

LA PIERRE.

C'est que j'irais chercher la robe-de-chambre qui est chez le dégraisseur.

M. DE LA BARRE.

Il est bien question de cela! (Il écrit.)

LA PIERRE.

Votre bonnet carré n'a plus de houppe; elle est perdue.

M. DE LA BARRE.

Écoutez-moi; savez-vous où demeure M. Duval? (Il cachète sa lettre.)

LA PIERRE.

M. Duval?

M. DE LA BARRE.

Oui.

LA PIERRE.

Oh, oui, monsieur; c'est un grand homme maigre.

M. DE LA BARRE.

Eh non; c'est M. Duplessis que vous voulez dire.

LA PIERRE.

Ah, oui! C'est que ces deux noms-là se ressemblent; je les confonds toujours.

M. DE LA BARRE.

Eh bien, savez-vous à présent?

LA PIERRE.

Oh, je trouverai bien.

M. DE LA BARRE.

N'est ce pas dans le cloître?...

LA PIERRE.

Des Cordeliers?

M. DE LA BARRE.

Imbécille, vous voulez qu'il loge dans le cloître d'un couvent? Non, c'est dans le cloître.... Un nom qui finit en é.

LA PIERRE.

Saint-Benoît?

M. DE LA BARRE.

Non, Saint.... Saint....

LA PIERRE.

Saint-Méry?

M. DE LA BARRE.

Non, non, Saint.....

LA PIERRE.

Notre-Dame?

M DE LA BARRE.

Non. Ah! c'est Saint-Honoré?

LA PIERRE.

Saint-Honoré?

M. DE LA BARRE.

Oui.

LA PIERRE.

J'y ai été plus de cent fois ; c'est chez monsieur....

M. DE LA BARRE.

M. Duval.

LA PIERRE.

M. Duval ? Je n'y ai jamais été.

M. DE LA BARRE.

Cela ne fait rien. Portez-lui cela ; et ne revenez point sans réponse. (Il lui donne la lettre.)

LA PIERRE.

Oui, monsieur. (Il sort.)

M. DE LA BARRE.

La Pierre, vous apprêterez mon habit de velours ciselé.

LA PIERRE.

Oui, monsieur. (Il s'en va.)

M. DE LA BARRE.

La Pierre !

LA PIERRE.

Monsieur ?

M. DE LA BARRE.

Et ma perruque neuve à boucles en roses, vous savez bien ? Passez chez le perruquier.

LA PIERRE.

Oui, oui, monsieur.

M. DE LA BARRE.

Parbleu, je serai charmé de voir un des cafés de madame Dourci.

LA PIERRE, revenant pour annoncer.

M. de la Motte.

M. DE LA BARRE.

Quoi, vous nêtes pas encore parti ?

LA PIERRE.

Je m'en vais, je m'en vais.

SCÈNE II.

M. DE LA BARRE, M. DE LA MOTTE.

M. DE LA BARRE.

Ah! bonjour, la Motte.

M. DE LA MOTTE.

Eh bien, comment t'en va?

M. DE LA BARRE.

Fort bien. Et toi, t'es-tu amusé à la campagne?

M. DE LA MOTTE.

Oui, assez, mais, ma foi, le mauvais temps nous a chassés.

M. DE LA BARRE.

Ah çà, dis-moi un peu, où soupes-tu ce soir?

M. DE LA MOTTE.

Moi? Pourquoi cela?

M. DE LA BARRE.

Mais voyons.

M. DE LA MOTTE.

Chez madame Desglands.

M. DE LA BARRE.

Es-tu prié?

M. DE LA MOTTE.

Oui, et voilà la cinquième fois; j'avais toujours refusé.

M. DE LA BARRE.

Et bien, il faut que tu refuses encore.

M. DE LA MOTTE.

Mais j'ai accepté; cela ne se peut pas.

M. DE LA BARRE.

Il faut manquer de parole.

M. DE LA MOTTE.

Je ne le peux pas, te dis-je.

M. DE LA BARRE.

Va donc t'excuser.

M. DE LA MOTTE.

Pourquoi cela?

M. DE LA BARRE.

C'est que je veux absolument te mener souper quelque part, où tu seras bien aise d'aller.

M. DE LA MOTTE.

Mais encore, où cela?

M. DE LA BARRE.

Chez madame Dourci.

M. DE LA MOTTE.

Je ne la connais pas.

M. DE LA BARRE.

C'est un café.

M. DE LA MOTTE.

A un café?

M. DE LA BARRE.

Oui, je n'en ai jamais vu; on dit que c'est charmant! Nous irons ensemble.

M. DE LA MOTTE.

Tu la connais donc?

M. DE LA BARRE.

Non; mais Duval est son ami de tous les temps. Je viens de lui écrire; et sûrement il nous y mènera avec plaisir.

M. DE LA MOTTE.

J'aurais grande envie d'y aller.

M. DE LA BARRE.

Moi, cela me tourne la tête; et je ne veux pas manquer cette occasion-ci.

M. DE LA MOTTE.

Mais, aimera-t-elle à voir comme cela deux inconnus, madame Dourci?

M. DE LA BARRE.

Elle nous connaît tous les deux; et il y a long-temps que je sais qu'elle désire que j'aille chez elle.

M. DE LA MOTTE.

C'est que madame Desglands sera fâchée.

M. DE LA BARRE.

Tu y souperas un autre jour. Compare la différence qu'il y a d'être à un café, où l'on s'amuse, à souper froidement dans une maison, pour faire un whist le plus triste du monde.

M. DE LA MOTTE.

C'est vrai. Allons je vais me dégager : je lui dirai la raison tout simplement; elle est bonne femme; elle y consentira.

M. DE LA BARRE.

A quelle heure seras-tu revenu?

M. DE LA MOTTE.

Mais, à huit heures et demie. Voyons ta montre : la mienne va bien.

M. DE LA BARRE.

(Ils comparent leurs montres.)

Elles vont de même.

M. DE LA MOTTE.

Me mèneras-tu? ou veux-tu que je te mène.

M. DE LA BARRE.

Je te mènerai. Il y a ici près des fiacres tant qu'on en veut.

M. DE LA MOTTE.

Allons, je serai bientôt ici. (Il s'en va.)

M. DE LA BARRE.

Ne perds pas de temps ; sûrement nous nous amuserons.

SCÈNE III.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

M. DE LA BARRE, regardant ses papiers.

Ma foi, je verrai cela une autre fois. Ah! voici La Pierre. Eh bien?

LA PIERRE.

Monsieur, il n'y était pas.

M. DE LA BARRE.

Tu n'as point de réponse?

LA PIERRE.

Monsieur, l'on m'a envoyé dans la rue.... Attendez....

M. DE LA BARRE.

Et qu'est-ce que cela fait?

LA PIERRE.

Enfin je l'ai trouvé. Il jouait; il a lu votre lettre, et puis il a écrit.

M. DE LA BARRE.

Donne donc.

LA PIERRE.

C'est que c'est une si petite lettre, que tout le long du chemin j'ai eu peur de la perdre; mais la voilà.

M. DE LA BARRE.

Voyons, voyons. (Il lit.) « Il ne m'est pas possible, mon cher » de la Barre, de vous mener chez madame Dourci. Quelqu'un » vous a desservi auprès d'elle; car elle m'a parlé de vous avec » humeur et dédain. Croyez que je ferai de mon mieux » pour.. » Hum. Et une autre fois.. Hum. Le diable l'emporte!

LA PIERRE.

Monsieur, je m'en vais apprêter votre habit de velours ciselé.

M. DE LA BARRE.

Je n'en ai que faire.

LA PIERRE.

Votre perruque à roses va arriver.

M. DE LA BARRE.

Allons, va-t'en, et laisse-moi.

LA PIERRE.

Le perruquier a tout quitté pour vous.... Oh! il vous aime bien.

M. DE LA BARRE.

Allons donc. (Il le chasse.)

SCÈNE IV.

M. DE LA BARRE, lisant la lettre de M. Duval.

Avec humeur et dédain! C'est un peu fort, madame Dourci. Ah, parbleu!.... elle croit que je me soucie de son café.... Non, sûrement, je n'irai pas.... J'enrage.... Je me vengerai ou je ne pourrai.... (Il rêve.) Oui, fort bien, madame Dourci, vous vous repentirez de votre dédain. Un bon couplet..... Voilà la meilleure idée du monde. Écrivons. (Il se met à écrire en chantant.) Prenons un air connu. Ah! celui-ci : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

(En chantant.)

Chez Dourci tout plaît, tout engage;
On dit qu'elle sait tout charmer....

Elle ne peut pas se plaindre de cela. (Riant.)

Qu'on ne peut la voir sans l'aimer.
Qu'il est doux de lui rendre hommage!

Oh! mais c'est de la louange toute pure. Il est difficile d'être méchant quand on veut. Ah! ceci sera bon.

Que l'adorer est le vrai bien.
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

A merveille! à merveille! (Il se lève et se promène en chantant.)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Bien, bien!

Je n'en crois rien.
Je n'en crois rien.

Il faut en faire un second. (Il s'assied, et il écrit en chantant.)

Que de ses yeux le doux langage,
En faisant former mille vœux....

SCÈNE V.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

LA PIERRE, annonçant.

Monsieur, madame Poursuit.

M. DE LA BARRE, chantant.

Rend l'amant respectueux.

LA PIERRE.

Monsieur?

M. DE LA BARRE.

Qu'est-ce que tu veux?

LA PIERRE.

Madame Poursuit demande à vous parler.

M. DE LA BARRE, chante.

Sans oser dire davantage.

LA PIERRE.

La laisserai-je entrer?

M. DE LA BARRE.

Non. Je suis en affaire.

SCÈNE VI.

M. DE LA BARRE, Mme POURSUIT.

Mme POURSUIT.

Oh, en affaire! il n'y a pas d'affaire qui tienne devant la mienne, monsieur; il faut que vous ayez la bonté de m'écouter.

M. DE LA BARRE chante entre ses dents.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur?

M. DE LA BARRE.

Je dis que vous ayez la bonté de vous asseoir; que votre mémoire est fait; qu'il est chez l'imprimeur, et qu'il faut que vous attendiez qu'il soit distribué pour demander une audience. Voilà dans ce moment-ci tout ce que vous avez à faire, et tout ce que je peux vous dire. (Il reprend sa plume, et chante tout bas en composant.)

Mme POURSUIT.

Monsieur, c'est un nouvel incident qui m'arrive; on attaque mes mœurs, ma réputation.

M. DE LA BARRE, chantonnant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Mais, monsieur, vous n'en croyez rien; il faut pourtant bien que vous le croyez, puisque c'est vous qui me défendrez.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Comment, comment, vous n'en croyez rien? Quoi, monsieur, vous refuseriez de prendre la défense d'une femme malheureuse? Cela serait barbare.

M. DE LA BARRE.

Je vous demande pardon : je ne vous dis pas cela. C'est une autre affaire que j'ai dans la tête, et pour laquelle je fais un mémoire actuellement.....

Mme POURSUIT.

Mais la mienne est plus ancienne.

M. DE LA BARRE.

Oui, c'est vrai. Vous pouvez toujours parler.

Mme POURSUIT.

Monsieur, vous connaissez tous mes procédés vis-à-vis de mon mari; et tout le monde sait que je suis une honnête femme.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Comment donc! vous en douteriez?

M. DE LA BARRE.

Non, non; continuez.

Mme POURSUIT.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari, j'ai eu dix enfants dont il m'en reste quatre, et tous quatre sont de lui sûrement. Cependant....

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Monsieur, vous m'insultez.

M. DE LA BARRE.

Moi? Comment donc?

Mme POURSUIT.

Quoi, monsieur, à tout ce que je vous dis vous répondez toujours, je n'en crois rien!

M. DE LA BARRE.

Eh non, madame; ce n'est pas à vous, encore une fois; ce sont des notes que je fais à un mémoire.

Mme POURSUIT.

Des notes, des notes! Faites-en sur ce que je vous dis.

M. DE LA BARRE.

Ne vous inquiétez pas; continuez, je vous prie.

Mme POURSUIT.

Mes enfants sont devenus grands, et mon mari est mort.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Mais, monsieur, vous savez bien que je suis veuve?

M. DE LA BARRE.

Veuve? Oui, oui.

Mme POURSUIT.

Depuis que mon mari est mort, je ne puis plus tenir mes enfants dans le respect; le plus grand, qui est majeur, m'accuse de l'avoir fait périr faute de secours.

M. DE LA BARRE, chantant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Mais vraiment, vous avez bien raison. Le pauvre homme! Je l'aimais si tendrement! (Elle pleure.)

M. DE LA BARRE, chantant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Cela est pourtant bien vrai, monsieur.

M. DE LA BARRE, chantant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT.

Monsieur, on n'a jamais traité une honnête femme comme vous faites.

M. DE LA BARRE, chantant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme POURSUIT, en colère, et se levant.

Vous m'insultez, monsieur, vous m'outragez; je m'en plaindrai à M. le premier président.

M. DE LA BARRE.

De quoi donc?

Mme POURSUIT.

C'est affreux à vous! Une pauvre veuve! Oui, monsieur, vous me rendrez tous mes papiers; vous ne plaiderez plus pour moi.

M. DE LA BARRE.

A la bonne heure, madame.

Mme POURSUIT.

Il n'y a pas à dire à cela, je n'en crois rien; je vais faire dresser une requête contre vous.

M. DE LA BARRE.

Faites, madame, si vous pouvez.

Mme POURSUIT.

Vous serez interdit. (Elle s'en va.)

M. DE LA BARRE.

Nous verrons.

Mme POURSUIT, revenant.

Oui, monsieur, interdit, interdit. Je vous en réponds. Adieu, adieu. (Elle s'en va.)

M. DE LA BARRE.

La peste soit de la folie! J'ai pensé ne pas pouvoir faire le dernier vers.

SCÈNE VII.

M. DE LA BARRE, M. DE LA MOTTE, LA PIERRE.

LA PIERRE, annonçant.

M. de la Motte.

M. DE LA MOTTE.

Eh bien, allons-nous?

M. DE LA BARRE.

Assieds, assieds-toi là.

M. DE LA MOTTE.

Mais il est huit heures et demie; n'est-il pas temps?

M. DE LA BARRE.

Ma foi, si tu veux que je te dise, j'ai changé d'avis.

M. DE LA MOTTE.

Quoi, nous n'irons pas au café?

M. DE LA BARRE.

Non, je ne m'en soucie plus. Nous nous ennuierions sûrement là.

M. DE LA MOTTE.

Il ne fallait donc pas me faire dégager de chez madame Desglands.

M. DE LA BARRE.

Qu'est-ce que cela fait ?

M. DE LA MOTTE.

Cela fait tout. Elle m'a laissé aller, à condition que je lui rendrais compte de tout ce que je verrais. Que veux-tu que je lui dise ?

M. DE LA BARRE.

Ce que je vais te dire.

M. DE LA MOTTE.

Eh quoi ?

M. DE LA BARRE.

Elle n'aime pas madame Dourci.

M. DE LA MOTTE.

C'est vrai.

M. DE LA BARRE.

Ni moi non plus ; c'est ce qui m'a fait changer d'avis.

M. DE LA MOTTE.

Mais il y a une heure que tu étais enchanté d'aller à son café.

M. DE LA BARRE.

Oui ; mais j'ai fait bien des réflexions sur son café et sur elle-même.

M. DE LA MOTTE.

Quelles réflexions ?

M. DE LA BARRE.

Elle est vaine ; et au lieu de lui faire ma cour, j'ai imaginé une chose excellente.

M. DE LA MOTTE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE LA BARRE.

J'ai fait trois couplets sur elle.

M. DE LA MOTTE.

J'aimerais mieux voir son café.

M. DE LA BARRE.

Bon, son café! Pense donc comme elle sera désespérée. Tiens, tiens, écoute. (Il chante.)

Chez Dourci, tout plaît, tout engage,
On dit qu'elle sait tout charmer;
Qu'on ne peut la voir sans l'aimer;
Qu'il est doux de lui rendre hommage;

M. DE LA MOTTE.

Tu crois qu'elle sera désespérée de cela?

M. DE LA BARRE.

Que l'adorer est le vrai bien.

M. DE LA MOTTE.

Mais c'est le plus honnête du monde.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

M. DE LA MOTTE.

Ah! j'entends. Mais elle ne t'a rien fait.

M. DE LA BARRE.

Je veux m'amuser; écoute, écoute. (Il chante.)

Que de ses yeux le doux langage,
En faisant former mille vœux,
Rend un amant respectueux,
Sans oser dire davantage;
Que dans ses chaînes tout retient:
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Ensemble.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

M. DE LA MOTTE.

Voici le troisième ; c'est toujours, on dit :

Qu'elle est modeste, douce et sage,
Et qu'elle inspire la gaîté ;
Et que de la félicité,
Tout en elle montre l'image ;
Mais qu'elle craint un doux lien,
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Ensemble.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

M. DE LA BARRE.

Si tu m'en crois, tu ôteras son nom, et tu mettras, Doris, Cloris.

M. DE LA BARRE.

Pourquoi ?

M. DE LA MOTTE.

On saura toujours que c'est elle ; on le lui dira.

M. DE LA BARRE.

Oui : quand le nom n'y est pas, on n'a rien à dire. Ne trouves-tu pas cette idée délicieuse ?

M. DE LA MOTTE.

Oui ; mais j'aimerais mieux aller à son café.

M. DE LA BARRE.

Bon, cela doit être insipide, ennuyeux ! Allons-nous-en plutôt chez madame Desglands.

M. DE LA MOTTE.

J'y pensais.

M. DE LA BARRE.

Elle sera charmée de ma chanson, par le plaisir qu'elle se promettra de la rage où sera madame Dourci.

M. DE LA MOTTE.

Sûrement, et elle la ſera courir tout Paris.

M. DE LA BARRE.

Et quand on louera madame Dourci, qu'on dira qu'elle est délicieuse, charmante, tout le monde répondra :

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Ensemble en s'en allant.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'HISTOIRE.

PROVERBE XXV.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
LE VICOMTE.
LE BARON.
L'ABBÉ DE FOND-GRAS.
LE COMMANDEUR DE ÇANTAC.
DUVAL, *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La scène est chez la Comtesse.

L'HISTOIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE BARON, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Passez donc là, madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je suis ici à merveille. (S'asseyant.)

LA COMTESSE.

Messieurs, vous avez là des sièges. (A la Marquise.) C'est bien à vous de venir de bonne heure comme cela.

LA MARQUISE.

Mais vraiment, j'avais bien peur de ne pouvoir pas sortir; ma mère ne veut jamais fermer sa porte. Vous savez comme elle est; heureusement, il n'est venu que des hommes : j'ai dit avant qu'il arrive quelqu'un, je m'en vais m'échapper; et je suis venue.

LE VICOMTE.

Je vous avertis, mesdames, que si vous attendez la Vicomtesse, vous ne l'aurez pas si tôt.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Parce qu'elle ne finit jamais rien; et puis le mariage de sa belle-sœur l'occupe; elle ne sait plus ce qu'elle fait.

LE BARON.

Je ne savais pas qu'elle se mariât. Qui épouse-t-elle?

LE VICOMTE.

Le comte de Florensac.

LE BARON.

Florensac! Qu'est-ce que c'est que ce Florensac-là?

LE VICOMTE.

Ma foi, c'est bien difficile à expliquer.

LA MARQUISE.

Je m'en vais le lui faire entendre en deux mots. Vous avez connu la grande Comtesse de Brindière, qui avait marié sa fille au Comte d'Hennevaux, qu'on appelait *Casse-Tête,* parce que c'était un braillard insupportable?

LE BARON.

Oui, qui avait perdu un œil à Philipsbourg.

LA MARQUISE.

C'est cela même. Eh bien, Casse-Tête avait une sœur qui était chanoinesse, et qui eut tout d'un coup trente mille livres de rente de sa tante Lamotte Bouroncourt.

LE BARON.

Oui, je sais bien tout cela.

LA MARQUISE.

Le Florensac qui épouse la belle-sœur de la Vicomtesse, est fils de la chanoinesse d'Hennevaux, mariée à Florensac, qui était, je crois, dans la marine.

LE BARON.

Non, dans la maison du roi.

LA MARQUISE.

Il me semble que c'est dans la marine.

LE VICOMTE.

Vous avez raison tous les deux. Il était dans la marine; mais, par un mécontentement, il a quitté, et il est entré dans la maison du roi.

LA COMTESSE.

Est-il riche, Vicomte?

LE VICOMTE.

Non, pas à présent; mais d'un moment à l'autre il peut avoir quarante à cinquante mille livres de rente.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VICOMTE, LE BARON, L'ABBÉ, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

M. l'abbé de Fond-Gras!

LA COMTESSE.

Ah, l'Abbé! C'est délicieux! il ne se fait jamais attendre.

L'ABBÉ.

Il m'en coûte assez pour cela, mesdames; je suis bien aise de vous le dire.

LA MARQUISE.

Comment donc, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Je viens de perdre quinze louis au whist; et je n'ai pas voulu de revanche à cause de vous. Mais qui est-ce que vous attendez pour partir?

LA COMTESSE.

La Vicomtesse.

L'ABBÉ.

Vous ne pourrez jamais vous promener; les jours sont diminués, et vous avez quatre lieues à faire, et la montagne encore.

LE BARON.

Il n'y a que trois lieues, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Comme vous voudrez; mais comme on est toujours deux heures à les faire, j'appelle cela quatre lieues, et bonnes.

LA COMTESSE.

Ah, messieurs! ne disputons pas, je vous en prie. Dites-nous plutôt s'il y a quelque chose de nouveau, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il y a... les mariages.

LA MARQUISE.

Nous les savons.

L'ABBÉ.

Et puis l'histoire de Versailles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est?

LA COMTESSE.

Dites donc?

L'ABBÉ.

Elle est très-singulière; comment, est-ce que vous n'en avez pas entendu parler?

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous nous faites languir, l'Abbé; vous êtes odieux!

L'ABBÉ.

Mais c'est que je ne sais pas si je pourrai bien vous la conter.

LA MARQUISE.

Oh, que oui!

L'ABBÉ.

C'est qu'il y a des choses.... Il faudrait... Le Commandeur y était.

LE VICOMTE.

Il doit venir ici, le Commandeur.

L'ABBÉ.

Oh bien, il vous la contera mieux que moi.

LE VICOMTE.

J'entends quelqu'un; je parie que c'est lui.

LA MARQUISE.

Et s'il ne vient pas, nous ne saurons pas l'histoire?

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE BARON, L'ABBÉ, LE COMMANDEUR, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

M. le commandeur de Cantac.

LA MARQUISE.

Ah, Commandeur, arrivez donc!

LA COMTESSE.

Nous vous attendons avec la plus grande impatience.

LE COMMANDEUR, saluant.

Mesdames.....

L'ABBÉ.

Asseyez-vous : ces dames voudraient savoir l'histoire de Versailles.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, du chemin de Versailles.

L'ABBÉ.

Est-ce du chemin?

LE COMMANDEUR.

Oui, j'y étais, j'ai tout vu ; ainsi personne ne peut, je crois, vous en mieux rendre compte que moi.

LA COMTESSE.

C'est agréable de savoir comme cela de la première main.

LE COMMANDEUR.

Je vous dis, j'ai tout vu.

LA MARQUISE.

Eh bien, commencez donc.

LE COMMANDEUR.

Vous pourrez conter cela d'après moi, comme si vous y aviez été.

LA COMTESSE.

Oui, oui.

LE COMMANDEUR.

Madame, c'était sur les une heure : non, non, j'avais dîné à Versailles, et je revenais... Attendez, je me trompe; c'était en allant... Qu'elle heure était-il?

LA MARQUISE.

Que fait l'heure?

LE COMMANDEUR.

Cela est essentiel.

LA COMTESSE.

Dites seulement si c'était le matin ou l'après-dînée.

LE COMMANDEUR.

C'était de jour; mais pour l'heure... cela ne fait rien.

LA MARQUISE, à part.

Il me fait mourir.

LE COMMANDEUR.

Après avoir passé le pont de Sèvres.....

LA MARQUISE.

De Sèvres, allons.

LE COMMANDEUR.

De Sèvres? Oui, oui, vous suivez le chemin. Il y a un endroit où il y a un.....

L'ABBÉ.

Un fond?

LE COMMANDEUR.

Non, non.

LE VICOMTE.

Une hauteur?

LE COMMANDEUR.

Non, non, un.....

LE BARON.

Un village?

LE COMMANDEUR.

Non pas un village, un..... Comment diable est-ce que je vous dirais bien? un..... Cela ne fait rien; c'est sur le chemin toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE COMMANDEUR.

Ne vous inquiétez pas, vous ne perdrez pas un mot de l'histoire. Je vis arriver à droite une voiture; c'était une chaise de poste. Attendez, non; car il y avait quatre personnes dedans.

L'ABBÉ.

C'était donc une berline?

LE COMMANDEUR.

Ah, oui! une berline. Il y avait dedans madame de..... Comment appelez-vous une intendante.....

LA MARQUISE.

Ah, madame de Bérouville?

LE COMMANDEUR.

Non, non, ce n'est pas madame de Bérouville; c'est une grande femme.

LA MARQUISE.

Madame de Roumont?

LE COMMANDEUR.

Non, non, madame de, de..... Cela ne fait rien. Avec elle était son frère, un maître des requêtes, monsieur de...., un gros homme.

LA COMTESSE.

Ah, Desgraviers?

LE COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas cela; c'est de, du....

L'ABBÉ.

Du Grandbac?

LE COMMANDEUR.

Non, ce nom-là ne me revient jamais. Au.... du... des... cela ne fait rien. L'abbé de chose était à côté de madame de... L'abbé, c'est celui que nous connaissons tous, qui soupa l'autre jour chez madame de.... Eh, l'abbé....

LE VICOMTE.

De la Veinière?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé, l'abbé.... Un gros visage.

LE BARON.

L'abbé Despins ?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé.... Cela ne fait rien. Vis-à-vis de lui était le marquis de.... Eh, vous savez bien qui je veux dire, qui a eu un régiment il y a trois ans.

LE VICOMTE.

Un régiment d'infanterie?

LE COMMANDEUR.

Non, de cavalerie ; le régiment.... Un régiment bleu.

LE BARON.

Mais ils le sont tous à présent.

LE COMMANDEUR.

Oui ; mais c'est le régiment de....

LE VICOMTE.

Il n'y a qu'à prendre l'État militaire.

LE COMMANDEUR.

Non, non, je vous le dirai ; le régiment.... Cela ne fait rien. Vous connaissez à présent les quatre personnes de la voiture ; comme ils allaient tourner pour aller du côté de.....

LA MARQUISE.

De Versailles?

LE COMMANDEUR.

Non, non.

LA COMTESSE.

C'est donc du côté de Paris?

LE COMMANDEUR.

Non, non, pour suivre le grand chemin.... Il est arrivé tout d'un coup une chaise de poste qui.... Je ne me trompe pas, c'est une chaise, oui. La chaise s'est arrêtée; il en est sorti.... Ils étaient deux ; c'était une diligence.

LA MARQUISE.

Dites donc qui en est sorti.

LE COMMANDEUR.

M. de la.... de la.... un conseiller ; non, un président, M. de la....

L'ABBÉ.

M. de la Ferville?

LE COMMANDEUR.

Non pas, non. M. de la....

LA COMTESSE.

Le président de Grandcour?

LE COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas Grandcour. Le président.... Cela ne fait rien. Le président s'est jeté.... Attendez, je crois que son nom me revient.

LA MARQUISE.

Dites, dites où il s'est jeté.

LE COMMANDEUR.

Tout-à-l'heure. (Il tire sa montre.) Comment diable! il est cinq heures et demie, et l'opéra nouveau que je veux voir! (Il s'en va.)

LA MARQUISE.

Mais, Commandeur....

LE COMMANDEUR, revenant.

Ah çà, ne me citez pas, parce qu'on n'est pas bien aise dans ces cas-là.... (Il s'en va.)

LA COMTESSE.

Nous voilà bien instruits.

L'ABBÉ.

Je vous conterai ce que je sais en chemin.

LE VICOMTE.

Oui, oui, partons. La Vicomtesse viendra comme elle voudra; peut-être point.

LA COMTESSE.

Sonnez un peu, l'Abbé. (Il sonne.)

DUVAL.

Que veut madame?

LA COMTESSE.

Les chevaux.

DUVAL.

Ils sont tout prêts il y a une heure.

LA COMTESSE.

Allons-nous-en, Marquise.

(Ils sortent tous.)

LE BAL.

PROVERBE XXVI.

PERSONNAGES.

Mme DE CLERVAUT.
M. DE CLERVAUT.
Mme D'ORVILLE.
LE CHEVALIER DE BERCY.
M. DE SAINT-VAL, *ami de M. de Clervaut.*

La scène est chez madame de Clervaut, et dans une pièce qui est proche de la salle du bal, chez madame d'Orville.

LE BAL.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est dans l'appartement de madame de Clervant.

MADAME DE CLERVAUT, LE CHEVALIER, tous deux en habits de bal.

Mme DE CLERVAUT, en entrant et s'asseyant.

Attendons ici. Madame de Miremont est insupportable! Voyez à quelle heure nous arriverons au bal.

LE CHEVALIER.

Pourquoi désirez-vous de me priver d'un moment si précieux pour moi?

Mme DE CLERVAUT.

Chevalier, encore une fois, ne me parlez plus sur ce ton-là, ou je ne vous verrai plus.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, est-ce répugnance? Ne me trouvez-vous pas digne de vous?

Mme DE CLERVAUT.

Je vous ai déjà dit que je vous estime; j'aime votre ton; je suis même charmée de vous rencontrer dans la société : mais pour ce qui est de l'amour, je n'en veux point avoir.

LE CHEVALIER.

Si je ne vous déplais pas, pourquoi refuser mes soins? Est-ce faire une indiscrétion de vous le demander? Si vous m'estimez, pourquoi me le taire?

Mme DE CLERVAUT.

Vous avez raison : ce sera peut-être un moyen de vous guérir de votre amour, et de vous empêcher de perdre un temps que vous emploieriez mieux ailleurs.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ne le croyez pas; non, jamais...

Mme DE CLERVAUT.

Écoutez-moi. J'ai épousé M. de Clervaut sans le connaître, comme c'est l'usage : c'est un homme aimable, qui m'a aimée dès le premier moment, dont je fais tout le bonheur : pourquoi le troublerai-je? Je suis heureuse comme je suis, que puis-je désirer de plus?

LE CHEVALIER.

D'être aimée autant que vous méritez de l'être.

Mme DE CLERVAUT.

Je le suis.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez? mais si vous l'aimez réellement, votre bonheur ne sera pas long.

Mme DE CLERVAUT.

J'ai pour mon mari une estime et une amitié solides; et rien ne pourra me déterminer à lui causer le moindre chagrin. Les moyens que vous voulez même employer pour me faire répondre à vos sentiments, feront le contraire, et m'éloigneront de vous entièrement.

LE CHEVALIER.

Mais si Clervaut vous trompe?

Mme DE CLERVAUT, rêvant.

S'il me trompait!.... Mais cela n'est pas possible.

LE CHEVALIER.

Pour ma justification, du moins consentez à en avoir la preuve.

Mme DE CLERVAUT.

Je ne saurais le croire.

LE CHEVALIER.

Et quelle opinion vous restera-t-il de moi? celle d'un malhonnête homme, d'un imposteur. Me mépriserez-vous assez pour vouloir conserver une impression aussi cruelle pour moi?

Mme DE CLERVAUT.

Mon mari m'aime; je n'en saurais douter.

LE CHEVALIER.

Il peut vous avoir aimée : je le crois comme vous; mais son amour n'a pas été assez fort pour résister au désir d'être aimé d'une autre.

Mme DE CLERVAUT.

Mais si cela n'est pas vrai, à quoi pouvez-vous vous attendre?

LE CHEVALIER.

A mériter votre indignation toute ma vie.

Mme DE CLERVAUT.

Je vous la promets; songez-y avant de rien entreprendre.

LE CHEVALIER.

Mais si vous êtes convaincue, vous n'aurez plus de raisons à m'opposer. Que puis-je espérer? Ce n'est plus un vol que je lui fais; vous n'avez pas encore connu le bonheur d'aimer; je vous réponds toute ma vie de n'avoir de volontés que les vôtres, si votre cœur peut devenir sensible. C'est un bien si grand, qu'à peine peut-on le concevoir, même en le goûtant.

Mme DE CLERVAUT.

Chevalier.... Quels sont vos moyens?

LE CHEVALIER.

Que me promettez-vous?

Mme DE CLERVAUT.

Il faut être sûre avant de pouvoir s'engager.

LE CHEVALIER.

Ah, je serai trop heureux! (Il lui baise la main.)

Mme DE CLERVAUT, souriant.

Votre espoir s'accroît facilement.

LE CHEVALIER.

Le moyen que j'imagine est presque sûr. Vous êtes de la taille de madame d'Orville...

Mme DE CLERVAUT.

Quoi; ce serait madame d'Orville que mon mari aimerait?

LE CHEVALIER.

Elle-même. Elle se masquera, pour n'être pas obligée de

faire les honneurs de son bal. Votre mari, occupé d'elle, oubliera toutes les autres femmes, et cherchera les occasions de lui parler sans cesse. Sa prononciation la fait aisément reconnaître. Parlez gras comme elle; il s'y trompera, et vous connaîtrez facilement le fond de son cœur. Si ce moyen-là vous manque, je vous en trouverai d'autres, je vous en réponds.

Mme DE CLERVAUT.

Je crois que je dois m'en rapporter à vous; mais songez, encore une fois, à tout ce que vous risquez, si vous vous trompez : je ne vous reverrai de ma vie. (Elle se lève.) Puisque madame de Miremont ne vient point, partons.

(Ils sortent après s'être masqués.)

SCÈNE II.

La scene est dans une pièce à côté du bal, chez madame d'Orville.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

Ah, te voilà, Clervaut?

M. DE CLERVAUT.

Oui; dis-moi donc, Saint-Val, comment est masquée madame d'Orville?

M. DE SAINT-VAL.

Je n'en sais rien; je ne l'ai pas encore vue. Sais-tu que je te devine?

M. DE CLERVAUT.

Eh bien, que devines-tu?

M. DE SAINT-VAL.

Que tu as des desseins sur elle.

M. DE CLERVAUT.

Si tu pariais, je te dirais que tu as gagné. C'est vrai, la tête m'en tourne.

M. DE SAINT-VAL.

Cela ne serait peut-être pas difficile.

M. DE CLERVAUT.

Tu le crois?

M. DE SAINT-VAL.

Ma foi, je ne sais; mais si j'en avais autant d'envie que toi, je n'hésiterais pas.

M. DE CLERVAUT.

Oui; mais si elle aime son mari?

M. DE SAINT-VAL.

A propos de quoi vas-tu penser à son mari? Que font les maris dans tout cela?

M. DE CLERVAUT.

Tu en parles bien à ton aise, parce que tu es garçon, toi.

M. DE SAINT-VAL.

Eh, d'où viens-tu donc? Crois-tu garder madame de Clervaut, en courant après madame d'Orville?

M. DE CLERVAUT.

Pourquoi pas? Elle n'en saura rien.

M. DE SAINT-VAL.

Elle n'en saura rien! Je le lui dirais plutôt que de le lui laisser ignorer. Une femme que son mari abandonne, est un effet qui doit rentrer dans la société.

M. DE CLERVAUT.

Je ne l'abandonne point; et si je la croyais capable de penser comme toi....

M. DE SAINT-VAL.

Que ferais-tu? Renoncerais-tu à tes projets sur madame d'Orville?

M. DE CLERVAUT.

Mais.... Cela me coûterait.

M. DE SAINT-VAL.

Laisse donc aller les choses, et songe à t'amuser. Te voilà tout sérieux.

M. DE CLERVAUT.

Tu m'as troublé l'imagination.

M. DE SAINT-VAL.

Tiens, voilà madame d'Orville.

M. DE CLERVAUT.

Tu crois que c'est elle?

M. DE SAINT-VAL.

Sûrement. Allons, reprends ta bonne humeur. Pour moi, je vais tenter aussi une aventure : si je la manque, je ne m'en pendrai pas.

SCÈNE III.

M. DE CLERVAUT, MADAME DE CLERVAUT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à madame de Clervaut.

Tenez, le voilà votre mari.

Mme DE CLERVAUT.

Il vient à moi.

M. DE CLERVAUT.

En vérité, beau masque, c'est bien mal faire les honneurs de chez soi, que de se cacher si long-temps.

Mme DE CLERVAUT, grasseyant.

Vous me connaissez?

M. DE CLERVAUT.

Cela pourrait être difficile à un autre ; mais pour moi.....

Mme DE CLERVAUT.

Vous êtes galant au bal.

M. DE CLERVAUT.

Je suis vrai ; c'est bien plus que d'être galant.

LE CHEVALIER, à madame de Clervaut.

Cela commence bien.

Mme DE CLERVAUT, au Chevalier.

Allez faire un tour de bal ; je commence à vous croire.

LE CHEVALIER, à madame de Clervaut.

Je ne serai pas long-temps.

SCÈNE IV.

M. DE CLERVAUT, Mme DE CLERVAUT.

M. DE CLERVAUT.

Je crains bien qu'un autre ne m'ait prévenu, et que, plus heureux que moi...

Mme DE CLERVAUT.

Ah, vous voilà jaloux déjà! C'est une preuve d'amour que vous voulez me donner apparemment: mais je vous avertis que c'est très-mal commencer; car je hais les jaloux à la mort.

M. DE CLERVAUT.

Quittez, je vous prie, le ton de la plaisanterie, quand il s'agit de l'affaire la plus sérieuse que je pense avoir de ma vie.

Mme DE CLERVAUT.

Dites-moi si vous êtes réellement jaloux de madame de Clervaut.

M. DE CLERVAUT.

Eh, madame! que vous importe? Laissez-moi vous parler, et ne m'occuper que de vous; je vous en supplie, répondez-moi.

Mme DE CLERVAUT.

Mais, répondez-moi vous-même.

M. DE CLERVAUT.

Madame, j'estime madame de Clervaut: je l'ai aimée à la fureur; mais je vous ai vue, puis-je l'aimer encore?

Mme DE CLERVAUT.

Pourquoi pas? Est-elle moins aimable?

M. DE CLERVAUT.

Je n'en sais rien; mais vous me le paraissez davantage. Je ne peux plus m'occuper que de vous; je vous consacre ma vie; mon bonheur est entre vos mains; décidez de mon sort.

Mme DE CLERVAUT.

Ce ton devient bien grave au moins, pour un bal ; et si l'on attaquait aussi vivement madame de Clervaut ici, je crois que cela ne vous plairait pas, si vous le saviez.

M. DE CLERVAUT.

Mais, madame, pourquoi vouloir toujours me parler d'une autre chose que de vous ?

Mme DE CLERVAUT.

Vous ne le devinez pas ? Allez, je ne vous parle que de moi et de mes intérêts.

M. DE CLERVAUT.

Que de vous et de vos intérêts ? Je ne vous comprends point.... O ciel ! s'il était vrai ! si ce que j'ose penser....

Mme DE CLERVAUT.

Quoi ?

M. DE CLERVAUT.

Je n'ose vous le dire.

Mme DE CLERVAUT.

Je le veux absolument.

M. DE CLERVAUT.

Vous me trouveriez trop vain.

Mme DE CLERVAUT.

Pourquoi ?

M. DE CLERVAUT.

L'on est toujours porté à se flatter ; c'est sûrement une erreur.

Mme DE CLERVAUT.

Mais quoi ? Dites donc.

M. DE CLERVAUT.

J'imagine que vous êtes jalouse....

Mme DE CLERVAUT.

De qui ?

M. DE CLERVAUT.

De ma femme.

Mme DE CLERVAUT.

Mais....

M. DE CLERVAUT.

Achevez de me rendre heureux....

Mme DE CLERVAUT.

Mais si cela était, que feriez-vous pour me rassurer?

M. DE CLERVAUT.

Tout, tout; vous n'avez qu'à ordonner.

Mme DE CLERVAUT.

Tout, c'est bientôt dit.

M. DE CLERVAUT.

Commandez, je vous en supplie.

Mme DE CLERVAUT.

Eh bien, vous avez son portrait, je veux que vous me le sacrifiiez.

M. DE CLERVAUT.

Ah, que ne me demandez-vous quelque chose de plus difficile!

Mme DE CLERVAUT.

Cela me suffira.

M. DE CLERVAUT.

Le voici. (Lui donnant le portrait.) Mais quel sera mon sort?

Mme DE CLERVAUT.

Vous le décidez dans ce moment. (Se levant.)

M. DE CLERVAUT.

Mais du moins dites-moi....

Mme DE CLERVAUT.

Nous nous retrouverons.

SCÈNE V.

M. DE CLERVAUT, Mme DE CLERVAUT, LE CHEVALIER.

Mme DE CLERVAUT, au Chevalier en lui donnant son portrait.

Tenez, masque, gardez-moi cela jusqu'à ce que je vous le demande.

M. DE CLERVAUT.

Mais, madame....

Mme DE CLERVAUT.

Je sais bien ce que je fais. Rentrons dans le bal.

LE CHEVALIER, à madame de Clervaut.

Je vous suis. Quel bonheur !

SCÈNE VI.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

Où vas-tu?

M. DE CLERVAUT.

Laisse-moi donc entrer.

M. DE SAINT-VAL.

Non, je veux savoir si tu as réussi. La conversation a été longue.

M. DE CLERVAUT.

Oui.

M. DE SAINT-VAL.

Et tu m'en parais content?

M. DE CLERVAUT.

Mais....

M. DE SAINT-VAL.

Ah ! de la discrétion.... J'entends ce que cela veut dire ; je te fais compliment.

SCÈNE VII.

Mme D'ORVILLE, M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

Mme D'ORVILLE, sans être masquée, avec un domino différent de celui de madame de Clervaut.

Eh bien, messieurs, que faites-vous donc ici? Pourquoi ne pas rentrer dans le bal?

M. DE CLERVAUT.

Que vois-je !

Mme D'ORVILLE.

Comment, pourquoi êtes-vous si étonné?

M. DE SAINT-VAL.

Je te laisse; il faut servir ses amis. (Il rentre dans le bal.)

SCÈNE VIII.

Mme D'ORVILLE, M. DE CLERVAUT.

Mme D'ORVILLE.

Mais, dites-moi donc, d'où vient votre étonnement?

M. DE CLERVAUT.

C'est de ce que vous avez pu changer de domino si promptement.

Mme D'ORVILLE.

Rêvez-vous? Je n'en ai point changé du tout.

M. DE CLERVAUT.

Quoi! je ne viens pas de causer ici avec vous dans l'instant?

Mme D'ORVILLE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

M. DE CLERVAUT.

Vous voulez m'inquiéter, apparemment?

Mme D'ORVILLE.

Je vous réponds que je ne plaisante nullement.

M. DE CLERVAUT.

Ah! je vois que vous voulez vous dédire de tout ce que vous m'avez fait espérer.

Mme D'ORVILLE.

Vous plaisantez vous-même, assurément.

M. DE CLERVAUT, à part.

Oh ciel! me serais-je trompé!

Mme D'ORVILLE.

Je puis vous prouver aisément que depuis que le bal est

commencé, je ne suis pas sortie de l'endroit où l'on danse ; et j'ai toujours eu le même domino.

M. DE CLERVAUT.

Vous m'affligez, vous me désespérez.

Mme D'ORVILLE.

Quel en est le sujet?

M. DE CLERVAUT.

Vous le savez, madame.

Mme D'ORVILLE.

Je vous jure que non.

M. DE CLERVAUT.

Quoi! après tout ce que vous m'avez dit, après la preuve que je vous ai donnée de mon amour pour vous....

Mme D'ORVILLE.

Je vois que vous avez été joué, et que vous avez été la dupe d'une autre. Informez-vous, et tout vous convaincra que je ne vous ai pas parlé de la soirée. Adieu ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire de cette aventure.

M. DE CLERVAUT.

Je croirai que je me suis trompé, jusqu'à ce que j'aie retrouvé le masque avec qui je me suis entretenu.

Mme D'ORVILLE.

Tout comme il vous plaira. (Elle entre dans le bal.)

SCÈNE IX.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

Où vas-tu?

M. DE CLERVAUT.

Je vais chercher quelqu'un; laisse-moi aller.

M. DE SAINT-VAL.

Je te cherche, moi, pour te conter une aventure très-plaisante, qui vient d'arriver ici dans l'instant.

M. DE CLERVAUT.

Tu me la diras une autre fois.

M. DE SAINT-VAL.

Cela ne vaudrait plus rien.

M. DE CLERVAUT.

Je t'en prie.

M. DE SAINT-VAL.

Non, non, écoute-moi. Tu connais le chevalier de Bercy?

M. DE CLERVAUT.

Oui.

M. DE SAINT-VAL.

Il aime une femme depuis long temps, sans avoir pu réussir jusqu'à ce moment.

M. DE CLERVAUT.

Eh bien?

M. DE SAINT-VAL.

Il vient enfin de la déterminer en sa faveur.

M. DE CLERVAUT.

Ici?

M. DE SAINT-VAL.

Oui, ici.

M. DE CLERVAUT.

Il est bien heureux.

M. DE SAINT-VAL.

Oh mais, c'est la manière dont cela s'est fait, qui est plaisante! Cette femme a retiré son portrait des mains de son mari, pour le donner à son amant en sa présence.

M. DE CLERVAUT.

Quoi?...

M. DE SAINT-VAL.

Ne trouves-tu pas cela délicieux? (Il rit.)

M. DE CLERVAUT.

C'est le chevalier de Bercy?....

M. DE SAINT-VAL.

Oui, lui-même. Il vient de s'en aller avec elle. Je voudrais connaître le mari.

M. DE CLERVAUT.

Non pas moi.

M. DE SAINT-VAL.

C'est une aventure unique. Garde-moi le secret.

M. DE CLERVAUT.

Ne crains rien.

M. DE SAINT-VAL.

Mais qu'as-tu donc? Cela ne te paraît pas plaisant?

M. DE CLERVAUT.

Je n'en puis plus; je m'en vais. Adieu. (Il sort.)

M. DE SAINT-VAL.

Il n'est pas content de sa dame, apparemment.
(Ils sortent.)

LE PEINTRE
EN CUL-DE-SAC.

PROVERBE XXVII.

PERSONNAGES.

M. LE MAIRE.
M. LE CLERC, *ami de M. le Maire.*
LE GRIS, *balayeur.*
M. RAPHAEL, *peintre d'enseignes.*

La scène est à Paris, dans un cul-de-sac.

LE PEINTRE EN CUL-DE-SAC.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente un grand mur, sur lequel on a préparé un enduit de plâtre, pour écrire. Il y a une grande pierre isolée sur le pavé.

M. LE MAIRE, LE GRIS, un balai à la main.

M. LE MAIRE, en robe-de-chambre.

Eh bien, le Gris, c'est-il fini?

LE GRIS.

Oui, monsieur; j'ai tout nettoyé; mais c'est tous les jours à recommencer.

M. LE MAIRE.

Je le sais bien; et encore cela sent mauvais toute la journée.

LE GRIS.

Vous disiez que vous feriez écrire une défense sur le mur.

M. LE MAIRE.

Sans doute; mais il faut avoir une permission, et je l'attends.

LE GRIS.

Mais je l'irai bien chercher, moi; où faut-il aller?

M. LE MAIRE.

C'est M. le Clerc, qui doit me la faire avoir.

LE GRIS.

Il est déjà venu; c'est peut-être pour cela.

M. LE MAIRE.

Quand est-il venu?

LE GRIS.

Oh, il y a plus de deux heures; mais on ne l'a pas voulu laisser entrer.

M. LE MAIRE.

Et pourquoi ?

LE GRIS.

Parce qu'on a dit qu'il n'était pas jour chez monsieur.

M. LE MAIRE.

Voilà comme ils sont toujours ; il renvoient les gens à qui j'ai affaire.

LE GRIS.

Il a dit qu'il reviendrait dans une heure. Eh, tenez, je crois que le voilà.

M. LE MAIRE.

C'est lui-même.

SCÈNE II.

M. LE MAIRE, M. LE CLERC, LE GRIS.

M. LE CLERC.

Je vous cherchais.

M. LE MAIRE.

L'on m'a dit que vous étiez déjà venu, et qu'on vous avait renvoyé. Je suis au désespoir qu'on vous ait donné la peine de revenir.

M. LE CLERC.

Cela ne fait rien du tout ; j'ai été me promener sur le rempart.

M. LE MAIRE.

Eh bien, avons-nous la permission?

M. LE CLERC.

Oui, la voilà.

M. LE MAIRE, lisant.

C'est très-bien ; je vous ai la plus grande obligation.

M. LE CLERC.

Point du tout. Si vous m'aviez dit cela plus tôt, il y a longtemps que votre affaire serait faite.

M. LE MAIRE.

Je veux faire écrire la défense tout de suite; mais avant que j'aie mon peintre, il faudra attendre trois ou quatre jours. Ces gens-là ont autant de peine à se mettre en train qu'à finir.

M. LE CLERC.

C'est bien vrai ce que vous dites là; ils commencent un ouvrage, et puis ils s'en vont, et vous ne les revoyez plus : mais pourquoi envoyer chercher votre peintre pour cela?

M. LE MAIRE.

C'est que je n'en connais pas d'autres.

M. LE CLERC.

Je viens d'en voir un ici près, qui écrivait l'enseigne d'un cabaret.

M. LE MAIRE.

Cela est trop heureux! Je vais l'envoyer chercher.

LE GRIS.

Si vous voulez, monsieur....

M. LE MAIRE.

Oui, vas-y.

M. LE CLERC.

C'est tout près, à droite.

LE GRIS.

Oh, je trouverai bien.

SCÈNE III.

M. LE MAIRE, M. LE CLERC.

M. LE MAIRE.

Vous ne sauriez croire l'incommodité qu'il y a d'avoir des vues sur ce cul-de-sac; on ne peut pas ouvrir les fenêtres absolument de ce côté-ci.

M. LE CLERC.

Avec la précaution que vous allez prendre, cela n'arrivera plus.

M. LE MAIRE.

Vous le croyez?

M. LE CLERC.

Oh, sûrement.

M. LE MAIRE.

J'avais bien pensé à demander de l'acheter, il n'y a pas d'autre porte que la mienne; mais on m'a dit que cela serait impossible.

M. LE CLERC.

Sans doute, parce que d'un moment à l'autre nos voisins peuvent avoir envie d'en ouvrir, et que cela appartient au public.

M. LE MAIRE.

Oui; mais le public en jouit d'une étrange façon. Il ne le traite pas honnêtement.

M. LE CLERC.

Il le traite comme un cul-de-sac.

M. LE MAIRE.

Ah, voilà le Gris!

M. LE CLERC.

Et le peintre; c'est lui-même.

SCÈNE IV.

M. LE MAIRE, M. LE CLERC, M. RAPHAEL, LE GRIS.

LE GRIS.

Monsieur, voilà M. Raphaël.

M. LE MAIRE.

Vous vous appelez Raphaël?

RAPHAEL, avec un bonnet, un tablier, un pot à couleur et un pinceau.

Oui, monsieur, pour vous servir.

M. LE MAIRE.

Ah çà, monsieur Raphaël, pourrez-vous m'écrire sur ce

blanc-là que vous voyez : *Il est défendu de faire ici ses ordures, sous peine de punition corporelle.*

M. RAPHAEL.

Oui, monsieur. C'est moi qui fais ordinairement toutes les écritures de défenses dans les cul-de-sac.

M. LE MAIRE.

Cela sera-t-il bientôt fait?

M. RAPHAEL.

Mais, pour quand monsieur le voudrait-il?

M. LE MAIRE.

Pour tout-à-l'heure.

M. RAPHAEL.

Pour tout-à-l'heure; mais c'est que j'ai ici près un ouvrage de commencé, qui sera bientôt fini. Si monsieur voulait.......

M. LE MAIRE.

Non, non; je ne vous laisse pas aller. N'avez-vous pas du noir?

M. RAPHAEL.

Oui, en voilà; parce que votre monsieur m'a dit que c'était pour écrire que vous m'envoyiez chercher.

M. LE MAIRE.

Eh bien, mettez-vous à la besogne tout de suite, mon cher monsieur Raphaël; je vous paierai bien.

M. RAPHAEL.

Oh, monsieur, ce n'est pas là ce qui tient, parce que dans notre métier, c'est plutôt l'honneur qui nous gouverne, que l'argent; il est pourtant vrai que l'un n'empêche pas l'autre.

M. LE MAIRE.

Oui, oui, vous avez raison. On distingue toujours les gens à talents, surtout quand ils ont de l'esprit comme vous.

M. RAPHAEL.

Monsieur me pousse là une gouaille; mais cela ne fait en rien.

M. LE CLERC.

Non, monsieur Raphaël, vous ne connaissez pas M. le Maire.

M. RAPHAEL.

Messieurs, divertissez-vous tant qu'il vous plaira ; rira bien qui rira le dernier, comme dit l'autre ; et puis votre argent est toujours bon ; et voilà le principal.

M. LE MAIRE.

Allons, que je vous voie commencer un peu.

M. RAPHAEL, travaillant.

M'y voilà. (Il écrit.) *Il est.* C'est-il bien comme cela?

M. LE MAIRE.

A merveilles. Vous ne quitterez pas, quelque chose qui arrive, monsieur Raphaël?

M. RAPHAEL.

Je vous le promets ; et un honnête homme n'a que sa parole.

M. LE MAIRE.

Je vais m'habiller, et je reviendrai vous voir.

M. RAPHAEL.

Allez, allez. Si vous ne me trouvez pas, c'est que cela sera fini.

M. LE MAIRE.

Ne venez-vous pas avec moi?

M. LE CLERC.

Non, j'ai affaire ; je suis bien aise de vous savoir tout-à-fait hors d'inquiétude.

M. LE MAIRE.

C'est à vous que j'en ai l'obligation. Le Gris, restez ici.

M. RAPHAEL.

Ah, monsieur! je n'ai pas besoin qu'on me garde. Allez, monsieur le Gris, allez à vos affaires.

M. LE MAIRE.

Viens donc, puisqu'il le veut.

LE GRIS.

Oui, monsieur, car ces gens-là ont souvent des fantaisies : et il laisserait peut-être tout là.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE V.

M. RAPHAEL, travaillant. Il se recule de temps en temps, pour voir l'effet. (Il chante.)

Sur l'air : *Des rues.*

Dans notre quartier....

(Regardant son ouvrage.)

Cela ne va pas mal comme cela. Je ne sais si j'aurai assez de noir. Oh, oui.

Dans notre quartier,
Quantité de belles....

J'ai bien mal au ventre, moi.

Vont se promener,
Le soir sans chandelles, oui.

Je ne sais pas si j'aurai assez de place.

Le soir sans chandelles, oui.
Jusqu'après minuit
Restent ces pucelles, oui.

Ah, mais mon mal veut augmenter. Il faut pourtant finir cet ouvrage-là.

Restent ces pucelles, oui.
Jusqu'après minuit,
Vont à petit bruit.

Voyons un peu : *de faire ici ses ordures*. Haye, haye, haye. (Il se penche de côté pour prendre du noir avec son pinceau dans le pot.) Cela me presse diablement. *Sous peine*.... (Il a l'air de souffrir beaucoup, et il fait diverses contorsions en travaillant.) Je ne pourrai jamais achever. J'ai pourtant promis à ce monsieur de ne pas quitter. Haye, haye, haye. Comment faire? *De punition*.... Ah, je n'en puis plus!..... Si je me mettais derrière cette grosse pierre? *Pu... ni... ti... on...* Ah! il n'y a pas à balancer. (Il va derrière la pierre,

et il revient un moment après.) Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Voyons à présent : *Sous peine de punition....* Il n'y a plus que corporelle à mettre. (Il travaille et chante.)

Dans notre quartier,
Quantité de belles....

Ce monsieur me paiera bien; j'irai boire un coup tout de suite pour me refaire.

Vont se promener
Le soir sans chandelles, oui.
Jusqu'après minuit
Restent ces pucelles, oui.
Jusqu'après minuit....

SCÈNE VI.

M. LE MAIRE, M. RAPHAEL.

M. LE MAIRE, habillé.

Eh bien, monsieur Raphaël, cela avance-t-il?

M. RAPHAEL.

Oui, monsieur, j'en suis à corporelle; cela va être fini.

M. LE MAIRE, regardant avec une lorgnette.

Cela va fort bien.

M. RAPHAEL travaille en chantant.

Restent ces pucelles....

M. LE MAIRE.

Mais cela sent toujours mauvais.

M. RAPHAEL.

Jusqu'après minuit.

M. LE MAIRE.

C'est inconcevable cette mauvaise odeur.

M. RAPHAEL.

Vont à petit bruit.

M. LE MAIRE.

Monsieur Raphaël, est-ce que vous ne sentez pas quelque chose?

M. RAPHAEL.

Moi, monsieur? Oh, je suis accoutumé à cela.

M. LE MAIRE.

J'ai pourtant bien fait balayer. Est-ce qu'il serait venu quelqu'un depuis tantôt?

M. RAPHAEL.

Jusqu'après minuit.

M. LE MAIRE.

Monsieur Raphaël!

M. RAPHAEL.

Monsieur?

M. LE MAIRE.

Parlez-moi donc.

M. RAPHAEL.

Je n'ai plus que l'*e* à faire.

M. LE MAIRE.

Dites donc s'il est venu ici quelqu'un depuis que je vous ai quitté.

M. RAPHAEL.

Non, monsieur, il n'est pas venu un chat.

Jusqu'après minuit,
Vont à petit bruit.

M. LE MAIRE, regardant partout avec sa lorgnette, va jusque derrière la pierre.

Eh, parbleu, je ne m'étonne pas! (Il revient à M. Raphaël.)

M. RAPHAEL.

Monsieur, voilà qui est fini.

M. LE MAIRE.

Il n'est pas question de cela.

M. RAPHAEL.

Comment donc, monsieur?

M. LE MAIRE.

Vous dites qu'il n'est venu personne ici depuis tantôt?

M. RAPHAEL.

Non, monsieur, et je le soutiendrai encore.

M. LE MAIRE.

Mais venez voir. (Il le mène auprès de la pierre.) Voyez s'il n'est venu personne.

M. RAPHAEL.

Eh mais, monsieur, assurément je suis honnête homme, moi; je ne dis jamais une chose pour l'autre; pourquoi vous tromperais-je?

M. LE MAIRE.

Vous m'impatientez.

M. RAPHAEL.

Il n'y a pas à s'impatienter; je vous dirai bien qui a fait cela.

M. LE MAIRE.

Eh qui?

M. RAPHAEL, d'un air de confiance.

Eh mais, monsieur, c'est moi; il ne faut pas chercher bien loin ce qui est bien près.

M. LE MAIRE.

Comment, c'est vous!....

M. RAPHAEL.

Oui, monsieur; et pourquoi pas?

M. LE MAIRE.

Quoi, lorsque vous écrivez! Sous peine de punition corporelle....

M. RAPHAEL.

Sans doute. Écoutez donc la raison de cela.

M. LE MAIRE.

La raison de cela?

M. RAPHAEL.

Oui, il faut être juste en tout; ne vous ai-je pas promis de ne pas quitter votre ouvrage?....

M. LE MAIRE.

Oui; mais en écrivant: Sous peine de punition...

M. RAPHAEL.

Je ne peux pas répondre d'un mal de ventre qui me prend.

Je n'avais plus qu'un mot à écrire ; si je m'étais en allé, si je m'étais trouvé mal, et que je ne fussse pas revenu, qu'est-ce que vous auriez dit ?

M. LE MAIRE.

Que le diable vous emporte !

M. RAPHAEL.

Enfin, voilà qui est fait ; vous devez être content.

M. LE MAIRE.

Oui, très-fort. Sous peine de punition.... Et cela ne fait rien !

M. RAPHAEL.

Comment, monsieur....

M. LE MAIRE.

Allons, allez-vous-en chez moi ; on vous paiera.

M. RAPHAEL.

Mais, monsieur, je ne veux pas que vous vous plaigniez de moi. Si vous voulez que je fasse encore quelque chose, vous n'avez qu'à dire....

M. LE MAIRE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

M. RAPHAEL.

Monsieur, je serai toujours bien à votre service. (Il s'en va.)

M. LE MAIRE.

Il faut que j'aille encore chercher le Gris pour nétoyer. Il faut avoir une belle patience avec ces gens-là. (Il s'en va.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

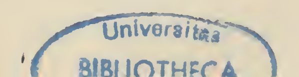
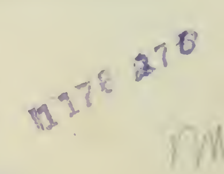


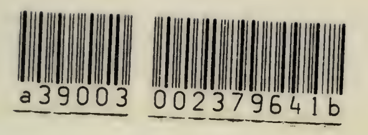
TABLE ET EXPLICATION

DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




a39003 002379641b

